

Ana Arzoumanian

Vodka aux mûres

Traduction de l'espagnol (Argentine) : Georges Festa - 2018

*pour celui qui campe dans la montagne profonde,
qui n'échange pas, mais que marque mon corps fait de terre*

"pour lui, me dit-il, la patrie c'était
- que je boive le café de ma mère et que je rentre la nuit"
Mahmoud Darwich
Le soldat qui rêvait de lys blancs

"que les doigts de la récolte se tachent"
Sandro Barrella

Impossible de buter quelqu'un qui dormait. Fallait le réveiller avant.

Le mec que vous voyez là-bas c'est moi. Le mec au pantalon pisseux. Le mec sur la frontière. Bazardé sur la frontière, avec une balle et au pantalon pisseux. Moi.

Suis-je en Europe ou en Asie ? Dans une presqu'île formée à des époques reculées. Un prolongement continu de terre. Une barrière de corail surgie à mesure que le volcan s'affaissait. Ce lieu que les Arabes ont coutume d'appeler la montagne des langues. Je suis à Latchin, à Kelbajar, à Qubadli; des versants qui jadis ont appartenu au Kurdistan rouge.

Iossif Djougachvili, le Géorgien le plus russe, le fer le plus géorgien, dessina la carte où je me retrouve aujourd'hui bazardé; il a changé les noms. Il les a écrits à la force du gel sibérien.

Comment t'expliquer où je suis avec une phrase équivalent exactement au sens du mot qu'il désigne. Un mot quelconque, et non sujet à changements. La rédaction définitive d'un document. Un constat.

Ici tout parle. Les chemins, le pont, les monuments, les tapis, les ceintures et les couvertures décorées par les femmes. Résolu, ferme, péremptoire, le reçu tout de gémissements que le vendeur m'a remis. La dépendance perpétuelle, le droit de succession sur la terre et les gens.

Latchin, Kelbajar, Qubadli (autrefois au Kurdistan rouge) comme le solde de toujours entre homme et femme, entre femme et homme, en échange de sexe.

Définitif.

Mon corps.

Le point d'une chose après laquelle il n'y a plus rien.

Final.

Mon corps, définitivement; ici.

Je te vois qui arrive. Tu as fait escale à l'aéroport de Prague. On te parlait en tchèque. En tchèque l'annonce des portes d'embarquement, le nom de l'hôtel des passagers en lettres au néon dans le même couloir du terminal avec un nom en tchèque que tu ne comprenais pas, mais qui indiquait que tu pouvais te reposer ou sucer un Tchèque avant d'arriver. Iossif Djougachvili était mort depuis un bon bout de temps, mais tout le lieu conservait le goût soviétique de l'homme de fer géorgien.

Tu as ôté tes chaussures, on t'a fouillé ton sac. Tu as embarqué. Destination : Erevan.

Destination. Erevan.

Es-tu en Europe ou en Asie ?

Tu as découvert les signes d'amitié des peuples staliniens dès que tu as franchi les points de contrôle de la douane. Affiches en arménien et, tout d'un coup, l'alphabet cyrillique en forme de mots, traces médiévales des serfs de l'Est.

Une chose chasse l'autre. A la mort de Staline les statues qui honoraient sa mémoire à Tbilissi et à Erevan ont été remplacées par Mère Géorgie et Mère Arménie.

Le corps de la Nation. Les marques de la patrie sur ta face. Quand tu cheminais par les rues vers l'hôtel, tu as commencé à regarder les visages. Observer si tes yeux ou tes lèvres ou la largeur de ton front. Vérifier les marques de la nation. Mais non. Tes traits, comme un tapis qu'on frappe pour en enlever la poussière, qui auraient été secoués par l'Orient. Ces visages appartenaient à un autre lieu. Transcaucasie. Caucase Sud.

On est en Europe ou en Asie ?

La militarisation. Les réfugiés. Les quatre années de guerre et le fragile cessez-le-feu. Les mines antipersonnel et un point de contact de cinq cents mètres. Allongé, je suis la première région dissidente.

Pour répondre à la question qui. Qui était ici d'abord ? L'Union Soviétique tout entière s'est effondrée en bloc. Chemin de l'hôtel, la lumière de la ville, cette même lumière chaude qui avait fait dire au poète que l'architecte d'Erevan avait vu une ville ensoleillée, a brillé dans tes yeux, comme effondrée.

Un viol aux limites.

C'est toujours aux limites.

Le système s'effondre. Grèves. Le scrutin public qui ne soutenait pas Moscou et le transfert de Stepanakert à l'Arménie soviétique. Le Politburo qui refuse.

Un défilé de souverainetés.

C'est ce jour-là que les révolutionnaires m'ont réveillé. Parce qu'avant de me buter, fallait sortir du rêve. Et je m'en suis sorti avec l'histoire des héros qui désormais avaient mon visage.

Soumgaït.

Février 1988. Attaques. Lynchages en masse. Destruction.

Qui a commencé le premier dans le jardin noir des montagnes ?

Quatre ans de guerre et un territoire complètement cerné par des terres étrangères. Enclavé dans un autre comme un fragment. Isolé.

Tu as déjà vu un jardin à l'intérieur duquel règne l'obscurité ?

Si je tends mon bras mort, je pourrais toucher de la main la langue d'une autre nation.

Ton hôtel se trouvait rue Abovian. Ça t'étonnait que la ville soit coupée par cette avenue qui, justement, portait le nom d'un écrivain. Tu t'imaginais qu'une ville dont l'avenue principale portait le nom d'un écrivain avait forcément à voir avec toi. Et maintenant que je suis là, bazardé, impossible de t'expliquer qu'une telle ressemblance n'existe peut-être pas dans la littérature, ni dans la langue. Que toi et lui se reconnaîtraient par le fait d'avoir disparu.

Un beau matin, l'auteur du premier roman arménien moderne sort se balader. Il ne revient pas.

Arrêté ou brûlé. Par les Persans ou par les Turcs. Envoyé en camp de travail par les Russes. Ou dans les barricades du printemps des peuples, la vague révolutionnaire européenne.

N'est pas revenu celui qui aida à réaliser la première expédition pour arriver au Mont Ararat. N'est pas rentré celui qui avait obtenu le soutien de Nicolas Ier et qui s'était lié avec le professeur de philosophie naturelle d'Estonie. Le professeur et Abovian sont descendus de la montagne. Mais la guerre a besoin de surprise. Tu dois faire quelque chose avant. Tu dois le faire avant qu'ils ne l'imaginent.

Il n'est pas revenu.

Tu es entré dans un supermarché à l'angle de l'hôtel pour changer de l'argent. Dollars contre *drams*. Dans un genre de guérite, un gars parlait en russe avec un autre, il comptait les billets. Dans les gondoles du fond, un mur empli de bouteilles de vodka et la caissière qui te regardait pendant qu'elle fredonnait la chanson en russe qui passait à la radio.

J'ai appris peu à peu la mimique des rebelles. La façon de s'asseoir. Les tapes sur le dos. Le ballet bien pensé de la révolution. Et aussi les femmes avec des foulards sur la tête les jours de messe et les hommes avec leurs vêtements ajustés, accentuant la minceur des épaules. Nous avons appris à ne plus faire partie d'un empire. Nous rapetissons. Quand nous nous sommes faits petits, un géant endormi s'est réveillé en nous.

Mais ici nous vivons en Asiatiques. Des Asiatiques dans un petit pays qui voulait redessiner ses cartes. Comme un amputé qui rêve encore de son membre perdu, nous ressentons encore le prolongement. Comment s'habituer à reculer le tracé de la frontière ? Comment oublier que lorsque nous sortons, avant, avant, avant, nous étions les citoyens de l'empire le plus redouté.

Nous avons cru qu'une façon de vaincre cette petitesse pouvait être la destruction des immeubles. Utiliser les immeubles comme des armes, construire une ville avec des rues pour le passage des tanks.

Nous avons été la première république de l'époque soviétique, quand nous étions grands, à élire un gouvernement non communiste.

Les criminels sont généralement de grands patriotes. Et la guerre est un bon endroit pour les criminels. Tanks. Artillerie. Avions. Khodjaly. Là aussi nous avons été des victimes ?

Tu es entrée dans l'hôtel. Tu as demandé une chambre que tu avais déjà réservée. Tu es montée avec la valise, tu as trouvé la chambre petite. Tu as demandé à l'échanger contre une plus grande; tu as proposé de payer la différence. Ce n'est pas une question d'argent, t'ont dit les fils de la reconstruction, de l'ouverture, de la transparence. Les fils de la perestroïka ne portent plus d'uniformes, du moins le croient-ils. Ceux qui avaient écouté les histoires des parents d'Eltsine au goulag, t'ont dit non. Ce n'est pas une question d'argent. Ils t'ont dit que cette pièce pour toi toute seule, que cette chambrée avec une fenêtre et des toilettes, pour toi seule, ça suffisait.

Combien de terre faut-il pour avoir un nom ? Seules les tombes ne demandent plus et portent un nom. Une chambrée comme ce petit pays pour lequel j'ai pris les armes.

Je t'ai vue.

Je donnais des conférences dans cet hôtel sur l'utilisation militaire des traductions. J'analysais des années d'histoire de littérature arménienne, dès la première ébauche avec la création de l'alphabet et la traduction de la Bible; comment la langue a construit l'armée.

Je t'ai vue.

J'ai écouté ta façon de prononcer les lettres tendues dans ta gorge.

J'ai eu envie de te caresser la ligne qui va du nez au front comme j'aurais fait avec les enfants que je n'ai pas eus. Et je ne sais plus quelle pulsion m'a poussé à vouloir que tu avales une à une les lettres de ma semence.

Un poisson nocturne flottant sur des coraux. Houle luisante de poissons volants bondissant au-dessus de l'eau. Le rayonnement qu'ils laissent. Ici. Pendant. Leur vide vertical. Affaiblie, l'Union Soviétique s'est désintégrée, s'effondrant. Une avalanche de chair.

Il nous a fallu du courage, nous oublier dans cet effondrement pour construire un pays neuf. Ce qui nous dépassait, le combler par des gestes nouveaux; ressusciter le dégoût. J'ai mis les mains. Vingt doigts en cercle. Escalader la montagne, accroché à une poignée en forme d'étoile de mer. Les mains étreignaient la roche; le sexe, parallèle au versant. Moi, un utérus élastique qui ne vivait que comme un vestige de séparations. Vingt doigts. Dense, dilaté, j'absorbais des antilopes là où mes mains se souvenaient.

Un vestige de toutes les séparations captait en masse les anciens combattants. Les aigles et les vautours, ces animaux qui nous habitaient recevaient ce message de Moscou : obéissez. Le khoziain, le patron, le chef, organisait le trafic de souvenirs. Casques, baïonnettes, fusils. L'émotion de la chasse. C'était ça le courage, avant la désintégration, le charme de la croissance, un narcotique qui multipliait nos positions à volonté.

Une part en moi concrétisait l'action, et l'autre regardait.

La question - combien d'Azéris as-tu tués ? - résonnait parmi les immeubles, les installations militaires, les terres labourées. Assez pour garantir qu'ils ne nous tuent pas : la réponse en mode balançoire, berceau, cheval ou fauteuil à bascule. Une réponse tout en virages. Une réponse aux aguets qui redonne sa virginité à la petite fille née en Judée. Une

réponse câline au salut de la bru d'Hérode. Une réponse aux voiles en fusion, mettant à nu ce qui est arrivé et ce qui est apparemment arrivé.

Une île au-dedans d'une île.

Vingt doigts en cercle, une poignée en forme d'étoile de mer étreignant la roche. Et les eaux phosphorescentes. Et les poissons luisants.

Tu as déjà vu un accouchement d'homme ? Moi, en train d'accoucher sur la montagne, là où des femmes enceintes frottaient leurs ventres pour s'assurer un accouchement facile. Une île au-dedans d'une île flottant sur des coraux. Accoucher. Tentes empilées sur ma peau et de là, le plus grand exode de réfugiés que l'Europe ait vu depuis la Seconde Guerre mondiale.

Après t'être enregistrée à la réception de l'hôtel, tu t'es arrêtée quelques minutes avant de monter dans ta chambrée devant un tableau de Soureniants. Salomé. Un nom qui est un salut, qui, si en hébreu signifie paix, en arménien signifiait : nous sommes les seuls à vivre ici.

Je révisais les notes de ma conférence sur la traduction et je t'ai vue. Je t'ai vue dansant de tes yeux les couleurs de Salomé. Je t'aurais dit : demande-moi ce que tu veux. Et toi : les autorités considèrent la baisse de la natalité comme une menace pour la sécurité nationale. Toi, m'offrant ce sourire, la joie sur un plateau, la tête qui indiquait qu'il est mort. Et moi pas.

L'usage efficace de l'acier froid.

La confédération des peuples de la montagne.

Juchés sur des roues, nous jouissions tels des oiseaux en suspens. Nous allions, les os légers, avec notre envie de combattre et de mourir. A Bakou la guerre tataro-arménienne nous avait brisés. L'usure, telle une technique musicale ou navale, nous servait d'amulette pour chasser la peur. Quand ils nous ont recrutés, ils nous faisaient viser mécaniquement un mannequin comme si on visait plusieurs fois un corps en vie. C'est ainsi qu'on échappe à la gravité, en lui obéissant. Un hochement de tête, le balancement du corps dans ce torrent montagneux. Dans l'axe de la toupie, un verseur. Maintenant c'est dans le creux de la paume que l'on sent le tendeur du fusil, je vais te buter, je vais te buter. Et le regard dans les yeux des villageois quand on tirait. Mon amulette pour chasser la crainte au moment où c'est fait, de l'avoir fait.

Les armes nous parvenaient de Moscou. La base militaire de Gumri répondait aux règles de la vassalité.

Nous étions loin de l'Amérique, nous avons étudié dans nos manuels la traversée de l'Atlantique, l'aventure privée de langue, en quête d'épices. Et, néanmoins, c'était ce même cri qui nous liait à un navire qui coule. Un : terre ! terre ! Une route de la soie à rebours, une route vide d'asticots, une route sans marchandages. Une route vers la terre à travers l'océan de ceux qui nous avaient dépossédés. Une terre percée de défilés, de canaux, de lacis. Nous n'avions pas de quoi manger. Ils nous filaient juste une sorte de soupe à base d'herbes dans de l'eau bouillie. Un entraînement à la faim. Une faim qui criait terre ! terre ! pour toi je meurs, je mourrais. Car tu ne peux te muer en tueur que lorsque tu acceptes ta propre mort.

La guerre a pris fin en mai 1994.

Il n'y a pas eu de paix.

Au lendemain de ton arrivée tu as ouvert les fenêtres de ta chambrée. Un bloc de ciment donnait forme à une sorte de copropriété avec une cour intérieure. Le sol était luisant. Tu es partie te balader vers la place de la République. Tu t'es assise à la terrasse d'une cafétéria face aux eaux dansantes. Tu prenais un petit-déjeuner, café, pastèque et fromage. Le style soviétique relançait l'esprit de chevalerie, une envie qui assumaient les pierres, une envie de redonner une fierté à la population et à la ville. Tu regardais les gens un jour de travail parmi les bâtiments officiels. Encore presque plongée dans les draps, entre le café noir et le rouge juteux de la pastèque. Plus tard tu m'as raconté ton rêve. Cette première nuit à Erevan tu rêvais que tu allaitais un bébé. Qu'un bébé cherchait ton mamelon, le mordait. Que les lèvres du bébé étaient l'extrémité charnue d'un membre.

L'éclaboussure de la bouche du fusil.

Un parti. Un syndicat. Une société civile. Espions et policiers au service du goulag. Nous habitons le même empire fait de forteresses en bois moscovite, de villes aux barbes épaisses et aux bonnets en fourrure, que survolaient encore les aigles bicéphales du tsar. La Krasnoïa rougie sur cette carte postale qu'Ivan le Terrible avait dessinée, avec les coupoles polychromes qui s'imposaient dans l'église de Saint-Basile pour célébrer la victoire sur les Tartares. Une atmosphère intemporelle de harcèlement, de complot, qui vous prenait aux tripes. Et plus l'estomac était vide, plus ça vrombissait. C'est ça le berceau de la pensée unique. On ne pensait qu'à manger. La faim avait eu raison de la grande guerre patriotique. Nous avons faim. Mon père avait faim, une véritable obsession. Ainsi avait-il vaincu l'envahisseur nazi en 1945. Mon père qui recrutait des combattants dans chaque maison, chaque recoin en ruine, chaque cave, incendiant des villages, détruisant tout sur son passage. Une grande guerre patriotique qui emmena l'Armée rouge à Berlin. Une victoire à vingt-cinq millions de voisins morts. Pas mon père. Mon père n'est pas mort, pour que sa faim ne cesse pas. Il extrayait des métaux précieux jour et nuit à la pointe septentrionale de la Sibérie. Après avoir purgé une peine de cinq ans, ils lui filèrent dix ans de plus pour propagande antisoviétique.

A la maison on n'avait plus autant faim. Mais peu à peu on commençait à ressentir un syndrome similaire à celui des hommes des bois. Car c'était comme couper des arbres, même si l'arbre est plus dur. Le sang fait que le coup de hache paraît mou quand on coupe en morceaux.

A Grosny les troupes envoyées par la Russie retranchée voulaient faire de la Tchétchénie le Koweït du Caucase. Mais les miliciens leur rappelèrent que la faim ne s'arrête pas comme ça.

La nomenklatura militarisait les affaires et j'ai senti l'odeur de la poudre jusque dans la cour de ma maison. Moi, qui n'avais pas tué une mouche, j'ai pensé : je peux tuer. Un mur de barbelés séparait des eaux, des pierres, des herbes qui sont d'un côté arméniennes, de l'autre turques. Comme les monastères qui s'accrochent aux montagnes pour ne pas chuter, je me suis accroché à l'idée que ce serait facile. Ce serait juste une affaire de savoir comment tenir jusqu'à la fin. Une fois là-bas, personne ne nous dirait : que fais-tu là ? Nous n'aurions plus de limites, les nôtres seraient faites de plus en plus de terres jusqu'à reconstituer la carte rêvée de la dixième province d'Armen. L'Artsakh, l'Albanie Caucasienne serait à nous, à nous.

J'ai été jusqu'à la fin et quand je me suis demandé où j'en étais, je t'accompagnais pour visiter la maison de Paradjanov. Une maison qui n'avait pas été sa maison, plutôt un échantillon de sa maison à Tbilissi aux nappes brodées, aux porcelaines et aux tableaux qui vibraient dans tes yeux. Dans le jardin à l'entrée, une table et des banquettes improvisées sous la treille t'ont rappelé les dimanches sous le noyer chez ta grand-mère. Pas à la maison, dans les histoires entre agneaux à la broche et lait caillé, avec des femmes qui se déguisaient en musulmans pour obtenir de la nourriture, dans les corps cramés, ébouillantés au point qu'on pouvait détacher la peau comme on fait avec les cochons.

Ici aussi c'était dimanche, on est sortis se balader au Vernissage.

Tandis qu'on arpentait la foire artisanale, j'ai senti ton odeur, comme des herbes légèrement rafraîchies, des montagnes encore fraîches, de défilés par où l'on ressent les secousses souterraines des volcans éteints. Dans les stands ils voulaient te vendre des croix, des bagues, des bracelets en onyx, en agate, en quartz rose. Des boucles d'oreille en coralline, d'un rose laiteux légèrement nuancé d'aigue-marine. Le tuf d'Artik, une dalle sèche d'un violet doré, dans des objets qui te rappelaient que nous aussi nous avons vaincu Hitler. Qui te rappelaient qu'avant la révolution d'Octobre nous nous sentions chez nous. Ils te rappelaient le brouillard bleuté à l'haleine de cuivre et à la couleur semblable à celle des oxydes du lac Sanglant au Nakhitchevan avec ses batailles pour l'eau en été.

Tu embrassais les *khatchkars* taillés dans la pierre ou sur du bois. A chaque baiser les paysans brandissaient devant toi le drapeau de la révolte. Chaque baiser, dans son sillage, détruisait tout, il te rappelait qu'avant de vaincre Hitler les paysans parlaient le langage de la révolution et qu'on était égaux, égaux, égaux.

Des années durant on y a cru, mon amour. Mais quand on s'est connus, on nous avait déjà exposés à l'inégalité. Et pourtant il y avait encore une chose qui nous rassemblait, qui nous rendait semblables : la guerre.

Je possédais la panoplie secrète des guerriers, hanches étroites, un espace entre les cuisses, une éminence dans la courbure interne des mollets, et la toison pubienne avançant jusqu'au nombril. J'acquis rapidement le zèle et la rapidité électrique des panthères. Je voyais les dents luisantes en face de moi et je pressais la gâchette. Entre deux tirs, je caressais l'arme dans la seule cambrure que je possédais, ce morceau de fer usé. Pour ne pas devenir fou j'avais appris à mépriser. Les enfants étaient des ennemis en puissance, et les femmes on les prenait en otages. Juste que j'éprouvais simplement une réelle émotion quand je les violais.

Ça, faut pas que je te le raconte.

Mais les mots m'échappent, s'écoulent hors de moi comme la pisse dans le pantalon, comme les yeux qui tournent dans les orbites et ne rencontrent pas d'objet, comme la main qui ne sent rien, mais rien.

Ils ont appelé à l'Hôpital Républicain de la ville. Deux jeunes Azéries de Stepanakert avaient été violées à l'Institut Pédagogique.

J'ai dit que ce n'était pas moi.

La *Literaturnaya Gazeta* parlait des armes d'origine tchèque que nous avions cachées. Mais les rebelles de Soumgait n'avaient pas besoin d'envois de pays voisins, ils utilisaient les canalisations des usines en guise de fusils improvisés.

Ici et là-bas. Stèles funéraires en calcaire. Des pierres tordues, affaissées au fil du temps, indiquaient le chemin embrouillé d'une île avec son histoire d'élévations et d'affaissements. Avec ses formations et destructions de récifs; ses venins naturels. Troncs altiers et sans ramifications qui concentraient leurs énergies en s'élevant. Pure exubérance végétale.

Un son ancestral, apaisant, hypnotique. La camaraderie avec la terre.

J'ai dit que ce n'était pas moi.

Une mer fulgurante de métal en fusion. Et le regard de ces femmes qui me rappelait la façon de faire de quelques reptiles.

La façon de ramper de certains reptiles. Pas les femmes. Moi.

Une île aux stèles funéraires en calcaire quand elle est surprise par la pluie. Les graines de noisettes sèches flottent et voyagent comme si elles étaient en pleine mer. Pas les noisettes sèches. Moi. Je flotte comme ces poches de terre projetées par des éruptions volcaniques. Je parcours des corniches montagneuses; des versants. Des bois, des taillis. Je me change en roche pour évaporer l'eau. Une roche sur laquelle ils ont écrit : "Qu'ils dégagent de nos terres !" Et la roche, l'inscription qui flottent comme de la graine de noisette, qui flotte. Elle flotte et se déplace tel un vagabond, né entre les jambes des Azéries. Un vagabond qui annonce sur Radio Svoboda : qu'ils dégagent de nos terres.

Ils retirent la grande statue de Lénine qui dominait la place. Ils retirent la statue de Stepanakert pendant qu'ils transfèrent les deux jeunes filles de l'Institut Pédagogique à l'Hôpital Républicain. Je me répète : je n'ai confiance que dans quelqu'un qui a déjà tué. Comme dans les anciens kolkhozes, les granges collectives quand mon père a refusé de mettre en commun le bétail et qu'on l'a tué, qu'on l'a tué.

Nous suivons le chemin des feuilles de noyers; un labyrinthe de grottes, de ponts suspendus en bois. Nous entrons dans une sorte d'auberge creusée dans la montagne d'un ami militaire qui s'occupe des tables en uniforme de guerre. Une coupure verticale dans le gris minéral. A l'intérieur, des tapis sur des troncs servant de chaises, un vin rouge de la région et le pain tout juste sorti du four avec du fromage blanc de brebis. Mon pote jouait de l'oud et tu dansais avec les doigts. Pas avec les pieds; les doigts. Tu les étirais, tu les levais, tu les ouvrais. Tu regardais de côté. Tes doigts. La paume levée qui tournait en l'air, qui flottait avec l'auriculaire. Tu dansais et moi je me disais : l'arme n'est pas un arsenal de défense. Je regardais ta taille, tes cheveux se défaisant sur tes épaules, je pensais aux dossiers, aux rapports secrets. Près de là, le monastère de Tatev qu'on utilisait comme quartier général et d'où ils jetaient les prisonniers bolcheviks dans le précipice. Et toi qui dansais. Toi, qui déplaçais les montagnes. Et moi qui étais la roche où était écrit : qu'ils dégagent de nos terres. Je me transformais en roche munie d'yeux. Une roche témoin de spoliations. Toi qui te détachais. Toi le monastère, Tatev et les bolcheviks qui basculent. Toi qui t'emportes, qui t'abandonnes. J'ai pensé alors que l'arme n'est pas un arsenal de défense. Que la femme. Que la mère. Que la guérisseuse. Sont faites pour la lutte.

Toi.

La paix c'est pour les vainqueurs.

Plus difficile de vivre vaincu en temps de paix qu'en temps de guerre. Je sors le revolver. J'ouvre le chargeur. Je mets une balle. Juste une. Je fais tourner le chargeur; en le refermant. Impossible de voir dans quel compartiment se trouve la balle. Chacun son tour. La bouche du canon sur la tempe. Il y a cinq possibilités pour que le marteau frappe une cartouche et une de vivre. T'aimer comme jouer à la roulette russe.

Je veux ton temps, tes heures soumises à moi. Tu me voulais esclave. Ça je l'ai appris de suite. Tu voulais mon silence. Cette forme de langage qui n'est que corps. T'aimer ça été comme les jours de combat. Ça été charger le revolver et viser. Un coup moi et un autre les enfants du tsar de la mer; toi la jeune fille aux cheveux détrempés. Toi tout entière, qui au moment de te nommer, remplis les filets de poissons. Ainsi, fille du tsar de la mer dans une terre qui n'a pas souvenir de ses eaux.

Réinventer les images.

Je t'ai invitée à l'Opéra. Nous avons vu *Anouche* mise en scène. L'œuvre de Toumanian; une histoire de bergers, d'un frère mort et d'une amoureuse qui se donne la mort. Comme des lemmings, une tribu de rongeurs qui convoitent de plus en plus de terre jusqu'à la renverser. Des tribus de rongeurs qui, quand ils se multiplient au-delà de ce que le territoire peut supporter, se suicident en se jetant dans la mer. Toi, la fille du tsar des eaux, celle qui remplit les filets de poissons, tu le savais bien. Plusieurs tribus étaient tombées dans tes mers.

La roulette russe.

Je sors le revolver. J'ouvre le chargeur. Une balle. Juste une. Je fais tourner en le refermant. Chacun son tour. La bouche du canon sur la tempe.

Nous, des lemmings qui aiment au point de se jeter.

Je connaissais la technique de la destruction. Après le tremblement de terre de Spitak, ce maudit décembre 1988, quand les Azéris nous envoyaient des wagons de médicaments, moi et un groupe de potes on les a jetés, croyant qu'ils étaient empoisonnés. On détruit de peur d'être liquidés. Voilà pourquoi jamais je n'ai eu peur du bruit des explosions. Je buvais du cognac parce que ce qui vole en l'air, pendant que tu écoutes les grondements, se situe toujours dans une autre direction.

Notre roulette russe avec cinq possibilités pour que le marteau frappe une cartouche, et une de vivre.

On était le peuple soviétique. Ce qui nous guidait c'était le mouvement d'un arbre avec ses pousses en fleur, les pétales symbolisaient l'amitié entre les trois républiques soviétiques du Caucase Sud, entre Idjevan et Kazan. Auréolées de la gloire éternelle des morts durant la guerre contre les fascistes sous les ordres du Drapeau rouge. Les femmes chantaient à Achtarak : quand tu reviendras vivant et en bonne santé, avec honneur et gloire, je t'offrirai le beurre le meilleur, fait avec du lait trait au printemps. Les paysannes chantent, faisant se

mouvoir un berceau rustique. Dans le berceau, pas d'enfant. Dans le berceau, du lait pour faire du beurre. Elles qui bercent et chantent pour leurs maris qui combattent au front. Les unes chantent pendant que d'autres allument le *tonir*, attisant la fumée du foyer.

A l'université d'Etat de génie civil, j'ai cherché une étudiante et puis une autre. Et puis je me suis aperçu que la première était un garçon. J'ai pensé alors : je pourrais lui couper les couilles, je pourrais lui dire : super ! super ! maintenant t'es une nana pour moi. Je pourrais. La roulette russe. Faire tourner le couteau. L'affûter. Chacun son tour. En finir aussi avec les mâles. Mais non. Autrefois nous avons été un seul peuple soviétique.

T'arrives pas à le croire ?

Je t'ai montré les archives du Matenadaran, cette bibliothèque de manuscrits en basalte entourée de jardins avec son vaste perron flanqué de monuments. Manuscrits du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, Le Caire, Alep. Parchemins jaunâtres qui te disent que le passé n'est pas mort. L'odeur sèche de la poussière de palmier et de cyprès. Le souffle de l'encre de Chine, du vermillon, de l'émail et de l'or.

On dégustait des fleurs selon la coutume russe. On est allés dans une buvette prendre du thé accompagné de confiture à la rose. Je t'ai appris à verser le thé dans l'assiette où on a déposé un peu de confiture, et ensuite à boire à même l'assiette. Le thé tombant dans une assiette avec de la confiture de rose et l'honneur de rendre mémoire à la vie russe qui m'empêche de couper les couilles à l'étudiant en génie civil de l'université d'Etat. Le souvenir au présent des fusées russes avec leur champ de tir de quatre-vingt-dix kilomètres. Le souvenir de mes voisins, de mes amis, de mes compatriotes brûlés vifs dans les zones rurales au nord.

La roulette russe.

Je voulais que tout s'arrête.

Et ça s'est arrêté. Pendant combien de temps peut-on continuer à supporter les images ? Tacite avait raison quand il disait que la guerre commence à se perdre par les yeux. Que ce sont les fantômes des soldats morts qui gagnent une guerre.

Tout s'est arrêté, sauf mon errance de fantôme.

Rue Moguilevskaïa, en Biélorussie, il m'est arrivé de rencontrer des potes de mon âge qui avaient fui l'Arménie pour ne pas être enrôlés. Je me suis dit alors : si les jeunes fuient par peur, il nous reste encore les écrivains qui sont toujours prêts à l'art militaire du génie des âmes. *L'intelligentsia* nous avait alertés sur ce qui restait de notre esprit de fraternité. Nagorno-Karabagh, Tchétchénie, Abkhazie.

Qui fut le premier ?

Nous nous servions des *tutorkas*, la vodka puissante à base de mûrier du Karabagh et nous nous demandions qui était le premier à avoir possédé la terre.

Chacun a trouvé des vêtements, des armes et un camouflage. La guerre est un chouette endroit, tu peux faire ce que tu veux. Tu peux voler et tuer. Tu peux voler et tuer. Après tu te bourres la gueule pour ne pas devenir fou.

C'est aussi un commerce hors les murs, en pleine rue. On leur filait de l'alcool et ils nous envoyaient de la nourriture en boîte. La nuit on avait des magasins et le jour on se battait.

Autre forme de commerce, la prise d'otages. Les Azéris allaient jusqu'à Bakou, séquestraient les rares Arméniens qui restaient et essayaient ensuite de les échanger avec leurs camarades en captivité.

Un commerce irrégulier, improvisé, intimidant. On pensait aux techniques de notre général Andranik et on leur coupait les oreilles comme souvenir de bataille.

Quand tu vois ce qu'ils font à tes potes, tu as envie de faire pire.

Un jour, leur est parvenu un compatriote qui mourut peu après. Les gens disaient qu'on lui avait administré une injection de médicaments, en fait on lui avait injecté du pétrole. La guerre c'est un chouette endroit, tu peux faire ce que tu veux.

On était voisins. Voisins. Voisins.

Le jour de l'anniversaire des pogroms de Soumgaït, nous coupons la route de Khodjaly à Aghdam. Les derniers hélicoptères firent savoir qu'ils quitteraient la ville. Quant à ceux qui malgré tout sont restés, nous leur enseignons une autre langue dans laquelle le mot voisin était effacé.

Tu voulais réaliser la diaspora à l'envers.

Je voulais que tout s'arrête.

Le week-end, après avoir donné mes conférences sur les traductions et l'arménien ancien, on est allés au lac Sevan, la mer de Guégham. On s'est retrouvés sur la montagne à la douceur bleu pervenche. En chemin, des moutons totalement blancs, à part leurs onglons noirs. Une pinède dense bordée de rivières boisées et de violettes précoces, fraises des bois, champignons. Abris creusés dans la terre aux tapis sur fond rouge, avec des losanges au milieu de figures géométriques plus sombres. Je fabriquais du petit bois pour allumer le feu et je déposais la théière avec l'eau bouillante sous le matelas du lit en bois pour que le thé soit chaud.

La première chose que j'ai caressée en toi ça été tes cheveux. J'ai commencé à t'embrasser, ma langue sur tes oreilles. Je te parlais en arménien. Tu pleurais. Tu voulais faire le chemin de la diaspora à rebours. Comment faire l'amour avec quelqu'un qui ne soit pas un étranger ? me demandais-tu, comment faire l'amour avec quelqu'un qui est prêt à tuer ? Comme avec toi, j'ai répondu. Avec toi. Je suis descendu avec mes baisers vers ta taille. Tu vas te tacher, me disais-tu.

J'aime le goût du sang; mes lèvres muettes dans ton pubis.

La haine était comme un casque d'acier pour notre esprit. Nous testions la résistance d'un corps en utilisant les couteaux sur des animaux morts. Pendant ce temps, les femmes imploraient la pitié. J'ai pensé qu'elles avaient une sorte de corde dans leurs gorges d'où il suffisait de tirer pour nous faire voler dans les airs.

Quelque chose me disait de ne pas le faire.

J'avais envie de me retourner et de me casser. Quelque chose me disait : casse-toi et te mêles pas de ça. Mais quand tous les autres ont commencé à tirer, je m'y suis mis aussi.

La seule mesure c'était le nombre des corps.

Cette fois, quand je les ai vus désarmés, j'ai consacré mon énergie à tirer sur les poules. Non par pitié. Il se trouvait que je ne pouvais pas supporter les prières. Ce s'il vous plaît, s'il vous plaît, comme une sorte de corde dans la gorge d'où il suffisait de tirer pour me faire voler dans les airs.

La première fois je ne l'ai pas fait. Mais personne ne m'a vu ne pas le faire. Une souffrance aussi profonde que celle de l'orgasme. Mais impossible de stimuler l'animal et ensuite de prétendre le renvoyer dans sa cage.

Je me répétais la légende d'Artavazd que ma mère me racontait quand j'étais petit.

Quand son père, le roi, mourut, il y eut une telle consternation que ses amis se jetèrent dans sa tombe, en se suicidant. Alors, Artavazd le suppliait : tu t'en vas et tu emportes le pays tout entier avec toi, est-ce que par hasard je règnerais sur des ruines ? Le père mort écoute les prières de son fils et le maudit. Quand Artavazd, son fils, part à la chasse, il tombe dans un défilé et vit là enchaîné pour l'éternité. A chaque célébration de Navassart, le nouvel arménien, les forgerons ouvrent leurs ateliers, attisent le feu et frappent plusieurs fois l'enclume de leurs masses, fortifiant les chaînes qui emprisonnent le prince Artavazd.

Impossible de stimuler l'animal et ensuite de prétendre le renvoyer dans sa cage.

Est-ce que par hasard je règnerais sur des ruines ?

Ma mère me racontait des histoires de lâches punis, de rebelles enchaînés.

Chaque année, Artavazd devrait choisir de se taire, au lieu de pleurer.

La seule mesure était le nombre de corps, mais moi j'avais envie de me retourner et de me casser.

Tu me posais des questions sur Paradjanov, qui faisait du cinéma une aventure enfantine, qui avait envie de bousculer les gens avec son art en faisant peur à sa mère, à sa grand-mère, au beau milieu de la nuit. Effrayant sa mère avec des plumes. Ta mère a dû être actrice pour que tu puisses voir avec les yeux du cinéma, lui disais-je. Quand je pense à Paradjanov, je pense à Artavazd, à ma mère.

Nous avons été dans la maison de Serguéï qui n'est pas sa maison, mais une copie de sa maison à Tbilissi. Ses cinq années en prison et les aveux qu'il entendait des délinquants. Un

Arménien de Géorgie qui a filmé en Ukraine et en Azerbaïdjan. Son *Achoug Gharib*, inspiré du poème de Lermontov, qui lui lisait sa mère. Un Kurde jouant le rôle d'Achoug Gharib, un Kurde persécuté par la police, un Kurde à qui Paradjanov demande : tu peux arrêter d'être un animal sur un an ?

Terrasse des monastères et livres à la place des tuiles. Garçon endormi parmi des livres et qui se change en pendule d'église. Chevillères d'argent aux pieds des laveuses de tapis. Œillets pour teindre le tissu et sacrifice d'un coq. Garçon observant les moines au bain. Koubiyev, acteur azéri en plein Ave Maria. Sayat Nova. Dessins. Collages aux vierges noires et décor baroque de ces petites pièces faites de porcelaine cassée, de boutons, de cailloux. Tu m'as pris par la main. Quelque chose se dissolvait en toi. En moi. Paradjanov nous menait vers ce lieu où les frontières avec les objets se dissolvaient. Deux. Trois. Quatre républiques rassemblées, remontant le lignage ininterrompu des générations. Le fleuve en haut jusqu'à ses sources, jusqu'aux cimes glacées. Le fleuve en bas, jusqu'à l'embouchure de ton nom, vertigineusement. C'était moi, ces dessins de prisons, en train de se masturber dans la cellule, c'était moi avec mon film sur Sayat Nova, confisqué par le régime. Inculpé.

Tu dessines comment je te regarde pendant que je me masturbe.

Un état de siège du temps.

Moi en aviateur disparu dans l'océan Atlantique. Jean Mermoz en partance vers la Syrie déclarant : je ne voulais pas être un survivant.

Un état de siège du temps. Un changement d'éclairage que dissipe la géographie comme si c'était du brouillard. Feux d'artifice, lampes à arc, lanterne magique. Lumière. L'incendie de Rome, la pyrotechnie du siècle des lumières et le cinéma. Le différé. L'image dans la vitre; la vitrine. Une profusion de fibres optiques qui produisent un phénomène d'hallucination semblable aux drogues. Une vodka au goût d'amandes pour un dernier adieu. Parce qu'il faut toujours partir. Nus. Partir. En laissant tout sur les simulateurs de sol. En laissant le corps là-bas.

L'élasticité de la durée.

Si je regarde en arrière, ce dont je me souviens c'est le froid. Je me souviens de l'humidité du sous-sol où nous dormions, qu'il n'y avait ni gaz, ni téléphone, ni poste, ni commerces, ni électricité. Qu'il n'y avait pas d'argent. Dans la vitrine, quelque chose de fiché, qui semble être mon corps; dans la fenêtre, la peau violacée du froid, la seule image de quelqu'un qui n'a pas voulu survivre.

Sur la route de la soie les crieurs des montagnes disent que les asticots nourris de feuilles de mûrier produisent des fils plus robustes et lourds. Et moi, dans le séchoir de ces fils, pendu, gelé, communiant avec le paysage, je suis la montagne. Tu fouilles dans mes poches pour dire qui. Pour raconter quel soldat, quel Arménien, qui t'a aimée. Et rien. Pas d'image pour montrer l'aviateur. Tu cherches dans la lumière l'incendie de Rome, mais quelqu'un, fiché sur le même simulateur de sol que le reste de la population, te rappelle qu'il est interdit de prendre des photos de bases militaires.

Interdit de prendre des photographies de l'intérieur de l'église de Kazanghetsot, des armes, des munitions. Et au lieu de l'image, l'odeur de brûlé de l'incendie de Rome. Tu

fouilles dans mes poches quelque chose qui te parle de moi; tu découvres cette odeur de roussi de ces maisons que la population du Karabagh a brûlées.

Des villages entiers brûlés pour que l'ennemi ne puisse pas revenir. Et dans le crépitement du feu, encore là, dans la poche de mon pantalon, les voix des hommes de la montagne blaguant entre eux : on aime bien les Russes, les Persans; mais on hait les Arméniens. Dans ma poche qui sent le roussi, pas de photographies des Azéris chiites qui luttèrent contre l'empire ottoman aux côtés des Russes.

Interdit de prendre des photos de bases militaires. Ni du lien de la dynastie Djavanchir avec la princesse arménienne. Ni des maisons suspendues à la montagne comme des nids d'oiseaux. Chouchi.

Interdit de prendre des photos de la destruction. De chacun en train de détruire son héritage.

L'ordre du kommando dit : ne voir que la victoire.

Tu cherches dans mes poches un souvenir de la prise de la ville. Et tu ne trouves pas les dix caravansérails, leurs chevaux et leurs tapis, les rues du dix-neuvième siècle, bien plus belles que celles de Bakou, d'Erevan.

Quelle victoire ! te demandent les acteurs dans un théâtre d'Istanbul. L'œuvre : *Ali et Nino*. Les pages du livre *Ali et Nino* roussies dans la poche de mon pantalon. Les pages qui se défont entre tes doigts, avec les lettres qui se détachent, se dispersent sur le simulateur de sol, te demandent quelle victoire.

La ville en tant que telle est morte.

Dans le sang. Dédié au Karabagh, Kurban Saïd; il dit être le nom de l'auteur, ça raconte l'histoire d'amour entre un Azéri et une Géorgienne. Mais un Arménien enlève la belle. L'Azéri le tue et s'enfuit, redoute la vengeance arménienne. Qui gagne ? S'il est interdit de prendre des photographies, et même si tu fouilles et refouilles dans ma poche tu ne trouveras qu'une odeur. Parce qu'ils disent que l'Azerbaïdjan est la terre du feu; ignée. Un feu spontané jaillissant du sol. Pas pour nos armes; pour le pétrole.

Un changement de simulation aboutit pour l'œil à un changement non pas de couleur, mais de forme. Dans les journaux du soir, en une sur les zones plongées dans la nuit polaire, les gros titres en cyrillique : "Compatriotes : emploi, logement et avantages financiers aux résidents des anciennes républiques soviétiques qui veulent s'installer dans la Fédération de Russie."

S'en aller.

Une distance qui se transforme en lumière. Le trajet idéal. Tiridate Ier rentre de Rome. Néron lui avait promis son aide. Thermes, mosaïques qui représentent l'océan, les ruines à la base du temple dédié au dieu Soleil. Garni. Et dans la mosaïque, dans le dessin de l'océan : moi. Moi, égaré avant l'aviation. Moi, qui ne veux pas être un survivant.

Dentelles de pierre. Les chapelles troglodytes. Après Néron, Tiridate, tu ne trouveras pas la lance qui perça le corps du Christ dans ma poche roussie. Le métal, la lance ensanglantée du corps du Christ qui ne survit pas et ressuscite à Géghard. Le monastère au nom de lance. A quelques mètres, un aviateur dans la montagne, un soir sans journaux aux titres en cyrillique, sans compatriotes. Dans le belvédère deux amants prenant de la vodka; toi et moi.

La vitesse sert à voir. Signaux lumineux qui surviennent la nuit, masquant quelqu'un en dessous qui dirige la lumière. Connaître la vitesse, mais pas sa position. Volatilisé le ciel, un balcon sur le vide. Il ne s'agit pas de sortir du scénario, mais d'aller plus loin que moi en avançant dans la fixité de la zone de guerre pour me transformer en quelque chose.

Une optique comédienne empêchait que la population ne bouge. Voir avec d'autres yeux. Toucher avec d'autres mains. Moi, loin de moi; un astre, un astéroïde, une planète en état d'apesanteur. Moi, dans les abattoirs régionaux, bazardé là, mort. Moi, l'animal accroché par les pattes, avec des crochets entre la peau et la chair. Et même mort, en érection. Le boucher prend dans ses bras l'animal, le tronc jusqu'en bas, un couteau dans chaque bras. Deux couteaux traversant le milieu du corps et la queue bandée du mouton. Le corps écorché du mouton qui se tend entre les vertèbres. Le sang gicle. Gicle sur le carrelage, le sol. Au-dedans, entre la peau et la chair le sang se coagule et maintient la queue, la hampe. Je creuse des fossés d'irrigation que sont l'Euphrate, le Tigre, car l'éjaculation du diable surpasse celle de mille hommes. Un changement dans le battement du cœur, je suis poursuivi par une meute, parce que les chiens sont friands d'odeurs.

Au village ils coupaient les arbres pour faire du feu. Ils chauffaient l'eau avec un câble suspendu à une lame de rasoir connectée à un faible voltage. Utilisation de l'électricité pour faire bouillir de l'eau. Quand on se battait au Karabagh on mettait des photos de la guérilla dans la tranchée, mais quand on était à Aghdam on accrochait des photos de femmes à poil pendant qu'on croisait la file des réfugiés dans les routes enneigées du nord. Le vent, la neige. Une caravane, des gitans apparemment. Norias de casseroles, de tapis, de matelas, de têtes de lits en fer. Enfants sales, animaux, hommes juchés sur des mules. Et derrière eux, il y avait nous. La force arménienne, brûlant, prenant des otages. Des milliers d'entre eux se noyèrent. Et pas dans les fossés d'irrigation de la semence du diable dans l'Euphrate, ni dans le Tigre.

Comme si cette horde de réfugiés, d'hommes en caravane qui avaient l'air de gitans, nous avaient suppliés : je te veux à poil. A poil, en me donnant à voir; un animal. Voir le contraste entre la texture de la peau et le pelage. Le mouton accroché à la roue circulaire, la tête en bas avec son pénis gorgé de sang. Une étiquette sur un bras mort. L'homme qui me change en objet, se présente sans défense. Pas d'échappatoire, déjà. Pas de retour en arrière. Tout se déforme pour s'adapter à l'ondulation des tuniques. Les coudes forment entre les épaules et les bras un triangle équilatéral. Je sens que le métal qui me soutient par les pattes se plie, se contorsionne. Les cornes du mouton acquièrent toute la force possible, cognent dans un mouvement détraqué. Le membre, dans un état ni défini, ni évident, mais passant d'un état à un autre. L'effet de vague, d'imprécision.

Je te veux à poil, répètent les rochers, ces nuages de concrétion plus dense; les caravanes, les réfugiés, presque des gitans, faisant de moi un personnage de son œuvre. J'évite de me poser, de manière à ne pas perdre la capacité de variation, l'ombre sur la roche de mon pénis bandé.

On te veut à poil, déclare le martyr dans la cour des prisons de l'île Solovki. Dieu ou Lénine. Vladimir Ilitch Oulianov. Le chef des bandits expropriant la banque de Tbilissi. L'Etat me veut à poil, moi qui étais banquier, libraire, hôtelier. Autour des usines des hommes, des femmes, des enfants qui boivent. Derrière la vitre qui reflète la lumière, dans son uniforme militaire aux médailles, respandit l'effigie de Dieu ou de Lénine. Les escadres de machines volantes écoutaient *Sari Gelin*, où une blonde chrétienne des montagnes, une épouse vêtue de jaune s'éprend d'un Turc. L'autre guerre de combattants qui se disputaient la nationalité d'une chanson. Mais nous, on avait appris que le sol nous appartenait à tous. C'était nous ou la militarisation du travail. Nous ou les camps de concentration pour travailler dans les forêts du nord. Les camps pénitentiaires de l'industrie moderne disposaient d'abattoirs, dépeçaient jusqu'au cuir qu'ils coupaient en morceaux pour en faire de la bouillie. Chrétiens *esse non licet*. Sur les bords de la Volga l'on enseignait la geste sauvage de règne en règne, de dynastie en dynastie; interdit d'être chrétien. Prends et lis, écrit saint Augustin avec son membre en érection.

Quitter la rive. Sauter sans délai. Me précipiter.

Un petit village au bord du lac de Van. Pas de barque. Pas de rames. J'entre dans l'eau pour te chercher. Jusqu'à la rive d'en face. A la lumière claire et vive; le feu que tu allumais. Une nuit, les hommes de l'île ont éteint les signaux que tu me laissais. J'ai perdu le chemin. Je me suis noyé.

Quitter la rive à chaque fois. Dissident. Sans délai. A fond perdu, me lancer tel un oiseau. Je cherche tes mains. Je te pénètre par derrière. Je cherche tes mains. Je les glisse de ta taille à ton cul. J'ai envie que tu te caresses. Par derrière. La bouche en bas. Jusque derrière. C'est quoi une partie ? Une certaine douceur de la carnation entre les bras, les doigts, les fesses. Te chercher dans l'obscurité, parmi la multitude de ta peau.

Oh, Tamar !

Seuls les hommes libres partent à la guerre et les hommes libres étaient les propriétaires. Les services de sécurité russes, les *siloviki*, avaient besoin de propriétaires dotés d'une liberté de penser et de voyager.

Contre la liberté de voyager des propriétaires : moi, le dissident qui se jette à l'eau, à fond perdu, sans barque, sans rames. Au fond de ton corps. Par derrière. Cherchant tes mains pour que tu te caresses le cul. Plus à l'intérieur, et je ne te vois pas. Et les hommes de ton village qui ont éteint le feu.

Oh, Tamar !

Kurdes, Tadjiks, Ouzbeks égarés dans la demeure art nouveau du ministère de la rue Spiridonovka. Kurdes, Tadjiks et Ouzbeks dans la petite Sparte avec leurs bites au service de l'armée.

Je cherche tes mains. Toi en bas. Moi, te pénétrant par derrière, je cherche tes mains pour réduire la différence du sud à vingt kilomètres. J'étends tes bras. Un peu plus. J'éjecte tous les hommes de ton corps. Les hommes qui éteignent les lumières de l'île, je les exile à travers l'Arax jusqu'en Iran.

Une île sauvée de la destruction avec un corridor de plus en plus étroit. Un corridor fait non pas d'eau, mais de terre.

C'est quoi une partie ?

Une certaine douceur de la carnation. Une terre découpée, une entité étatique non reconnue. Même pas de nous.

La vraie guerre débuta en décembre 1993, quand dans les deux camps nous comptions sur une véritable armée. Les Azéris recrutèrent des combattants afghans, des moudjahidines. Des centaines de soldats ont été portés disparus.

A fond blanc.

On peut voir encore des corps congelés en chemin. Le reste que nous trouvions et qui n'était pas des corps, on le vendait à l'Iran. Matériaux d'usines, câbles, tuiles. Si quelqu'un allumait la lumière sur l'île on pouvait voir des hommes parmi les ruines en train d'amasser des pétales de rose. Remplissant une camionnette iranienne pour vendre ensuite des gelées et des confitures.

Une entité non reconnue. Pas même de l'Arménie.

Tout petit, ma mère me racontait une histoire sur un jeune voleur. Sur un jeune voleur capturé par la police. Un jeune qui, avant d'être condamné, demande la présence de sa mère. Il la regarde dans les yeux, l'embrasse; lui demande un baiser. Elle approche ses lèvres. Lui, il lui mord la langue.

C'est quoi une partie ?

Une certaine bestialité dans la carnation. Il lui mord la langue en se vengeant d'elle pour ne pas l'avoir prévenu des conséquences d'un vol. De plusieurs.

Les armes russes qui dépassent la limite imposée par la convention des forces européennes étaient stockées au Karabagh. Nous les utilisions afin de tirer sur les vipères et les chiens pour les rôtir et puis les manger.

Eternels, nous sommes nos montagnes. Deux visages érigés en tuf, *dadik yev papik*. L'emblème du Karabagh; une mère en forme de montagne. Une mère faite de pierre, sans langue.

A fond blanc. Je me suis lancé tel un oiseau, je me suis élancé tel un poisson et j'ai mordu la langue de ma mère.

Au village de Sadakhlo, à la frontière arméno-géorgienne, on pouvait voir des camionnettes en provenance de Bakou, d'Erevan, du Nakhitchevan. Là tout le monde vendait de tout. Nous, on n'éteignait aucune lumière, on laissait le feu allumé pour qu'elles puissent vendre leurs corps.

La démocratie avait besoin de millions de propriétaires.

Moi, j'ai mordu la langue de ma mère pour l'empêcher de parler.

C'est quoi une partie ?

Une odeur de sang émanait de toi. Eux, au lieu de te flairer, parlaient. Mes doigts cherchaient du raisin. Ils te brisaient. A l'intérieur.

La force de la volonté.

Non, des armes.

Les Arméniens du Karabagh regardaient la télévision azérie. Les paysans, les voisins se voyaient comme des fascistes, des terroristes. La force des armes servit à supprimer l'information; la filtrer. A faire comme dans la conquête du général Yermolov en bâtissant l'empire avec des exilés et des voyageurs. Faisant du Caucase son Orient. A justifier la colonisation.

Une odeur de sang émanait de toi. Je flairais l'odeur qui disait : l'expérience m'a appris à baisser la tête, mais elle m'a appris aussi à lever une jambe. Je t'imaginai en reine Mariam Tsitsishvili des Géorgiens. La seconde épouse du roi Georges qui poignarda le Russe avec sa dague.

Je sentais ça. La terreur qui se transmet. Toi, Mariam, Tamara, courant près de quatre-vingt-dix mètres sur un chemin géorgien avec tes entrailles dans les mains. Ainsi flottait mon esprit, à une certaine distance au-dessus de mon corps; sans mémoire. Soudain, j'ai senti que quelque chose criait comme un cochon dans l'enclos. J'ai tremblé comme une feuille le restant de la nuit. Pendant ce temps, les gens là-bas, les épouses, les enfants, tous blottis, espérant entendre qu'il n'y a pas de danger.

Je trancherai son foutu cœur dans ton nom. J'ai pensé à ça quand j'ai senti ton odeur.

Je l'ai fait sans hésiter. Je voulais rentrer chez moi en vie. Si je devais tuer des vieux, des femmes ou des enfants pour être plus en sécurité je calculais : si un soldat azéri regarde ma sœur comme moi en ce moment je regarde ce gamin, il aurait le cran de la tuer. Oui, il avait le cran. Moi aussi.

La pluie. Les poux. La boue.

J'ai commencé à faire des cauchemars, je rêvais que je n'arrivais pas à extraire la baïonnette du cadavre. Je rêvais d'une pièce sombre et moi en train de tâtonner, cherchant la corde. J'arrivais à un mur. Sur le mur il y avait un crochet. J'accrochais la corde au crochet, je l'enroulais. Et puis un murmure : tu vas m'aider ?

Telle une église victorieuse de sectes ascétiques, les bolcheviks affichaient leur conscience apocalyptique, leur manipulation technique, imposée à l'aviateur des pôles ou au directeur d'usine. Leur volonté en acier construisant des saboteurs; moi, jetant du verre dans le repas des ouvriers. Empoisonnant des citernes. Ainsi j'étais jeune, jeune, jeune, avec une faim du diable au ventre.

La *nomenklatura* a fait de la Place Rouge une affaire d'Asiatiques. Lénine, enterré et exposé. Lénine et son corps abandonné, témoin de son incarnation sans résidu. La momie de Lénine dans le mausolée, si semblable au tombeau du roi perse Cyrus à Pasargades, dans le style de la pyramide de Djéser en Egypte, telle la momie des pharaons, mais exposée. Une file avance avec lenteur jusqu'à lui. Mon père, là-bas, parmi eux, avec ce désir de le voir, de le voir. Avec ce désir de se répéter : finalement, il ne ressuscitera pas.

Comme Lénine, ainsi je te donnais mon corps, immobile et bandé; si entier, si asiatique, comme mort, sans rédemption possible. Là, là tout entier, immobile pendant que tu te balançais, frottant tes jambes contre le mur. Immobile le regard, en proie à un trouble. Pas comme si quelqu'un se changeait en animal; comme si un animal acquérait, soudain, une vision humaine. Comme un corps abandonné exposé sous tes yeux. Dans le mausolée, te brisant de mes doigts, mon membre immobile, exposé.

Faire son deuil. Pas de l'amour, du combat. Un coffret en bois de palmier du Maroc. Une boîte vide où enterrer les secrets : le *hammam* à Damas, la parfumée, la perle de l'Orient. Le sperme sur la pierre et moi qui ne sais qu'en faire. *Prunus armeniaca*, de la famille des rosacées, du pêcher, l'abricot. Et le coffret à secrets où j'ai gardé le chien de la montagne. Pas le chien, la camionnette avec la musique à fond. La camionnette et moi la conduisant dans les environs de l'Ararat, je fais danser les pneus en suivant le chien à travers les précipices de la montagne. Enterrer la folie.

Je rentrais ensuite dans la ville, encore avec le coffret vide, sans le *hammam* de Damas, avec mon sperme encore frais sur le siège de la camionnette. Tu avais visité le monastère de Marmashen à Vank. Un ensemble monastique avec des églises bien conservées et trois ruines. A quinze kilomètres de Gumri, un monastère avec des arches et des coupoles polygones, un toit en forme de pyramide, des miniatures et des bas-reliefs. Là-bas; sur la rive gauche de l'Akhourian, dentelles de pierre autour des ouvertures. Toi, avec ta langue chaude pour avoir léché la pierre rouge entre les ouvertures telles des yeux, des regards. Toi qui avais léché le silence des bergers et la lumière qui filtrait, qui tombait comme si c'était de l'eau, mais non. Sperme qui sèche sur la pierre. Tu allumais des bougies, tu essayais d'égoutter la pierre dans le coffret en bois de palmier du Maroc, mais non. Le bâtisseur des monastères t'enseignait le désir de fuir le monde. Il t'enseignait comment la pluie se retire jusqu'au silence, jusqu'à la pauvreté. Et tu voulais voir, mais tu commençais par écouter.

Moi j'ai mieux fui.

Moi, j'ai fui plus loin.

Ecoute et tends l'oreille afin que la soumission de l'oreille mène à la gloire de la vision.

La pression de la corde. Le contact de la corde se déplaçant sur la peau. Je dispose les bandes sur toi, les attaches. Je les dispose comme celui qui conçoit une captivité, comme un moine chrétien qui se retire pour prier. Pendant que je te bande les yeux pour que tu voies plus par les oreilles, tu me dis que tu as vu en Sibérie, sur la place de la ville de Tomsk, un monument avec deux *khatchkars* de trois mètres de haut qui célèbre des siècles d'amitié entre l'Arménie et la Russie. Je te bande les yeux et tu bouges, à l'image de ce pays nucléaire. Un risque acceptable dans cette région active au plan sismique. Je te bande les yeux pour que tu ne voies pas comment les vieilles installations sont utilisées à d'autres fins.

Au bazar, l'échange de biens : trafic de prisonniers de guerre morts ou vifs. Et moi, qui ne suis pas au cimetière, qui ne lis pas l'oraison selon laquelle : "La mort consciente n'est pas la mort, mais l'immortalité."

Le coffret en bois de palmier du Maroc. Tu as mis ta main dedans, en quête du sperme évaporé des *hammams* de la perle de l'Orient.

Tu cherches et tu ne trouves qu'une fontaine à l'intérieur d'une pièce avec ornements et plantes. Tu cherches une mère qui te manque. Tu cherches l'attachement aux signaux, un sourire, quelque chose de doux, la disponibilité pour la nourriture. Le coffret est vide. Moi je n'ai pas les yeux bandés et je te vois traversant le pont Kiev. Car tout n'a pas brûlé, car pour que tout brûle, quelqu'un devait rester pour s'occuper de l'incendie. Je te vois sur le pont Kiev, miséricordieuse, jetant le coffret dans le fleuve. Les vols rapides de Mercure d'un lieu à un autre, tes mains qui s'approprient l'histoire défont la fiction de l'objet. Un hôtel décrépît avec des plantes en plastique, des miroirs et cette couleur pêche sur les murs comme les abricots d'Arménie. Et cette mouche qui s'introduisait avec nous dans la camionnette, une fois la porte franchie. La camionnette que ne poursuivait déjà plus aucun chien. La mouche survolant le siège, flairant le sperme sec.

Ne parlons pas de ce fameux million cinq cent mille.

Le corps mort devient une chose et n'arrive pas à se camoufler déjà. Ne parlons pas du million, des cinq cent mille. Le génocide n'est pas une expropriation, c'est une dépossession, c'est jeter par les fenêtres les meubles de la famille, les photos. Ce bazarage du vieil Erevan, dans les rues, réduit à la mendicité. Cet exil de notre histoire, achevant tout ce qui fut, détruisant le pavage dans d'autres rues, détruisant le marché fermé de la ville, le théâtre et l'ancien cinéma.

L'armée nationale d'Arménie fut créée par décret. En mai de cette même année eut lieu la première conscription. Les soldats arméniens avaient contribué à la gloire de tant de pays, maintenant c'était au tour de l'Arménie, au tour d'une nation.

Les femmes mariées à des Azéris se cachaient à Bakou, par peur. Le premier mot que l'on enseigne à l'armée c'est loyauté, pas la mort; loyauté. Les Arméniennes cachées à Bakou avaient peur des couleurs d'un drapeau sur un tank, décidaient de se camoufler, une stratégie biologique d'occultation imitant l'environnement, en s'effaçant. Et moi, passant inaperçu, me confondant avec ce qui m'entoure. Broussailles, boue, neige ou branches sur l'uniforme. L'art du déguisement, une technique picturale des dessins cubistes, cassant les formes. Franges irrégulières et couleurs vertes, marrons, jaune ocre et noir. Tromper celui qui regarde, devenir autre.

Quand tu te caressais je pouvais voir des poissons à travers l'eau de tes yeux. Et même là, avec mon corps dissous, je te demandais : "J'en avais beaucoup ? J'en avais beaucoup ? J'en avais beaucoup ?" Et toi qui me parlais de cataractes, d'affluents, qui me montrais de vieux calendriers avec des photos de cascades naturelles et qui me disais : pareil, pareil ! ton sperme-fleuve, torrent, une chute de quatre-vingts mètres. Maintenant, comme un chevreau qui suce la mamelle d'une chèvre encore morte; maintenant, viens, viens me sucer, comme ça, encore mort.

La chèvre avec son pis vide de lait, sans troupeau dans la montagne, sans loges de mise bas. Moi, la chèvre, dans une solitude extrême; sans vergogne cette fois, ayant la nostalgie du bouillon de poulet fait maison et des bonnets en astrakan à la Gorbatchev en ces journées d'hiver. Regrettant les premières fraises de Krasnodar, le pollen des peupliers, les premières cerises de Crimée. Ici, dans cette solitude, les pierres autour de moi se changent en os de reptile.

Comme moi, dans ma mort sans camouflage, les trois cents kilomètres qui séparent la Turquie de l'Arménie n'ont pas été démolis par la chute du rideau de fer. Les limites se sont renforcées à l'aide de jumelles infrarouges, de rouleaux de fil de fer barbelé. Nous autres, les voisins de la Babylonie et de l'Assyrie on se demandait : "Comment ça marche ? Comment ça marche le chalumeau qui fond l'acier ?" Et moi, qui filais aux camarades de la vodka à l'eau-de-vie de mûre comme anesthésiant en cas d'amputations.

Ne parlons pas du million cinq cent mille. Je parle d'autres voyages, d'autres déportations.

Moi, sous les éclairages blancs de la pièce où nous parlions traduction, nu devant toi, sans que tu me voies. Je pouvais faire de toi ce que je voulais et il ne te restait qu'à me remercier. C'est ça se camoufler.

Je compensais les ravages des machines de guerre par d'autres machines. Les prothèses. Ces corps sans volonté. Pas les chèvres privées de lait, ni leurs mamelles sèches auxquelles s'accrochent les chevreaux. Les enfants perdus qui sont projetés devant les troupes pour tromper l'ennemi. Et gagner du temps. Gagner en territoire pour le projectile. La courbure de la terre s'aplatit grâce au progrès balistique des armes. Et avec les enfants projetés, nous fabriquons de la vitesse sur la montagne aux mille langues, les Monts Taurus, cet énorme dragon aux flancs vert émeraude et à la ceinture blanche. Nous fabriquons des sauts de quatre-vingts mètres de hauteur, de torrents.

Quand je me réfugiais dans une cave, j'emportais avec moi un bidon d'essence au cas où ils me trouveraient. S'ils me trouvaient, je m'immolais. Et moi, en train de brûler, te demandant "J'en ai beaucoup ?" Et toi, sans détecteurs de mines, sans jumelles à rayons infrarouges, sans gilets, ni sac de couchage, qui agençais une méthode de brigade pour me faire rentrer dans l'histoire.

Mais il n'y avait pas où rentrer.

L'histoire elle-même avait disparu.

Ne parlons pas de ce million cinq cent mille. Tu portes un chemisier en lin turquoise avec des boutons de nacre. Je te regarde et de mes yeux naissent des langues. Des langues qui cherchent à lécher le tissu, la turquoise, la nacre. C'est à lui que je faisais l'amour, pas à toi; à une couleur. Je m'emparais de la couleur, je m'agitais de plus en plus vite pendant que tu me suçais. J'écartai un instant ton visage, et à ce moment-là je ne sais si le lait s'écoulait de mon membre ou si c'était ta bouche qui baignait ma bite d'une laitance tiède. Ainsi me dissolvais-je, d'une disparition à l'autre.

C'est moi l'ennemi.

Je suis la discorde, l'éloignement, l'hostilité. Le rageux, le déclaré; tel quel avec leur objectif fixe de s'opposer à moi et de me détruire. Je suis la malveillance, la bassesse.

Ce que je suis pour eux : l'ennemi. Voilà pourquoi ils font de toi une chamelle, qu'ils soufflent à l'aide d'un roseau un caillou dans ton vagin pour que, dans sa longue traversée interne, la pierre produise en toi un tremblement et que tu ne tombes pas enceinte.

Un ennemi avec des enfants c'est un ennemi double.

S'ils n'arrivent pas à me dessécher, ils gardent des pierres à l'intérieur pour faire de cet endroit un désert. La question ne serait donc pas de savoir combien valent les terres, mais comment le sable se mesure. Particules fossilisées se mouvant dans les airs, exodes, et toi chamelle comme ce caillou qui te traverse du pli de l'aîne à l'utérus.

Je pose ma tête sur ton ventre, j'écoute.

En temps de guerre il faut avoir de l'oreille. Dis-moi combien tu m'aimes, me disais-tu. Et moi en train d'écouter la pierre qui réduisait le feu à néant.

Je suis l'ennemi.

Un ennemi c'est celui qui a volé. Et si tu étais poétesse, moi je serais l'enchaîné sous le fouet démesuré de ta roche, les cailloux de la chamelle dans le désert.

Ce qu'il y avait de sûr, c'était ce "non" qu'on nous avait appris. En tuant nous disions non. Et parce que c'était l'ennemi, ils s'imaginaient qu'il tuait pour attaquer. Mais moi je tuais par faim. Parfois, pour mieux supporter le manque de tout aliment durant nos longues marches à travers les steppes et les déserts, nous avions pour habitude de nous serrer la ceinture très fort. Mutuellement. Chacun serrant la ceinture de son camarade. Voilà pourquoi maintenant j'ai l'oreille, je pose ma tête sur ton ventre et j'écoute le bruissement des cailloux, levant ton cul par derrière, je cherche une aiguille pour te faire une couture vers le haut. Je tire encore, en arrière, comme les fouets sur le voleur de feu. Je te regarde dans un miroir, je te fais voir du devant ta chatte de gamine. Une triangulation enfantine par devant; par derrière, une couture que ceint ma faim la plus dévastatrice.

Et moi avec l'aiguille et toi avec ton goût de bite non circoncise, qui t'agenouilles avec le caillou intime de la chamelle.

De l'utérus à tes dents, les cailloux me cisailent pendant que tu m'embrasses. Morceaux de prépuce dans la bouche. Une couleur martiale, sur ma peau, sur ton visage de ruminant de caravane. Tel un mécanisme flottant pour élever un bateau par les extrémités, ou l'un des deux amblets que supporte le joug, ou l'artillerie pour balles de gros calibre. Je t'incite à regarder. Tu hésites entre te regarder dans le miroir, positionnée en arrière par ma faim, ou prêter l'œil aux mots. Cette autre partie de la phrase qui dit : regarde comment tu me la mets. Et une couleur martiale entre tes dents, tes pierres. Comme du sang sur mon bassin.

Même tes os se souviendront pas de toi, répétaient ceux pour qui j'étais l'ennemi.

Même tes os, qu'ils disaient.

Mais moi, comme j'ai une bonne oreille, parce qu'en temps de guerre il faut avoir de l'oreille, j'écoutais avant de n'être plus qu'os et je me changeais en volcan. Un volcan qui cherche la femelle du chameau. Je la pousse de ma main-cratère, matière ignée, plaques, eaux thermales, nuées ardentes qui en se refroidissant sont capables s'ensevelir des villes entières.

Le sable, l'exode, le volcan, un cratère qui sangle la ceinture sur les bords de ton corps, effaçant tout tremblement, te détruisent.

Alors ça s'efface.

La phrase qui demande combien valent nos terres s'efface.

Je te lèche le visage. Je lèche la victoire de Staline sur le fascisme. Toi jusqu'à Kazbegi en Géorgie, sur la frontière avec la Russie, je fouille les armoires où les gens gardent leurs passeports soviétiques. Je vole, comme qui vole du feu en cas de nécessité, si besoin, dans n'importe quel aéroport. Pourquoi tu me demandes si je veux partir à Belgrade ? Les Balkans racontent une histoire ancienne... que de là-bas, de cette population de migrants arrivèrent les Arméniens. Et, même si cette théorie n'est pas certaine, puisqu'aux premières Arméniennes ils leur avaient soufflé des cailloux dans le ventre; moi je t'imagine Serbe.

On devait faire notre devoir. Les marchands d'armes ne nous vendaient pas que des munitions. Ils nous les vendaient à condition qu'on les essaye. Voilà pourquoi on tirait pour tuer sur n'importe qui.

Les Arméniens ont la réputation d'être de bons clients.

Quand l'un des nôtres mourait, c'était aussi une question d'opportunité. La mort faisait économiser de la nourriture à notre Etat meurtri. Et, quand quelqu'un ne voulait pas obéir aux ordres prévus. Quand quelqu'un décidait de ne pas tester le bon fonctionnement des armes, comme on le fait dans n'importe quel marché qui se respecte; ou ne voulait pas laisser sa ration de nourriture au gentil voisin de la ville : des accidents de la circulation arrivaient aussi.

Complot et peur en pleine rue. Facile d'accélérer, ne pas s'arrêter là où quelqu'un vous croise dans la rue. Dire : c'était un accident.

Ce n'étaient pas les chemins, les rues, qui changeaient constamment de sens, menaçant des carrefours inattendus. C'était la carte qui se faisait et se défaisait, une géographie que nous déformions pour tromper l'ennemi. Et l'ennemi c'était eux. Eux, pour nous. Nous, pour les affamés.

Voilà pourquoi il y avait beaucoup d'accidents de la circulation. Un genre de nettoyage, de stérilisation avec une perceuse, une ponceuse, une scie électrique. Un changement de direction des rues où pendaient des aigles en bois qui priaient : le bonjour du Caucase. Un aigle aux ailes russes inventées par les bolcheviks. Un aigle qui volait bas, s'il accélérât il n'arrivait pas à s'arrêter, il entraînait en collision avec ce qu'il croisait. Et l'aile en bois bolchévique qui volait près du mort, de l'accidenté. Amputée, l'aile; la cuiller de compote que léchait l'affamé, la viande d'agneau que personne ne mangeait; amputés les accords de Belovej et le passé d'épices et d'encens.

Comment avoir confiance.

Je t'ai accompagnée jusque dans la province du Siounik pour que tu voies les menhirs de Karahoundj. Au sud, tout au sud, à la limite avec l'Iran et le Nakhitchevan, ce qu'on dit avoir été un observatoire astronomique, une académie vieille de six mille ans, un temple dédié au soleil. C'est là où les femmes frottaient leurs corps, face contre terre, pour que leur fertilité soit exaucée.

Comment avoir confiance. Dans quelles pierres. Ah oui, l'obsidienne. L'onyx aigue-marine. Le sommet au diapason se jetant du volcan gisant face contre terre. Le fer cristallisé attirant les métaux. La langue qui râpe au fond de la gorge, une langue qui s'amuse en voyant ce qu'elle s'est forcée à dissimuler. Son sperme ingéré par des femmes en joie sur les pierres.

Je doute.

Le soleil si proche des hautes terres sur mon cerveau de crocodile. Un cerveau qui ne sait que fuir, se paralyser, ou attaquer. Il ne réfléchit pas bien et confond les animaux sacrifiés que nous utilisons dans les *madagh*, et les animaux morts que nous poignons pour briser une résistance, avec ta bouche.

Comment puis-je avoir confiance.

Si Lénine. Si le père de la patrie russe était enterré. Si même lui, après tout ce temps passé à ne pas être vivant, mais pas non plus à être mort; il meurt. Si maintenant ils veulent convertir le mausolée en un musée de la Place Rouge. Si maintenant ils déclarent que le père de la patrie russe a été un agent allemand.

Le complot.

La peur.

Ce que je soutiens avec la main. Juste ce qui est soutenu par ma main, ce sera : maintenant. Tu m'as dit que l'eau montait, montait. Comme une envie de te noyer. L'eau qui montait et moi qui te disais : nous sommes nos montagnes.

Le complot.

La peur.

Empreintes digitales partout.

Sauf si l'eau monte et te noie.

Sauf que moi, me soutenant par la main, je sors de ton corps. Traces. Je me dis : ça doit être ça, ce qu'on appelle chez les femmes la terre de l'âme. Traces de pertes des eaux, restes des fesses de la reine du Caucase avec la mosquée perse, la foi de l'époque païenne, l'arbre de deux mille ans.

En rentrant du Siounik, nous nous arrêtons dans un champ de mûres. Une vieille femme secoue l'arbre et les recueille dans une sorte de drap. Puis arrive l'homme du village, il fait le tour de la toile et emporte les mûres pour préparer de la vodka.

Comment puis-je avoir confiance.

Si quand je lis "tu ne tueras pas," je me dis : tu ne me tueras pas. Je pense à la cendre de nos prisonniers. On dit que les cendres des os absorbent bien les impuretés pour la dilution du mercure à l'acide nitrique. Séparer l'or. Le mercure commence à palpiter, éprouvant des secousses.

Interrupteurs.

Baromètre.

Jauges à vide.

Nous avons besoin d'éléments pour mesurer. Ce que je soutiens avec la main. En ce moment. Le vide. Tout mon corps : une solution de mercure en train de mesurer, non plus le jet d'urine dans ta bouche, mais cet espace où je n'existe pas, où rien ne me soutient.

Dans le vide.

C'est ça l'éternité ?

Ce n'est pas posséder.

C'est transpercer ton corps. Me dissoudre.

Et quand je voyais que non. Que quelque chose résistait encore. Quelque chose qui ne permettait pas que je me dissolve en entier dans tes yeux tes mains. Je me suis mis à te frapper. Et je t'aurais frappée encore et encore. Ton corps qui m'ouvrait sa chair. Ton corps qui ne se défaisait pas pour m'accoucher, pour me faire naître à l'intérieur. Avec la force du fer, du coup de massue : je m'en suis allé dans un lieu imaginaire. Pas de fouets, mais la destruction. Je t'ai dit : je t'écrirai une carte postale de là-bas, pendant que je regardais le sucre fondre en caramel liquide. Je regardais la casserole, le sucre et l'eau dans le fond épais de tes yeux où se répartit la chaleur. Je remue le fond pour que le feu se répande, je vérifie la couleur en ôtant avec la pointe le caramel qui se dilue. Je continue à bouger.

Je finis.

J'écris des souvenirs de là où j'étais avec le sperme qui s'abat.

En cachette, je t'écris avec une encre qui disparaîtra, une fois sèche. J'ai appris ça des méthodes de la *perlioustratsia*, quand ils lisaient la correspondance à des fins de surveillance ou de censure.

Nous les hommes nous écrivons avec une encre qui sèche et les femmes d'un certain âge qui s'en vont clandestinement en Turquie, font le ménage dans les familles.

Ainsi fonctionne la vocation, sans laisser de traces. Une éducation qui nous vient de loin. Déjà, en 1942, lors du siège de Leningrad, on faisait bouillir le papier des murs, les ceintures en cuir, les livres. Il n'y avait pas seulement la faim. Il s'agissait de ne pas laisser de

traces de la vie d'avant, la dévorer. Ensuite on allumait l'encensoir, la chaufferette suspendue à des chaînes à l'intérieur des pièces. Une fumée odorante.

On brûlait des parfums.

Une nation où nous confondons le nous. Si tu fais quelques kilomètres, tu verras que la confusion nous vient de loin. Garni, le temple païen des Romains, est toujours là. Debout. Témoin qu'eux furent nous. Cette chose à eux. Tout ce temple. Toute cette pierre. Tout cet empire des césars qui est maintenant le nôtre.

Eux et nous sur l'inventaire des monuments. Ou dans la poussière des implosions.

Les nations qui sont apparues après les années 90 ont comblé le vide. Dans cette implosion, du bromure volait dans les airs. L'union se dissolvait en bromure pour nous abrutir, pour annuler la moindre lueur d'identité. Le bromure en caramel liquide nous transperçait, laissait les esprits dans la peur; fils de la peur.

Et pendant que les immeubles et les monuments s'effondrent, l'île de la montagne à la façon d'un aimant attire les bateaux comme au temps de Noé. Champs magnétiques, métaux attirant le fer. Ainsi leur armée se préparait-elle dans nos montagnes. Aimantés. Je savais que le magnétisme perd son pouvoir d'attraction quand il se réchauffe à une certaine température. Voilà pourquoi je déplaçais la casserole, le caramel liquide. Voilà pourquoi j'introduisais la pointe du couteau. Pour voir comment une couleur tombe en gouttes. C'était comme avec les ventouses. Mais à l'envers. Non pas les récipients en verre avec du feu dans mon dos. Un feu follet contenu entre ma peau et l'air, plutôt un brasier, le récipient ouvert et là : des cendres.

Le peintre Minas Avétissian se souvenait de la chaleur de Léninegrad comme en rêve. Alors il représentait sa maison, les pierres, le quartier et les montagnes tels quels : chauds.

Lénine n'est pas Apollon pour que je le peigne. Je ne le peindrai pas. Et je ne le peins pas.

Ce fut une des dernières choses que Minas ait dites.

On était dimanche. Une voiture dévie vers le trottoir. Entre le véhicule et les bâtiments, le peintre Minas. Une mort accidentelle. On a dit que celui qui conduisait l'auto souffrait d'épilepsie. Comme quatre ans auparavant, les excuses avec Parouïr Sévak.

Le bromure avait des roues.

Le deuil de Minas, celui qui peignait la terre aux couleurs intenses, ces couleurs que les miniatures dont il avait hérité du Maténadaran faisaient naître en lui, se retrouva au Panthéon.

Comme l'épilepsie du chauffeur n'avait pas réussi à tuer sa famille, le bromure assura d'autres fonctions, un ami mourut pendu et un autre du gaz, le jour même de son mariage.

Ainsi forme-t-on les martyrs.

Puis, quand mon pote Ashot, qui était né à Bakou à l'époque soviétique, quand dans les années quatre-vingts il a fallu arrêter de parler en arménien à cause des persécutions, obligé de fuir, s'est cousu un insigne qui disait : ils nous haïssent profondément.

L'île de la montagne aimantée.

Les pierres.

Les temples.

Un territoire est un espace qui permet la consolidation d'un nous; d'un eux. Il permet de dire : ça c'est dedans, ça : dehors. Quand je me demande : qui suis-je ? la terre dans la bouche prononce mon nom.

Tu déambulais dans une rue du centre d'Erevan. Aux alentours de la place de la République, toute une file de librairies. Tu entres dans l'une d'elles. Sur les étagères des livres en russe, en arménien. A côté, des cartes scolaires. Une carte sans corridors. Une carte de l'Arménie qui va du Siounik au Kachatagh. Tu achètes la carte et, tout étonnée, tu me demandes où se trouve cette Arménie qui n'existe qu'en dessin.

Une carte du désir, t'ai-je répondu.

Tu t'es promise d'encadrer cette carte de miroirs. Ainsi, chaque fois que je regarde le territoire, m'annonçais-tu, je me vois reflétée dans une possession aimantée.

Je t'ai embrassée avec ma langue. Je dis embrassée parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le dire. Je t'ai embrassée pour ne pas te mordre. Je t'ai embrassée avec un baiser aux dents qui s'émoûssaient en se fichant dans ma propre langue.

Posséder.

Comment empiler des corps ?

Nous nous attachons un ruban autour de la tête avec la phrase brodée de Vartan Mamikonian. La bataille d'Avarair, le *chakatamart* de 451. La lutte contre l'imposition du zoroastrisme. Et le *nakharar* Vartan affrontant les Perses.

L'alphabet avait déjà été créé. Nous étions déjà chrétiens, mais l'empire voulait nous imposer sa religion. Un prince, un soldat, un général de la famille des Mamikonian issue de la dynastie des Han en Chine, ou d'autres terres de l'empire chinois, ou de l'Afghanistan, plus proche. Ce qui est sûr, c'est que cette poignée d'hommes, sous les ordres de ce général affrontant les forces perses, allait perdre. Ce qui est sûr, c'est qu'ils furent mis en déroute.

Mais non.

Pas du tout.

Ce qui est sûr, c'est qu'ils allaient être anéantis sous le feu perse. Ce qui est sûr, c'est que s'ils allaient au combat, ils allaient mourir. C'est alors que le général, le *nakharar*, le prince prononça la phrase que nous brodons sur nos rubans guerriers au Karabagh.

"La mort sans conscience c'est la mort. La mort consciente : l'immortalité."

Ils partirent au combat, moururent et furent vaincus. Mais nous célébrons. Chaque mois de février, la célébration de Vartanantz. Parce qu'ils furent vaincus et restèrent des chrétiens.

Je t'ai accompagnée au Centre Cafesjian, ce bâtiment et ce musée en plein air avec des statues dans ses jardins suspendus. Nous entrons pour voir la fresque. L'immensité de notre histoire peinte durant quinze ans, et au centre : la guérilla de saint Vartan. Le cadre ne représente pas la figure du traître. Vasak de Siounie, qui réclamait l'apostasie pour la survie des hommes. Vasak avait collaboré à la création de l'alphabet. Vasak, le couseur. Vasak, celui qui n'écrivit aucune phrase, fut nommé : traître.

Comment empiler des corps ?

Vasak se demandait : comment allons-nous empiler les corps ?

Et Vartan : "La mort sans conscience c'est la mort. La mort consciente : l'immortalité."

Les immortels n'ont pas de corps, Vasak.

Les choses les plus importantes flottent. L'eau charrie tout ce qui tente de se déposer en elle. Voilà pourquoi avec nous les choses durent. Parce que nous n'avons pas d'eau.

Je posais ma main sur ta tête, en forçant vers le bas, comme si je voulais te noyer dans une eau qui charrie tout. De l'autre main je te tirais par les cheveux par derrière avec force, en résistant aux vagues qui voulaient t'emporter. Puis, l'eau s'évaporait et nous n'étions plus que montagnes s'achevant en ruisseaux. Et moi, là, raide encore. Toi en train de me la lécher, avec une envie de crier, mais non. Toi, sans pouvoir crier puisque j'entre encore dans ta bouche. Tu levais les yeux. Tes yeux qui portaient l'anéantissement de siècles entiers. Et moi qui me baissais pour t'embrasser avec un poignard. Passant ma langue sur tes yeux pour ne pas te les arracher.

Une étrangère. Comme dans le mythe chrétien, mais à rebours. Je baisais avec une inconnue et je n'imaginai pas que de l'air l'engrosserait. Je ne pensais pas qu'un autre en forme d'esprit la posséderait et lui ferait un enfant, puisqu'aucune histoire d'amour ne naîtrait de nous.

Comment dit-on dans ta langue, sale pute, comment tu aimes te faire prendre ?

Arracher avec les dents la chair collée à un os. La consommer superficiellement, peu à peu. L'assaut sur ton corps, le son métallique à l'intérieur des cuisses, dans l'Artsakh.

Nous ne sommes pas comme ces guerriers qui utilisaient des javelots quand la trajectoire du projectile entrainait en contact avec un bouclier. Nous gérons l'urgence du commando, des balles. Toi, une inconnue; moi, une montagne, fabriquant de la vitesse. Nous contemplions la fresque dans le musée. Puis, comme si une intoxication à la peinture s'était produite. Vernis appuyés, plomb, cadmium, arsenic. Nous cherchions les prothèses, le corps greffé. Nous cherchions les gamins projetés au-devant de la troupe de Vartan pour tromper

l'adversaire. Moi, les gamins. Toi, la femme qu'aucun étranger n'engrosse. Nous, étourdis, captifs de l'image des objets qui tournent. Le traître couseur, aidant à confectionner l'alphabet et le guerrier brodant nos rubans dans les têtes du Karabagh.

Et tandis que les objets tournent, je vois des mains hissant un cercueil, une procession en noir et blanc, une ville persécutée se nourrissant de pierres. Un gros plan, tout près de la machine. Du visage encrassé du constructeur. Nous chantons et ce sont les montagnes qui ouvrent sa gorge. On est en 1969 et Artavazd Péléchian filme *Nous*. Une foule arrive à Tsitsernakaberd sur une musique cadencée au trot. La Forteresse des hirondelles. J'étais un gamin en 1969 et je suivais la procession à côté de ma mère. Ma mère marchait, toute fière, elle me disait : "Tu vois, fils, la *Soyouz* nous a enlevé ce kyste, la plaie d'être une victime."

Voilà pourquoi je m'étais ceint la tête de ce ruban brodé, pour montrer à ma mère que ce n'était pas moi qui avais fait tomber la *Soyouz*. Que ma copine et moi, on ne l'a pas fait tomber. Que ce n'était pas de notre faute, que quand cette femme, l'inconnue, l'étrangère; celle avec qui je baise, qu'aucun esprit n'engrosse, toi, qui dit Arménie, pense Turquie.

Je suis l'héritier du mouvement des corps inconnus. Celui qui porte la frontière vers le territoire de l'autre. D'Ilitch à Ilitch sans coup férir. Puisque de Lénine à Brejnev il y a notre Anastase Ivanovitch.

Chemin faisant avec ma mère, sur le film de Péléchian, dans la Forteresse des hirondelles, on se disait : le président du Présidium du Soviet Suprême c'est notre Anastase. Celui qui a exécuté vingt-six mille officiers polonais : notre Anastase. Celui qui voyagea et salua Jacqueline.

Maman, je n'ai pas fait tomber ta *Soyouz*. Ta terre aux vingt-deux millions quatre cent mille kilomètres carrés.

Une échelle faite de chiffres démesurés. De continents. D'océans. Le giron de la mère Russie. Et les peuples mélangés et entremêlés. Impossible de déplacer qui que ce soit sans être obligé d'en déplacer d'autres. Voilà pourquoi la liberté d'agir c'était la liberté de tuer.

C'est.

Après le russe, la seconde langue de l'empire c'était le turc. Les Azéris s'appellent Azerbaïdjanais. Avant, sur les papiers, c'était marqué : Turcs. Un petit restaurant à Bakou, un petit salon privé, une brochette, du riz, des tomates et de la citronnade. L'Orient authentique qui sent bon l'anis et la cardamome, la graisse de mouton et les piments.

Ils détruisaient les églises. Ils mettaient à la place de nouveaux objets d'adoration; le siège du parti, le palais des soviets et les comités. On était vivants. Pour se prouver qu'on était vivants, on se mettait à tout écouter plus fort. On était sur nos gardes et on se faisait petits. On obéissait à la discipline du bruit et de la loi. Pour prendre conscience de notre propre sauvagerie, on cognait et on butait des chiens.

J'étais une machine, et eux ils savaient me serrer la vis. Eux ils avaient étudié en Europe, leurs enfants racontaient des histoires sur ces terres, mais en français. Le marquis de Carabas était l'invention souveraine de Charles Perrault. "Le Chat botté" se traduisait en russe et Carabas était Karabagh; car Carabas était la traduction des montagnes, lieux de délices où

les sultans mongols et autres princes passaient l'été. La fille du roi, dans le conte de Perrault, s'éprend du marquis. Le conte d'un chat qui invente un conte pour ne pas montrer la réalité.

La réalité c'est que la souffrance est invisible.

Je ne te parle pas de la tristesse ou du deuil de l'âme. Je te parle du corps. Comment j'avais mal aux jambes quand le projectile m'avait atteint. C'est comme partout, ils savent appuyer sur la détente. C'est qu'on ne peut pas voir la douleur, plutôt l'absence d'un lambeau de peau, de muscle, d'os, de jambe.

On avait ici coutume de rendre visibles aux dieux les nouveaux objets d'adoration, le siège du parti, le palais des soviets. Voilà pourquoi le poète Tcharents avait été assassiné, pour le rendre visible. Pour que les dieux des comités montrent leur vraie nature, mieux valait mourir que rentrer mutilé. S'il rentrait mutilé, les gens allaient se mettre à avoir

Peur

Peur

Peur

Comme construire des ruines.

Comme ça s'est passé à Gumri après le tremblement de terre et la volonté russe de faire les choses et de bien les faire, leur volonté de rendre visibles des tonnes et des tonnes de béton traduites en édifices. Une ville à mille cinq cents mètres d'altitude.

Tu passes de l'orgueil au désespoir.

Un sultan et un chah. Un chah et un sultan dans la partition entre Perse et empire ottoman suspendue à la vitrine russe. Et à nouveau en suspens quand nous, les machines visibles que nous étions, nous avons appris à appuyer sur la gâchette, quand les dimensions des continents, des océans, des méridiens et des parallèles se sont réduites à l'île d'Arménie. Et puis Gumri, celle du tremblement de terre, celle des mille cinq cents mètres d'altitude, celle des reconstructions, suspendant la construction de ses immeubles propre au rayonnement soviétique. Blocs de béton à terre. Fenêtres qui donnaient sur un intérieur vide. Maisons meublées de décombres. Gumri bâtit des ruines, affiche ses mutilations. Alors tu as peur, peur.

Tu passes de l'orgueil au désespoir.

Je ne laisse rien debout en toi. Tu te mets à boire ton propre sang de mon sexe. Le sang au goût de menthe de ta bouche de gamine en train de mâcher une gomme en couleur. Et moi, avec des restes de chewing-gum dans les poils de ma bite.

Voir les étoiles. Pas dans le ciel. En bas. Dedans. A travers la souffrance.

Tous ces corps à Gumri à cause du tremblement de terre qui manquaient de chambres froides, de cercueils, de fossoyeurs. J'ai senti l'odeur d'urine, d'excréments. Je croyais que ça venait des clebs. Tu connais cette odeur. Tu la connais pour avoir porté un clebs mort en toi.

Ou même pas un clebs. Quelque chose avec des poils. Une sorte de cavité avec du sang qui meurt.

"J'ai buté Gourguen Markarian parce qu'il m'avait salué en rigolant."

C'est ce qu'aurait dit un soldat de moi. Mais je ne suis pas Gourguen Markarian et je n'ai pas rigolé parce que nos mères ne permettent pas que leurs garçons se transforment en femmes. Le rire est une métaphore du visage et ici, au lieu de faire passer un geste pour un autre, ici, il pèse le sang et la terre.

Ne disons pas que nous avons une Arménie allant d'une mer à l'autre.

Parlons juste de ça. De ce lambeau de terre plus petit qu'une province du pays dans lequel tu es née. Nous sommes les véritables maîtres de ce lambeau de terre.

Soudain, j'ai entendu une sirène et j'ai pensé : ils viennent me chercher. J'ai pensé : je suis Gourguen Markarian, et j'ai rigolé. Avant, je m'inquiétais, je me disais : ils viennent me chercher. Cette fois, non. Je ne suis pas Gourguen. Ils ne m'emmèneront pas.

Je suis hors urgences.

De l'intérieur d'une étoile j'observe la dilatation et la contraction du volume de la mer Caspienne. Les ruines de la cité de Ninive. Un dessin à la plume de bergers kurdes et de minarets au milieu d'un paysage grandiose. Je sens l'odeur de rue et de cannelle que charrie le déluge. Villages isolés sur les coteaux. Tentes blanches pour les bergers, et marron pour les moutons. En une secousse de l'Ararat j'assiste au moment où les eaux se sont retirées. Je cherche la relique, le morceau de bois de l'arche de Noé, puisqu'ici s'est manifestée la volonté de Dieu, sa volonté obstinée de préserver l'espèce humaine.

Ce lieu est celui du repos pour les survivants.

Et les eaux se retirent.

L'on aperçoit juste le bouillonnement d'une vapeur à travers les crevasses, puisque l'*Aa ri da*, cette montagne que les Turcs nomment "montagne de la souffrance," l'Ararat, est un volcan.

De la souffrance de qui ?

J'ai demandé à voir la relique, le morceau de bois dans la chaire de la cathédrale d'Etchmiadzine et on m'a dit qu'ils l'avaient cédé au musée russe de l'Ermitage. A l'époque, l'Ararat avait cessé d'être un réservoir de fossiles, ces empreintes de plantes ou d'animaux dans la pierre. Avec la relique à l'Ermitage, le volcan devenait la vigie d'un traité.

Tout comme Atatürk en finit avec l'ombre de Dieu sur terre, le sultan. Lénine élimina le tsar, le vicaire de Dieu. Voilà pourquoi dans le métro d'Erevan il y a des cosmonautes et des prolétaires sculptés en granit au lieu d'images de saints. La montagne sacrée de l'Ararat, ce volcan qui sait émettre du soufre, d'où ne naît aucun ruisseau, une forteresse du Traité de l'Organisation de l'Atlantique Nord.

La souffrance de qui ?

Mon père, déjà, membre des brigades de jeunes du Komsomol, parlait des chercheurs de l'arche.

Puisque sur ces terres, tout se fait par en bas.

Des femmes agenouillées déroulent une pâte qu'elles battent contre une surface en pierre, elles l'extraient une fois dorée et croustillante. Morceaux de pain qu'elles plongent ensuite dans du yaourt fermenté durant plusieurs jours. Pain cuit à l'intérieur de la pierre, sous terre. Tout comme les zones voisines, cette zone que le gouvernement avait asphaltée en laissant tomber ses victimes.

Nos mères ne permettent pas que leurs garçons se transforment en femmes. L'ingrédient de masculinité, je parcours des doigts l'arme pour éveiller son humour. Et au lieu de sirènes j'écoute les mots de Macbeth : sois sanguinaire, intrépide et décidé. Sois prompt. Odeur d'urine et d'excréments. Gumri et ses corps sans fossoyeurs, de l'asphalte semblable à de la rue et de la cannelle afin que le jour allonge, se fasse aromatique.

Je ne suis pas Gourguen Markarian puisque je n'ai pas rigolé. Je n'ai pas rigolé puisque la passivité au milieu de la menace, angoisse. Voilà pourquoi le récit de ma mère m'incite à passer à l'acte. Elle ne veut pas que je m'angoisse, comme je le suis pourtant, à regarder les étoiles.

Le ciel telle une tenture qui ausculte, renifle, consume. Dans l'entrouverture de ma blessure les anges se balancent. Un cloisonnement au sein des artifices de la lumière. Tu avales et tu répands la lumière jusqu'à la dernière goutte. Œil contre œil. Nez contre nez. Sexe contre sexe. Le caractère frontal de la fascination.

La façon qu'a la vue de dévorer c'est le bond. Pouvoir voir et pouvoir bondir. Un état d'alerte. J'agite la main pour sacrifier, pour extirper. Je fouille dans tes entrailles. Déséquilibrer l'évidence c'est aggraver cette érosion, sa posologie. Pleuvoir à verse et ne pas laisser la moindre relique dans quelque musée que ce soit. Dépasser la combustion et qu'il n'y ait que l'odeur d'un clebs mort en toi. Une cavité avec du sang sous l'asphalte de ton entrejambe. Coupé de tout. Sans l'enfant comme nouveauté de chaque instant, pas encore le dernier de la série. Dru, avec la couleur sable des pierres brodées de l'église d'Azvadadzine au monastère de Noravank. Aux escaliers extérieurs escarpés pour entrer au maître-autel. La multiplication de quelques pains et poissons sur l'autel à même la pierre. Tu secoues le noyé et le noyé ne répond pas. Le déluge et le morceau de bois sur ton ventre.

Tu parles dans une autre langue. Dans un arménien auquel je ne comprends rien. Mon travail de traducteur, de lecteur de manuscrits anciens va du flux de ta façon de parler à la diction des citoyens de mon pays. Je rangeais ma veste sur une chaise tout en traduisant tes mots d'arménien occidental dans ce qu'on appelle l'arménien oriental et qui est la langue officielle. La nôtre. Du pays. Je rangeais ma veste sur une chaise, prolix à souhait, puisque là je portais mon arme. Je lissais de la main le dos de la veste contre la chaise. Tu m'observais avec des yeux qui demandaient : et toi, qui étais-tu ? bourreau ou victime ?

Quelqu'un, tout d'abord, en cognait d'autres. Un officier chargé d'interroger. Ensuite, ils le flanquaient en prison et ne le lâchaient pas. Il purgeait sa peine. Quand il sortait, il se vengeait.

Et toi, qui étais-tu ? Bourreau ou victime ?

Dans les camps de Sibérie les glaces éternelles conservent les corps.

Des fois, je me faisais appeler Guren. Avec mes yeux noir de jais, muni du passeport soviétique d'un mort, je passais la frontière du Karabagh.

Treize kilomètres de largeur à peine.

Le Karabagh, une île chrétienne de treize kilomètres au cœur de la république islamique d'Azerbaïdjan. Moi le bourreau. Moi la victime.

Sur les traces de Vartan, le brave, et sa phrase dévastée par les Perses. Et moi avec sa phrase. Et nous, ceux du pays, qui parlons la langue officielle, nous les victimes. Nous, une culture de défense, de fortification. Nous qui faisons partie de l'Europe chrétienne. Nous n'en faisons pas partie, non; nous sommes son achèvement. Ici l'Europe s'estompe, se dilue, s'égare. Comment te répondre : et toi, qui étais-tu ? Si ici les gens n'existent pas. La raison est ici. Ce bleu profond, transparent, comme du cobalt, le milieu montagnard.

Et toi, qui étais-tu ?

Nadejda Allilouïeva, lors du quinzième anniversaire de la révolution d'Octobre au Kremlin dans la salle, à côté de Staline. Lui, qui fumait la pipe, fume des cigares ce jour-là. Il lance un cigare allumé sur Nadejda qui finit dans le décolleté de sa robe. Quinzième anniversaire d'Octobre au Kremlin. Lui part à la datcha. Elle, encore avec les marques du cigare, meurt à côté de son lit, un petit pistolet à la main.

Bourreau ou victime ?

Une île chrétienne de treize kilomètres à peine. Soudain, les deux républiques ferment leurs frontières, se déclarent la guerre. Moscou n'a rien à faire. Pour désamorcer la peur et embobiner tout le monde, le président démissionne.

Reste l'armée. Reste la police militaire.

Bourreau ou victime ?

Le marché des armements décolle. De la fumée se dégage des villes disloquées. Ils nous immolent.

Comment te répondre, bourreau ou victime, si le secret et le mensonge sont à la racine de la langue. Lénine nous avait appris que dire la vérité est un préjugé. Voilà pourquoi, peut-être, maintenant les guerres sont menées par des gamins. Un jeu où ce qui compte c'est couper des têtes sans répondre qui ni quoi.

Qui attaque les Arméniens ?

Partir de zéro.

Plus aucun souvenir.

Je ne cherchais pas à te déshabiller. Je te mordais les mamelons, encore habillée. Quand tu as commencé à baisser ta fermeture-éclair, je t'ai arrêtée.

Chut.

Un sursis qui nous entraîne vers des blocs faits de royaumes, d'époques. Ni animal, ni plante, telle une mort qui regarde. Yeux qui reconnaissent des yeux. Un temps sans pulsation. Une musique sans point de départ. Je te demande de me dire où tu veux que je finisse. Tu m'indiques tes seins. Vitesse, lenteurs, poussant une prolifération; quelque chose qui s'éteint. Homme ou femme, en me berçant. Ta bouche. Ton pubis. Je me démène en détruisant des images inconsidérément. Car là, plus aucune fiction ne s'infiltrer. Ni mensonge ni vérité. Et puisqu'il n'y a aucune image sur laquelle m'appuyer. Rien. Un besoin de détruire.

Partir de zéro.

Annuler la fin et le début. Et au milieu, là en toi, toi qui n'es ni femme ni homme. Toi, sans images où je puisse gagner en vitesse et, en même temps, comme si j'étais cousu, mais non. Immobilisé, mais en pleine action. Arrêter la maîtrise de l'organisme tout entier.

Tout a été supprimé. Le corps ne demande plus à être comblé. Comme une circulation. Un échange de forces sans nom. Ni mensonge ni vérité ni bourreau ni victime ni homme ni femme; je crie, je choisis de prendre Pegor comme pseudonyme de guerre. Moi, le tailleur, le maçon, le serrurier, je fabrique des grenades maison. Je me blesse plusieurs fois en expérimentant des explosifs chez moi. Je choisis de m'appeler Shrapnel. Moi, Pegor. Shrapnel. Détaché d'un os, d'une pierre, d'un cristal. Une antimémoire.

Le manteau militaire. Les bottes.

L'immortalité est atteinte quand le corps disparaît de la tombe. Voilà ce que nous disent les saints. Que Marie a existé et que lui n'était pas là, et qu'alors, dans le vide, elle a su.

Je ne serai pas immortel puisque je suis ici.

Ici.

Ici.

Je ne serai pas immortel puisque face à la volonté de faire le vide de l'Arménie, je ne cille pas. Du fait de la maladie des frontières propre à notre peuple. Les malades gardiens du christianisme, les malades sentinelles. Du fait du martyr qu'ils diagnostiquèrent chez nous dès le début, dès Vartanantz, sans la chair de poule de celui qui a l'instinct de courir, de fuir, de se cacher. Ici, mon corps.

Je ne serai pas immortel.

Je ne te dis pas *kouyrig* puisque tu n'es pas des nôtres. Au bord de ton lit tu as une carte avec un éclair qui chute, cette forme plus radicale de la démission qui étrangle d'un seul coup toute continuation avec le monde coulissant. Une carte, un territoire, un rythme de couleurs, des gestes. Une frontière qui n'est pas protectrice, mais qui couche par écrit ma honte de me cacher.

Une limite.

Un superlatif.

Un sommet.

Je ne serai pas immortel. Tu arrives en quête d'un plus jamais, et rien d'autre. Et à la place, une longue hibernation ou un petit étourdissement. L'endormissement qu'est ce lieu enchanté. Cette mise en scène, ces mots qu'ils te disent : reste avec mon corps.

Une carte au bord de ton lit. La carte, un pied de danseuse au cou-de-pied à peine dressé. Un pied avec ses bas noirs défaits. Sur le talon un petit tatouage de ce qui semble être une étoile et un croissant. Un pied comme au repos, à côté du cou-de-pied : le Nakhitchévan. La forme nue d'un pied dépouillé de ses jambes. La carte ne s'appelle-t-elle pas République Orientale d'Arménie ?

Tu n'es pas ma sœur puisque tu contemples la carte où ce qui m'appartient est surtout ce qui m'éloigne. Un territoire crée un au-dedans et un au-dehors. Un au-dedans. Un au-dehors. Et un passage d'un bout à l'autre. Y aurait-il un au-dehors pour ton Arménie d'à côté, sans avenir ? Et qui n'a pas plus de nom que ce bruit que font les jetons en tombant dans une partie de *tavli* ?

Ils refusaient à mon père un visa de sortie pour voir ses amis à Stockholm.

Nous voulions en finir avec la fragmentation des petits Etats. Voilà pourquoi on entraînait les femmes à graisser les fusils. Des femmes robustes aux muscles endurcis pour le travail dans les champs, dont la force était nourrie par la fougue de couteaux aux lames généreuses.

Et puis; nous ne possédons que des distances.

Et puis; même l'eau te faisait mal.

Entre toi et toi. Moi sur toi, regardant tes yeux emplis de larmes. Un animal gémissant. Tu es de dos. Et moi, le pantalon à moitié déboutonné, qui cherche d'une main ton entrejambe. De l'autre, je fais pression sur ton cou. Je me déshabille au bord du lit. Le sexe au bord. Toi, comme priant, qui ramènes tes mains à côté de mon corps. Une main de chaque côté. Je me démène. Et là, à cet instant, tes bras s'avancent comme escaladant une paroi, ou comme s'ils achevaient de s'arracher à un mur, prêts à chuter avant d'arriver à terre. Et moi, criant presque mon amour; bien que tu ne le sois pas, et que tu tombes alors, on ne voit que tes pieds de danseuse classique avec tes bas aux jarretelles noires défaites à la hauteur de tes chevilles tatouées avec un croissant et une étoile. Plus orientale que la République Orientale d'Arménie.

Tu t'habilles pour sortir. Pour sortir et rentrer après. Pour rentrer et vérifier que mon corps reste ici. Tu portes une longue veste en tissu coloré avec des points ouverts qui laissent voir tes jambes. Un portefeuille couleur noir et fuchsia avec des fils argentés. On est là, dis-tu, pour faire un *road movie* de gitans. Dans le film nous nous arrêtons dans un village. Un bar, un groupe avec deux accordéons, un violon, un canon et toi en train de danser, de danser. Tout le monde se sert du vin rouge mélangé avec un peu de rhum et des fruits. Notre auto de ce *road movie* gitan est tirée comme une charrette par un cheval. Le film sans aucune coupure reste inachevé.

Je te regarde et j'extraie de toi l'huile, celle utilisée dans les sacrements et les cérémonies de l'olivier, du frêne, du jasmin. Et moi en train d'élaguer les branches basses pour qu'elles forment une coupe, je t'embrasse avec ma langue en salivant pour que les eaux de ta bouche embrassent ma bite avec ma salive à moi. Toi avec cette odeur de résine des rivages de la mer Baltique, cet arôme de l'intérieur des baleines que l'on retrouve parfois flottant sur la mer et qui est l'ambre avec lequel on fabrique des fume-cigarettes, des colliers.

J'en ai fait des trucs.

Je me disais que tout le monde savait.

Certains ont quitté leurs uniformes. Ils les ont accrochés dans leurs armoires. Et pourtant, ils ne seront pas immortels.

Puisqu'il n'y a pas de retour chez soi possible.

On se revient pas du champ de bataille.

Le mot totalitarisme n'existait pas encore. Aram Khatchatourian présentait son ballet Spartacus. Tout le monde l'applaudissait. Une ovation. Quelqu'un demande à le saluer dans sa loge. Quelqu'un pose à côté de lui pour une photographie rare : Aram Khatchatourian et Ernesto Guevara se saluant au théâtre de Moscou pour son œuvre Spartacus.

L'esclave assumant un royaume.

Le royaume des travailleurs est sans fin. Tandis que le tsar Alexandre II est mis en pièces, de lourds drapeaux rouges sont brandis. Les armes de l'ancien régime sont reprises.

Spartacus sait que les armes des régimes passés sont à double tranchant.

Une captivité contre une autre.

Les lourds drapeaux rouges eurent bientôt une fonction militaire. Le faste qui libérait Spartacus découpait en rations le pain noir ou le boisseau d'avoine, pesait les harengs, donnait un peu de sucre pour le héros. Le communisme de guerre n'oubliait pas la phrase de saint Paul : qui ne travaille pas, ne mange pas. Spartacus, l'esclave assumant un royaume troquait des objets au noir. Ainsi, les pièces des machines à coudre de sa grand-mère se transformaient en canifs, le cuir des divans de la maison de son voisin composait le matériau que l'on utilisait pour fabriquer des chaussures.

Le royaume des travailleurs est sans fin.

Le reste des meubles, ou même les livres, on les brûlait et on s'en servait pour se chauffer. Spartacus, avec une épaisse moustache de cosaque, vêtu d'une chemise, cheminant nu-pieds à travers la ville. Et, tandis que la multitude doutait du Komintern, lui, l'esclave, espérait qu'un voleur entre dans les librairies confisquées.

Dans les réserves des librairies saisies, les livres pourrissaient. Quelle aubaine, quand un voleur forçait la porte, entrait et emportait des livres, sauvant ainsi quelques œuvres. Spartacus n'arrivait pas à se défaire de son goût pour la captivité; il testait la circulation clandestine des objets, des livres.

Nous pouvons faire une exception avec un poète en en fusillant d'autres.

Les quinze républiques de l'Union chantaient ensemble les vers de Vladimir Vissotski, ses *blatnye pesni*, ses chants du goulag de poète dissident, toléré uniquement comme acteur ou comme écrivain, comme héros de feuilleton amoureux, d'une histoire d'amour avec l'actrice française Marina Vlady.

Marina quitte Paris, troque ses ruelles et bars contre un royaume.

Marina sait que le royaume des travailleurs est sans fin, elle sait qu'ils ont fait une exception pour son amant, qu'ils ont laissé libre Vladimir, en fusillant un autre poète; la règle du troc au noir. Elle prend soin d'éprouver le double tranchant des armes et, tandis que les quinze républiques entonnent ses chansons, elle dérobe les textes dans les librairies saisies.

Le royaume des travailleurs est sans fin.

Nous récitons les poèmes de Vladimir en espérant qu'une Marina Vlady se pointe avec sa chevelure magnétique. Une Marina qui saurait qu'au royaume de Spartacus, l'évasion est impossible. Une Marina qui en abandonnant résisterait.

Renonce à toi, prends ta croix et suis-moi, disaient les Croisés. Les soldats du Christ répondaient : Dieu le veut, *Deus le volt*.

Moi, un Arménien de Cilicie avec ses trois cents ans de monarchie sur les rives de la Méditerranée, aidant à contrôler les chrétiens durant deux siècles de campagnes militaires. Moi, Léon le Magnifique, troquant des animaux, une bonne quantité de provisions avec l'armée en échange de l'amitié des Croisés. Et toi renonçant, disant : Dieu le veut, Dieu le veut.

Toi, pas Marina Vlady.

Moi, David de Sassoun, de retour avec son épée illuminée. Moi, Spartacus, négociant face aux troupes britanniques. Moi, Andranik, en pleine guerre mondiale, abandonnant nos terres. Moi, convaincu, moi, Spartacus, trompé.

Trompé, moi ?

Spartacus, Léon le Magnifique, Andranik, une propriété sur des terres sans propriété, livrés au fer, au double tranchant, nous sortions la capeline en cuir utilisée par les pèlerins. Réduits à la pieuse congrégation des soldats du Christ.

Le corps de la patrie, dit-on, est une femme.

Moi, qui suis homme, qui suis Spartacus, Léon le Magnifique, Andranik. Moi, Vladimir, j'affirme que le corps de la patrie est un homme. Un homme gigantesque, entrant dans tous les canaux. Un homme qui ensemence son royaume, de mer à mer.

Le royaume des Spartacus est sans fin.

Un homme, couches réfractaires en terre, rapetissant. Un homme sortant de chaque lambeau de terre, en rétraction. Délaissant la chair féconde, se faisant petit. Ce mouvement de la bite s'échappant, sortant. Un homme perdant sa rigidité, sans la moindre violence.

Le relâchement des muscles et une certaine fermeté qui perdure quelque temps. Et à cet instant, avant de m'en aller pour de bon, te dire ce mot. Dire : toujours.

Toujours

Toujours

Te dire, tout le temps. Te dire à toi, Marina la passeuse, la flèche la plus acérée que l'on tire à l'arbalète, l'épingle à nourrice qu'on enfonce dans la poitrine des uniformes et à laquelle sont accrochées une ou plusieurs décorations. Te dire : toujours, comme la devise des marines : *semper fidelis*. Puisque tout a commencé et fini dans la mer Noire.

Toujours toujours toujours. Ta langue et mon pénis d'esclave, de Léon, d'Andranik.

La violence des pogroms suscite relativement peu de mobilisation. Armes domestiques ou outils, ustensiles industriels. Couteaux, haches, barres en acier. Se répandre et avancer pour ensuite reculer. Tu sens comment mon membre quitte ton ventre, en se retirant, Patrie ?

Kavkaz.

C'est le Caucase, où la retraite d'Andranik fit dissoudre la République Arménienne de la Montagne.

La mémoire ne sert à rien. Se souvenir ne sert à rien. Je vois ceux qui cherchent à se rappeler, je vois tous ces rubans, toutes ces briques déposées en souvenir, en hommage à tous ces morts, tant de fois morts. Tous ceux qui ne deviennent pas des cadavres. Je les vois avec un appétit qui consume les corps, je les vois avec le feu qui roussit la chair et la fait patrie.

Nous, on n'est pas différents.

On est partis en guerre parce qu'on avait peur.

Peur de disparaître.

Le Karabagh a été une épreuve pour la *perestroika*. De cette épreuve, au *Kavkaz* certains perdent la langue. Nous, on se souvenait de la retraite d'Andranik. Et pas besoin de faire un travail de mémoire, on le sentait dans nos membres rétrécis.

On occupait les maisons de nos victimes et on ne disait pas : nous aussi, on est des salauds.

Puisqu'on voulait tous savoir qui dominait. Les Azéris se rassemblaient sur le seuil de leurs maisons, ils murmuraient : les Turcs avaient raison, ils voulaient les tuer tous.

Et nous, comme on avait peur, qu'on se souvenait de la retraite d'Andranik et de la flaccidité de notre sexe. On se répétait : on est comme ça on est comme ça on est comme ça.

Victimes des Turcs.

On est comme ça.

Tu portes une grande jupe à petites fleurs. En selle, une toile rayée verte et jaune avec un galon couleur damas. Une jupe de Roumanie. Douceur de ta langue au bord du bassin. Tu cherches mes doigts. Je t'en mets un, puis un autre dans la bouche. Tu ne dis rien.

Tu étendais tes bras en arrière, ta main demandait si elle pouvait toucher là, là où le sexe commence. Pour voir et ne pas se souvenir. Pour voir la fermeté de la chair.

Entre combattants on se disait : faut s'endurcir sans perdre la tendresse.

Et toi en Penthésilée, en nomade des steppes pontiques qui tient un gamin mort, gisant aux pieds de sa tombe. Un cadavre contre un autre cadavre. Puisqu'il n'est pas dans ta volonté d'incorporer la chair fraîche de tes voisins.

Comment peut-on croire que dans la guerre il y ait quelqu'un qui attaque et quelqu'un qui est attaqué, comme si en amour il y avait quelqu'un qui aime et un autre qui est aimé dans des états fixes et dénués de mouvement.

Nous avons perdu la langue, la possibilité de parler notre accent. Le contrôle au *Kavkaz* parvenait à déconseiller l'usage de la langue arménienne au profit du russe. Et comme la langue n'était pas un cadavre, on la mangeait crue, toute crue.

Ils ont uniformisé la langue. Une réforme de l'orthographe. Dans chaque *marz* ou région, dans chaque *oblast* une loi ordonnait de sauter certaines lettres; la lettre e de la foi chrétienne, le e qui écrivait le fait de croire changea d'orthographe. Avant nous avions deux langues et une écriture, désormais la soumission aux Russes nous faisait douter avant d'écrire.

Comment écrivons-nous ?

On est partis en guerre parce qu'on avait peur.

Peur de disparaître.

En temps de guerre on n'écrit pas. On affûte les couteaux dans le but de couper le sein gauche des gamines pour qu'elles puissent manier avec aisance l'arc et l'épée. Pour qu'elles retiennent un gamin au bord de leur tombe. Une Penthésilée.

Nous avons eu des écrivaines qui, au lieu de se couper les seins, ont écrit. Une femme inscrite sur plusieurs listes. Elle écrit et ne se coupe pas le sein; elle est déclarée ennemie du peuple. Ils l'arrêtent à Bakou, elle meurt en Sibérie. D'une prison à l'autre, écrivant sur les murs. Elle s'est noyée, dit-on. L'eau ne supporte pas l'écriture d'une lettre. Elle se coupe un sein, écrit dessus et le jette à l'eau.

Non.

Je reviendrai mettre des noms sur les rues, les places, les édifices; les histoires perdront leur dimension de discours monumental.

Elle écrivait sur de petites fiches tout en se servant de l'anis coupé d'eau. Son envie d'écrire naquit quand elle vit son père lire dans le marc de café. Elle n'écrit pas, dessine des formes chaudes dans une tasse pour que quelqu'un invente une histoire avec l'arôme de ce qu'il a bu.

Vous kiffez la terre ? nous demandaient-ils.

Bouffez-la alors.

Ils se marraient tout en bourrant la gorge de leurs otages.

Et nous... prenant part à cette joute faite d'obstination. Obstinés au point de nous détruire.

Les mères ne priaient pas Dieu pour les enfants. Elles pensaient juste à Avo. Avo, le commandant, ne permettra pas que l'ennemi foule notre terre, se disaient-elles.

Alors on avançait.

On s'imaginait que les réfugiés étaient partis, et on tirait.

Les cadavres arrivaient en chaussures.

Nous, qui n'avions pas de bottes, quand on leur en filait, on leur enlevait les godasses.

La terre est un transfert de lumière vers l'espace. Quand cette lumière est expulsée, son exil écrit l'histoire.

De quoi je parle quand je dis terre ?

La pression charnelle de la couleur. La terre de la respiration, un espace fait de murmures où quelque chose peut s'oxyder. Là où se met en scène le nerf. Se nettoyer la gorge contre l'odeur, la poussière de l'air.

Pendant que certains déchaussaient les cadavres, d'autres s'enivraient.

Le transfert de lumière vers l'espace, la pression charnelle de la couleur.

Bourrés, c'étaient les nôtres, les mêmes, qui tiraient sur nous.

Je n'écris pas pour que tu te souviennes.

C'est pour moi. J'écris pour moi.

Bientôt, très bientôt, j'oublierai tout.

La première chose que j'ai oubliée ça été le nom des voisins, des réfugiés. Ils se valent tous et j'ignore comment ils s'appellent.

On les obligeait à boire notre urine. On attendait ce visage, cet éclat, une certaine rage animale, cette envie qui nous taraudait que ça leur plaise quand on les obligeait à boire notre urine.

Toute guerre commence ainsi, avec un corps sans nom.

Quand je suis parti, ma sœur jetait de l'eau en l'air : va-t-en, comme l'eau ! et comme l'eau, reviens ! disait-elle.

J'écris pour me souvenir puisque je suis déjà en train d'oublier.

Asonk ov èn ?

Et ceux-là ?

C'est qui ceux-là ?

Haïr mèt. Le Notre Père écrit sur notre front. Et comme il était écrit sur notre front, on ne pouvait pas le voir. Et comme on ne pouvait pas le voir, on ne pouvait pas le réciter. Des années d'éducation soviétique ont fait qu'on ne savait pas prier.

Mate mon front. Lis ce qui est écrit. Tu pourrais encore. Tu peux encore.

A ciel ouvert. Je ne serai fermé qu'une fois dans ma tombe.

Sur le front je porte dessinée une gourde, des lettres, le costume de jeune marié. Sur le front de ma mère qui ne prie pas Dieu et qui pense à Avo il y a un petit autel avec une photo et deux fleurs.

Je n'écris pas pour que tu te souviennes.

C'est pour moi que j'écris.

Tout a commencé comme ça. Avec un corps sans nom.

Tu me fais naître. Comme si moi, un homme, j'accouchais. Toi, la sage-femme. Toi, la sage-femme, tu installes un coussin sous mon cou. Tu assistes à la naissance. Toi, la sage-femme à l'odeur de nouveau-né. L'odeur de mon enfant sur ton visage.

Je saisis la sage-femme par les bras, je la relève et je l'étends sur ma poitrine. A présent la sage-femme c'est ma petite.

Je me sens nu sur tes genoux. Je cherche tes tétons. Je suis mon enfant en toi.

Vous kiffez la terre ?

Bouffez-la, alors.

On savait à peine conduire, et déjà ils nous filaient des tanks. Eux et leur fric traçaient les contrats du pétrole de la Caspienne. Ils recrutaient des mercenaires ukrainiens et russes de la 4ème armée.

La terre dans la gorge, un transfert de lumière du coup de pied qu'ils ont donné dans la fourmilière.

La salive, la terre, toute cette animation vivante.

Prendre notre indépendance a été comme une amputation. Médailles qu'on ne pouvait plus utiliser dans les défilés. Journaux qui n'étaient plus vendus en kiosque.

J'écris parce que je perds la preuve de mon propre passé.

Contre le mur. Tes mains contre le mur. Et moi qui pousse. Toi, appuyée contre le mur. Moi qui te demande : dis-moi que tu es là. Dis-moi, s'il te plaît, parle. Parce que mes yeux te voyaient, mais mon corps avait besoin de savoir qui, parce que c'était moi l'absent. Et moi qui te vois, aveugle, je te regarde et je te demande d'écouter, dis-moi, je suis là.

Je suis là.

Là, c'est où ?

Tu avais tes règles. Tu m'as dit : n'aies pas peur si tu vois du sang. Et moi qui me marrais. Quand je suis sorti de toi, un filet de sang coulait sur ma jambe.

L'art d'embrocher les têtes avait pour objet le transport.

Avec ce filet de sang qui coule sur ma jambe, je te pousse par terre. Ta tête qui heurte le bord du lit. Le bord du lit sur le côté. Sur le côté, le bord en bois. Toi, à genoux sur le plancher, tournant la tête vers ma bouche. Et moi qui pousse.

On l'a dans le sang. Dans ce sang qui court sur ma jambe. Là aussi c'était écrit. Ecrit comme ces choses qui sont écrites sur le front. On savait qu'il fallait être prêts à fuir. On fait le calcul; on s'enfuit comme ça, avec notre barda sur nous.

L'art d'embrocher les têtes avait pour objet le transport.

Un cheval qui te regarde dans le miroir, un cheval aux yeux emplis de larmes. Le cheval t'a mise à nu, demande que tu ne gardes que tes bracelets. Vingt bracelets en couleur au chatoiement à peine prononcé, dans le va-et-vient, cherchant par derrière le membre du cheval.

Je fais le vide en toi. Avec le filet de sang, le regard du cheval et ta tête dans ma main, je te pousse encore plus pour ne pas voir, pour m'aveugler, pour que tu n'apparaisses pas devant mes yeux. Pour te vider de tout ton sang.

Quand le bruit de tes bracelets regagne tes bras, je comprends ce que choisir veut dire. On choisit quelqu'un pour qu'il soit cruel, à notre place, avec nous. Toi, moi, le cheval, le premier homme, la première femme. Le premier peuple.

On choisit aussi un pays pour qu'il soit cruel, à notre place, avec nous.

Emporter la tête. Fuir avec notre barda.

Quand je rentrais du front, je me faisais élégant pour ma mère. Et pourtant, pourquoi faire des efforts si, au moment de sa mort, elle ne se souvient pas.

Les morts n'ont pas de souvenirs, voilà pourquoi ils font de ce pays un grand centre d'archives, un musée.

Ma mère préparait une salade aux poires, à la menthe et au fromage de chèvre.

Tout comme toi et moi face au miroir, les défenseurs de la terre cognent dans le vide. Les défenseurs de la terre gagnent quand l'adversaire s'adapte à ce creux puisque ce creux c'est sa forme. Tout comme toi et moi face au miroir, ils ont une idée de l'honneur selon laquelle la mort est quelque chose qui se donne à voir.

L'art d'embrocher les têtes avait pour objet de s'offrir en spectacle.

L'un des nôtres avait planté du hash. Quand ils ont voulu aller dans les plantations, ils ignoraient qu'on y avait posé des mines antipersonnel. Nous, les défenseurs de la terre, on a besoin aussi de drogue. Qui a inventé cette histoire comme quoi on est sans défense ? Comme quoi les Arméniens sans défense ont été passés au couteau par les Turcs ? Qui parle de la prise de la Banque Ottomane ? De qui sont ces photos anciennes d'hommes armés jusqu'aux dents ?

Contrôler les archives. Le musée. Le pays. Le voisin. Un processus d'amnésie. Voilà pourquoi nous, les Arméniens, on n'aime pas les fleurs. Parce que leur parfum dissimule, recouvre l'odeur de décomposition des corps.

Chercher l'adversaire dans le creux.

La frappe dans le vide se passe en silence. Comme le silence après les explosions, il y avait quelque chose de rassurant; encore que le contrôle de nos frères hommes se passait dans l'angoisse. Quand ils arrêtaient un groupe qui s'était camouflé pour espionner ses voisins, ils

les déshabillaient et regardaient s'ils étaient circoncis. Celui qui n'était pas circoncis était arménien.

Emporter la tête, ton barda; fuir.

Un Arménien non circoncis, et donc arménien, fuyait avec sa peau recouvrant son membre.

En silence, faire de ce pays un musée de membres non circoncis.

Nous marcherons jusqu'à Octobre.

Le royaume des travailleurs sera sans fin.

Je suis membre du parti depuis 1917, s'écrient encore mes voisins. Vieillards bibliques. Mères aux yeux mongols. La ration de pain et l'affiche dans le bureau d'alimentation : "Les personnes âgées n'ont pas droit au ticket de rationnement."

Ce naufrage, ça été quelque chose d'énorme ?

Il n'y a qu'à voir la ville, comment la marque de l'argent est réapparue dans tout. On a fait tout ça pour arriver à ça ? Le secret c'est que tout a été trahi.

L'Union était la sixième partie du monde.

Il ne s'agit nullement de convaincre, il s'agit en fin de compte de tuer.

Les tramways ne circulent plus. Quiconque s'est élevé contre l'Etat porte la marque du suspect.

Le parti nous excommuniait, nous jetait en prison, se mettait à nous assassiner. Nos écrivains commencèrent à porter l'uniforme. Or une terre sans mer est une cellule sans fenêtres. Puisqu'il ne s'agit nullement de convaincre, il s'agit en fin de compte de tuer. Vladimir Maïakovski s'est tiré une balle en plein cœur.

Les rues sont vides. On se bat dans les immeubles, les maisons, les cours. Ils se ruent les uns sur les autres. Une guerre de rats qui fait dire : j'ai gagné, tu as perdu.

Il ne s'agit nullement de convaincre, il s'agit en fin de compte de tuer.

J'ai envie de te lécher dans les yeux. Dedans. De t'écorcher.

La puissance. La force. La robustesse. Leur dilution.

Comme des bêtes sauvages qui se feraient violence pour se rendre obéissantes. Toi. Moi.

La puissance. La force. La robustesse sur une peau qui se dérobe, te crie : s'il te plaît. Je n'arrive pas à m'exprimer... Tue-moi. Quelque chose en moi encore. Autre chose que ce

désir impérieux de ce défonce-moi fait que je pose mes mains derrière le dos pour retenir les doigts qui ont envie de t'ouvrir la peau.

Jésus a versé son sang pour nous. A l'époque où l'on appréciait les reliques religieuses, la plus estimée de toutes était le prépuce de Jésus. La seule partie du fils de Dieu à demeurer indubitablement sur la terre.

Il ne s'agit nullement de convaincre, il s'agit en fin de compte de tuer.

Je te sers du fromage, des olives, des amandes et du vin. Je me dis : si on était en Occident, ce serait un déjeuner sur l'herbe, comme ce tableau. Mais toi, une chienne qui dévore des chèvres, une chienne à qui je demande : tu as faim. Tu as faim ?

Je dessine à la sueur sur ton dos, jusqu'au cul. Des bêtes sauvages qui se font violence pour se rendre obéissantes. Nous.

La puissance. La force. La dilution.

Quand je m'extraie de ses viscères, elle me lave le membre, le porte à sa bouche.

Ce naufrage, ça été quelque chose d'énorme ?

L'Albanie du Caucase, l'Aghvank. Celle occidentale des Arméniens et des Géorgiens, et celle orientale des Iraniens, des Turcs; son islamisation. Du royaume chrétien d'Albanie et la seule partie de Jésus à demeurer indubitablement sur la terre. L'annexion russe du Karabagh, suite à la guerre russo-persane, fait remonter les anciens drapeaux rouges des guérilleros du mal. La loyauté du peuple russe, notre grande frère. Ainsi circulait la *sovetski narod*, une nouvelle communauté par delà l'ethnie, notre peuple soviétique.

Ce naufrage, ça été quelque chose d'énorme ?

J'ai senti tes viscères dans la saveur de mon membre.

Nous marcherons jusqu'à Octobre en nous rappelant du fracas des machines et du silence absolu qui s'ensuit. Le martèlement des haches, le grincement des scies. Ça c'est le cœur de la machine. La ligne du front du prolétariat mondial tient sa base auditive. Nous enregistrerons chaque son, un murmure, le bruit de la cascade ou le fer d'une brûlure.

Tu me laisses une note manuscrite : protège l'insatiable, veille sur lui, ne le laisse pas se nourrir. Je me touche en perçant tes mots. Et je sens une douceur dans la bouche, même si c'est juste le souvenir de ton entrejambe qui distille cette chair tiède en dissolution, devenue robuste.

Soumgaït. A vingt-six kilomètres de Bakou. Une horde frappe, brûle, demande : ils sont arméniens ? Non, azéris.

Non, on est azéris. J'ai appelé trois fois la police. Ils m'ont répondu que la police était en train d'arriver. Mais personne ne venait.

Notre frère soviétique était témoin des violences, des armes utilisées en Angola. Il était témoin de la famine, des quatre cents grammes de farine par personne. Des quatre cents grammes de farine par mois. Témoin du manque d'eau. De la honte qu'on ressentait quand on buvait une tasse de thé. Nos femmes criaient : Gorbatchev doit mourir; mourir comme nos enfants. Et lui de fuir; fuir pour éviter une épidémie.

Sur la côte de la mer Caspienne, la mer stagnante la plus vaste sur terre. Une mer, puisqu'au fond se trouve la croûte océanique. Une mer qui ne mène nulle part depuis cinq millions d'années. Au voisinage de ces eaux recluses, tout l'enjeu était de chercher les mères. Un février aux maternités. Un février passé à chercher avec des couteaux, à demander aux médecins de leur indiquer où se trouvaient les mères arméniennes. Un février d'accouchement au milieu d'une mare. Comme la Caspienne, l'enfermement du sang. Un février de bébés saisis par les jambes. De bébés contre les murs; par les fenêtres.

Et à moi qui n'étais pas mère, ils me demandaient : t'es arménien ? Et moi, naviguant sur une mer close, une mer qui semblait tranquille au dehors, mais qui tenait de l'océan dans l'intimité de sa clôture. Et moi qui naviguais et qui me disais : lutte, lutte, jusqu'à la fin.

Je te saisis par les cheveux. J'enfouis ta tête en toi et je m'agite encore plus. Maintenant tu te mets à trembler. Pas totalement. Juste des jambes. Elle tremble. Non, elle ne tremble pas. Pas elle. Ses jambes. Tes jambes à l'eau océanique d'une mer Caspienne tremblent, des décharges électriques se produisent comme si on était dans un carnaval, au sud. C'est ça l'amour, je me dis. Deux trous qui se touchent. Deux puits. Deux issues d'évacuation. Deux océans sans fond qui, n'ayant pas où naviguer, s'écrient : lutte, lutte jusqu'à la fin. Je la saisis par les cheveux. J'enfouis sa tête dans le puits. Lutte, lutte. Je m'agite encore plus. Maintenant elle tremble. Jusqu'à la fin.

Puis tu as pris un chiffon et tu t'es mise à nettoyer. J'ignorais que tu avais un gosse, je l'ai su quand tu t'es mise à frotter et à frotter mon linge. Je nous ai vus alors dans l'enfermement de cette mer. Telle la Caspienne, le tremblement de tes jambes. Presque cinq millions d'années qu'une mère baisait avec son fils; et c'était moi. Moi, ton fils.

Ce n'était pas de la curiosité. C'était de l'étonnement. Comme ombrer, comme obscurcir une couleur en la mêlant à une autre. Ce n'était pas de la curiosité. C'était faire des croix. Comme ne jamais avoir vu la puissance de la blessure. Lutte, lutte jusqu'à la fin.

Regarde-moi.

Un éclair dans les yeux. Le tremblement de l'eau de l'océan dans la mer close qui scintille, le pouvoir de la blessure est si grand qu'il change la condition de celui qui l'a causée en son contraire.

Moi, Tirésias, tout étonné. Quand je te vois nue je perds la vue et c'est comme si j'avais vu des serpents copuler. Un coup porté à la blessure, les couteaux, les médecins et les mères. Un coup porté au puits et les serpents qui s'accouplent. Le pouvoir de notre blessure est si grand qu'il change la condition de celui qui l'a causée.

Je te saisis par les cheveux. J'enfouis ta tête en toi et je m'agite encore plus. Regarde-moi. Ce sang qui coule contre mon gré. Ce sang qui coule parce que c'est comme ça. Cinq millions d'années à attendre ce sang. Comme si en me nettoyant je savais que tu baises avec

un gamin. En moi du sang qui coule parce que c'est comme ça. Moi, Tirésias, quasiment une femme faisant s'effondrer la *polnovlastie* avec les gosses jetés par les fenêtres de la maternité. Avec les gosses jetés par les fenêtres l'union des frères soviétiques en miettes.

Lutte, lutte, jusqu'à la fin.

Comment pourront-ils s'emparer de la terre ?

Ils entraient chez nous et se faisaient servir un repas.

La terre ils ne peuvent pas s'en emparer.

Debout les esclaves sans pain. Rassemblons-nous tous pour la lutte finale. Il n'y aura plus ni esclaves ni maîtres. Les haines qui enveniment le monde s'éteindront.

L'hymne. L'indestructible et sainte alliance des peuples, puisque l'immortel Lénine nous a offert le feu éternel à ceux qu'Octobre a sauvés de la destruction.

Rassemblons-nous tous pour la lutte finale.

L'hymne du prolétariat que nous chantions. Un hymne silencieux.

Sovedagan Azad Achkar Hayastan.

Le projet de l'homme nouveau soviétique et le russe comme lingua franca qui allait de Riga à Tachkent, de Prague à Oulan-Bator. Quand on entendait le mot "nous," on comprenait : les Russes. Peut-être que je n'arriverai jamais à savoir ce que signifient pour toi ces caractères pareils à des coupes, à des arches romaines. Les caractères arméniens tel un choix dilué dans l'avenir. Un choix qui perd son potentiel. A quelle température ai-je envie d'être cuit, qu'est-ce que je préfère : ciguë garrot guillotine. Impossible, en même temps, d'être innocent et de le savoir. Le sud heureux n'est que le paradis des nordiques. Les livres s'amoncellent dans un hangar. Une montagne de livres dans le *Pak Chouka* à flinguer ou à brûler. Le marché sur l'avenue qui s'appelait autrefois la Lenin Prospekt et qui est maintenant Mesrop Machtots, ferme. Le choix perd de son potentiel. A quelle température voudra être brûlé tout ce tas de livres dans les premières pages desquels il est écrit : *Debout les esclaves sans pain pour la lutte finale.*

Comment pourront-ils s'emparer de la terre ?

Dans le tourbillon. Telle une eau qui change soudain de cours. Immense masse d'eau en rotation produite par les marées. Corps faits d'eau pivotant sur eux-mêmes autour d'une quantité vertigineuse, charriant des objets. Ailes de moulins broyant l'air. Rafale de pluie ou de neige. Lumière liquide de tes yeux. Vert olive que n'aspire pas la mer des Sargasses. Les tenailles, les chevalets, le plomb fondu qui mettent à nu tes nerfs. Je m'agite, je m'agite encore plus. Pris dans le tourbillon. Et telles ces eaux qui changent soudain de cours je m'arrête là. J'incinère son corps tout entier pour atteindre une limite. La flore, les rivières et les montagnes, l'empire romain et les esclaves dans les tenailles, les chevalets, le plomb fondu, mettant à nu leurs nerfs. Et comme si la mer des Sargasses avait distillé des oliviers, je m'arrête pour te donner quelque chose. Cerfs, sangliers et gazelles par moissons abondantes

en rase campagne n'ont pas suffi à fournir les viandes nécessaires. J'apprivoise cet animal traqué, je te livre sa férocité par irrigation.

J'incinère mon corps.

Tu lèves la jambe et tu l'appuies sur mon épaule. Je vois se mouvoir le bracelet de la cheville, l'argent et les sonorités du métal comme s'il assemblait tes muscles. Comme si, un par un, il les mélangeait, te recréait. Une plante. Un animal. Tenailles, chevalets, plomb fondu mettant à nu tes nerfs.

Elle ouvre le fruit de la grenade. Elle me lave, tout le long du membre, m'égrène. Le sang mêlé d'eau s'écoule dans l'évier, entre les doigts, sa main. Grain après grain, une jambe au-dessus de l'évier, et l'autre qui me soutient. Elle continue à me laver. Le sang dans une rafale de pluie ou de neige parmi les oliveraies de ses yeux. Quand j'ai fini, j'appuie ma bite sur son cou. Elle m'observe dans le miroir. Sa chevelure sans visage entre mes mains. Moi debout. Elle, assise sur les toilettes.

A qui est cette guerre ?

La peur, le désespoir et le manque de discipline, tout s'abattait sur l'armée. Les brigades rappelaient : serait fusillé qui abandonnait ses positions. Voilà pourquoi beaucoup de gens vivent dans des caves. Dans les villages il n'y a déjà plus ni armements, ni hommes; uniquement des femmes, des enfants et des vieux.

Comment comptent-ils s'emparer de la terre ?

Sovédagan Azad Achkar Hayastan.

Sur notre drapeau on a écrit le mot *grounk*. Grâce à lui on dissimulait des regards froids, perdus dans le vide, des bouts de bois, des fers, des hommes mêlés à des excréments.

Grounk, à qui est cette guerre ? Si *grounk* veut dire grue et pour les Azéris le nom du commando révolutionnaire du Karabagh; et pour les Arméniens, cet animal qui symbolise la nostalgie de la patrie.

Mis à part les ruines, tout était normal. On parlait à voix basse, en murmurant.

Tatars, Kurdes, Kosovars, contre les infidèles (nous).

Le fidèle renvoie à l'arbre, à ce qui résiste, à ce qui est solide. Le bois de construction des navires, le chêne de la lance, le mât du frêne. Faire cortège. Sa troupe. Fidèle comme une phobie du mot bref, du monosyllabe : non. Escamoter, ne pas se dissoudre dans le fourmillement des récits.

Mourir sans faire de bruit, échanger un territoire arménien contre un autre territoire arménien.

Tchestaya chast' mira. La sixième partie du monde. Cartes empilées par des vendeurs ambulants sur la neige, avenue Mesrop Machtots. Exhumer. Faire remonter à la surface ce qui est en dessous. T'ouvrir et arriver de tes jambes à ta bouche. De l'intérieur.

Je fais quoi de ton corps ?

La décapitation.

La force de la décapitation sur sa tête qui pivote sous ma tête, qui s'agite vers le bas. Et pendant que je la décapite, je fourre ma langue dans le labyrinthe de son oreille.

Le rite manuel. Dépecer un chameau et le bouffer tout cru. Ça c'était notre sacrifice, sa geste irradiante. Un repas en commun. Décapitée, dépecée ou consommée, tu veillais la victime toute la nuit puisque, durant le rêve, une pollution pouvait arriver. J'observais le piquet où l'animal allait être attaché. Ta sueur qui retombait sur la peau en feu. La graisse, le bouillon, la mousse, dans les défilés d'une marmite. Le silence et la respiration. Faire l'amour à ta respiration. Cet air qu'elle inhale, exhale, comme une pièce de rechange périmée. Comme un rebut, comme un déchet; une partie infime en train de respirer et moi en train de mordre un téton, l'autre. Tu poses un oreiller sous mon cul pour me caler en hauteur, plus en toi. Le silence, la respiration et toi en train de me lécher une épaule, puis l'autre. Le rite manuel; décapités, dépecés ou consommés.

Je sors à peine, une goutte de sperme tombe, qu'elle porte à sa bouche. Puis, de sa langue elle parcourt la veine qui vient de se vider.

Victimes se veillant mutuellement. La geste irradiante du sacrifice.

Tout crus.

Un repas en commun où elle avait pour habitude d'étager le temps. Elle m'emmenait d'une époque à une autre. C'était le temps passé avec ses odeurs, cette manière d'être propre à la lumière. Et au moment où je sentais tout son corps à vif... je la regarde et je me transforme en animal ou en végétal, un végétal qui n'a aucune souvenir des mots.

Je la regarde et un gémissement dans ses mains sonde quelque chose en l'air. Le silence, sa respiration. Mais non. Par-delà tous les mots, toutes les histoires. La graisse, le bouillon, la mousse. J'observe le piquet où elle est attachée, la sueur qui retombe sur la peau en feu.

J'ai envie de la buter pour lui arracher les mots.

Tout s'agite lentement tout autour. La peur fait tout voir plus lent. Mais ça n'a rien à voir avec la rapidité. C'est que la peur fait que tout est plus intense. Deux esclaves. Se servant mutuellement. Instruments mutuels de la destruction, sans le moindre film qui tourne. Je lui lave le sexe, elle prend l'eau et me lave la bite. Elle me regarde, me dit : j'aimerais être en morceaux. Ton bassin, dit-elle, le bassin qui s'achève dans une délicatesse féminine avec l'épaisseur des cuisses qui font grossir la chair de ton membre, dit-elle.

Je tire sur sa chevelure, je soulève tes cheveux entre mes doigts comme une pâte de miel et de farine. Je l'emmène voir le repas en commun. Décapités. Dépecés. Consommés.

Le sacrifice, son lien avec le sacré. La géopolitique de la foi dans les églises du corps et les monastères d'Erevan.

Les Perses croyaient que le monde se fondait sur le corps d'un taureau. Quand celui-ci se fatiguait, il s'appuyait sur l'autre. Les Perses déposaient un œuf devant un miroir pour observer son mouvement et ainsi savoir la date du nouvel an. Œufs en couleur pour le Newroz, si islamiques, toute cette fête dont notre religion a fait Pâques. Géopolitique de la foi et voyages du pape en Pologne. Les hymnes à la patrie, à Dieu, à la Vierge. Un demi-million de soldats soviétiques rapatriés. Entre deux prières, disparition du bloc de l'Est.

Je me suis engagé dans la milice pour travailler et me faire un peu d'argent.

Travailler.

Veiller toute la nuit la victime puisque, durant le rêve, des pollutions involontaires peuvent arriver.

Je travaillais aux postes-frontières comme bouclier humain pour freiner les attaques.

Un rebut, un déchet, une pièce de rechange périmée.

On ne dormait pas. Même si j'ai rêvé que je montais une jument.

C'était Pâques et aux postes certains avaient des œufs en couleur. Pas pour prouver que le monde bouge. Pas celui des cornes des taureaux des Perses. Celui de Pâques. Des monastères. Des géopolitiques de la foi.

Travailler.

Au poste-frontière comme bouclier humain pour me faire un peu de fric. La geste irradiante du sacrifice.

La peur me fait voir les choses plus lentement; pas plus lentes, avec plus d'intensité.

Je sens un impact.

Quelque chose m'a atteint. Impossible de parler.

J'ai envie de te buter pour t'arracher des mots.

Qui a dit que les jugements apaisent ? Qui a dit que quelqu'un d'indépendant peut rendre ce qui appartient formellement à l'autre ? Quand a-t-on présenté l'Etat comme un grand dispensateur ? Se repasser la bombe à retardement au seuil de l'Europe. Procès, témoins, enquête, complétant des papiers, masquant notre illusion de proximité. Un tribunal restituant la stupeur que provoque la possession. Montrer qui, comment, où, le noter sur un papier à la rubrique du mot jugement et prendre part au fait d'agir, d'accumuler, d'entreposer. Préserver les choses de leur disparition, les certifier par un statut de reliques.

Le tribunal ou le musée.

La perte des choses au sein d'un dépôt appelé à rappeler qui je suis. Un départ à la naissance, une écriture, une sorte de magasin qui m'attribue un nom propre, un mot magique

qui nous oblige à nous retourner quand quelqu'un nous appelle. Se rappeler de la liste des punitions du genre comme on sent ou on frotte une amulette. Comme on va sur un toboggan, monter, monter et puis te balancer. Et quand tu es en bas, et que tu regardes autour de toi, elle n'est pas là. Elle, ta mère, qui n'est pas là.

Qui a dit que la mémoire sert à quelque chose ?

Garder, garder de petits trucs. Conserver une poignée de terre, des photos, des cafetières, des morceaux de tissu; une broche opaque. Construire un musée et déposer dans le hall des coffrets en verre avec de la terre de Moush, de Van, d'Erzeroum. Entourer ces coffrets de photos anciennes, du million et demi, une photo d'une femme avec ses pièces de monnaie accrochées au front d'avant mille neuf cent quinze.

Qui a dit que la mémoire sert à quelque chose ? L'armée a reconnu dans la photographie une façon de documenter à distance des objets ou des espaces en évitant que les soldats aient à les mesurer ou à les parcourir. Des points qui se décomposent en points. Amasser des photographies pour ne pas les toucher.

Qui a dit que la mémoire sert à quelque chose ?

Le musée, une église nouvelle faite de saintes victimes. De morts de faim sans les genoux d'une mère pour être appelés Christs. Les êtres représentés ici sont montés et sont montés sur le toboggan, puis quand ils sont descendus, ils n'ont trouvé personne. C'est ça la scène. Un enlèvement, un monologue planté là sans espoir de réponse. La chronique de morts négociant le socle d'un édifice à partir d'un trouble. Comme à l'église, la multiplication est l'un des signes de cette mémoire.

Guérit-on dans ce scénario ? Le procès, les témoins, l'enquête. Comme des enchères à répétition de la souffrance. Le musée gaspillant notre manque.

Mon amour, à quoi sert la mémoire ?

Enclins à reproduire tous les objets, à nouveau nous humilions, nous occupons, nous soumettons.

A notre tour.

Ecrit avec du charbon enveloppé de cuir, un crayon bien utile, même pour marquer des brebis, nous décomptons les victimes.

Et nous les exposons.

Nous nous regardons. Nous sommes au point de nous dire : je t'aime. Nous continuons à nous regarder. Elle me touche. Regarde mes croix, les retourne; elle cherche le clou. Elle cherche le bois du Christ, dit-elle. Le bois qu'elle touchait toute petite, ces angles où elle cherchait l'écharde. Elle avait peint ses ongles en bleu clair. Contre le mur. Le visage contre l'encadrement de la porte. Elle se retourne, m'observe de ses yeux enfiévrés, injectés de sang.

Encens en granules mélangé à du miel et à des fruits secs. Les Arabes l'appellent *louban*; lait, en raison de l'aspect de la résine quand les arbres bourgeonnent. Il éclaire.

S'enflamme. Brûle. Les Phéniciens emportaient des bois d'encens dans leurs navires. Elle dans ces rites faits de miel, sur l'autel en bois d'acacia et ce nuage de parfum qui la recouvre. Moi, les embaumeurs, les parfumeurs, les fabricants d'onguents. Feuilles, tiges, racines réduites en poudre. Poudre faite d'une sécrétion végétale, blanche, épaisse. L'arbre exsude une résine gommeuse dès que je pratique une incision. Je lui dis : t'as soif, mon amour ? t'as soif ? Anesthésique pour agonisants ou condamnés à mort. Encre à diluer, papyrus. Je lui donne à boire comme une mère avec son enfant. Je cherche l'os altier et guerrier de son pubis.

Pas d'églises, vingt-et-un cimetières. Erevan entourée de cimetières avec ce besoin religieux de posséder les corps.

Redéfinir la victoire. Le martyr pour échapper à l'histoire et camper les événements dans les tableaux religieux. L'église de Saint-Paul et Saint-Pierre démolie pour faire place au cinéma Moscou. Sauf que nous, on n'était pas vraiment des Russes. Des étrangers comme les nomades, les Juifs, les Sibériens.

Vse kholopy.

Tous des serfs.

Posséder les corps. Puisqu'il fut un temps où la population se nourrissait de chats et de chiens morts. Les mères mangeaient le foie dans les cadavres de leurs enfants. Les enfants inspectaient les ordures, cherchaient des chaussures, puis les cuisinaient pendant des jours et les mangeaient. Vingt-et-un cimetières pour garder des amulettes. Sentir, frotter, brûler de l'encens.

Si on était tous des serfs, qui a détruit l'Union ?

On dira que je me suis suicidé.

Les médecins arrivaient d'Amérique du Sud ou de Los Angeles. Avec la flèche ou le javelot à la pointe de pierre et leur capacité de cibler de loin, ils augmentaient la distance à partir de laquelle on pouvait tuer, l'emportaient sur la machine; ils amputaient.

Serre jusqu'à ce que je ferme les yeux.

Les accords ont ouvert les territoires jusqu'à ce que les frontières soient visibles.

Le résultat le plus visible en l'examinant de près : étoiles, galaxies, un nouveau monde sous les pieds de Colomb ou de Magellan. Les Egyptiens utilisaient la méthode assyrienne qui consistait à gonfler un récipient fait de peau de chèvre afin d'aider les soldats à passer à gué les rivières.

Et partout, le sillage des vautours.

Ce n'est pas la phalange sumérienne, ce genre de tank pédestre qui va, piétinant les corps de ses victimes. Non, la destruction et le pillage de Hamanu. L'Égypte et la Mésopotamie ont effacé les mauvais souvenirs, leurs guerriers enterrés et oubliés.

L'accord qui promettait des territoires indépendants hissait la sculpture d'un taureau sur un traîneau. Et là, les soldats comme le peuple qui serrent jusqu'à ce que la machine lui ferme les yeux.

L'attente. Les battements à l'intérieur et les battements à l'extérieur. Un regard bienveillant et douloureux. Elle ouvre la bouche et ferme à nouveau les yeux. Elle ferme les yeux et les ouvre comme si quelque chose allait se briser en elle. Elle me prend le bras. Ce n'est pas elle qui pousse. Je vais au-dedans comme si quelque chose allait naître en elle. Au-dedans. Elle hoche la tête d'un côté, de l'autre. Sourit. Pleure. Elle humecte ses lèvres, elle a soif. Un regard aimanté. La chaude respiration de ses yeux. Elle dit : coton, nacre, aimant. Je m'endors dans ses bras, en elle ma nourricière. Je m'endors, je perds du poids, je flotte comme si elle était tout entière faite d'eau. L'épaule, la main, chacun de ses doigts va disparaissant sur sa peau, frappe sur les touches d'un piano muet.

Je lui demande : qui es-tu ? Elle ne me répond pas : je suis le temps. Je penche mon visage pour la voir et je tombe sur elle. Je demande à cette femme des temps bibliques : tu me donnes ton cœur ? Puis je descends de sa nuque jusque là où cesse l'épaule. Je lui ouvre les hanches, elle halète. Ta couleur, dit-elle, ta couleur rosée.

Blessante, la musique du requiem, de l'offertoire, te suppliant d'être pierre pour te faire des inscriptions comme sur les tombes. Requiem, liberté pour les âmes aux gueules de lion, pour que l'abîme ne les engloutisse pas. Pour que tu les conduises vers la lumière, Seigneur. Seigneur, en sacrifice. Je t'offre en sacrifice mon corps qui est couleur en elle.

Le règlement du conflit impliquait non seulement la région montagneuse du Haut-Karabagh, mais aussi la géographie tout entière. Latchine, Kelbaja, les corridors et les territoires qui l'entourent. Requiem pour la liberté, pour les âmes aux gueules de lion, pour que l'abîme ne les engloutisse pas.

Territoires occupés.

Libérés.

Zone de sécurité.

Tout ou rien.

Occupés ou libérés.

Sept millions de soldats soviétiques morts. Treize millions de civils.

Droujba narodov.

Tout ou rien.

La victoire soviétique sur l'Allemagne nazie, puis sur le Japon impérial. Tout ou rien.

Ma grand-mère, une femme-soldat qui combattait contre l'armée du Guandong, s'éprit d'un lieutenant en Mandchourie. Ils célébrèrent leur mariage dans un service administratif, situé dans un trou perdu, et c'est le général Barkhudarov qui procéda à leur union. Après la

cérémonie on ouvrit quelques bouteilles de vodka, on servit des oignons, des têtes d'ail, du pain et un peu de poisson fumé. En 1960 le monument dédié à Staline fut retiré d'Erevan. Le lendemain matin, ma grand-mère se leva et découvrit le piédestal vide sur la colline qui fait face à la Perspective Lénine.

Au commencement était l'action. Pas la parole.

Compter les pas. Répéter les scènes. Toucher certaines choses un nombre incalculable de fois. Deux cents empreintes de mains relevées dans la grotte paléolithique de Gargas; mutilées pour la plupart. Deux ou trois doigts manquants dans la plupart. Requiem, liberté pour les âmes aux gueules de lion pour que l'abîme ne les engloutisse pas. Pour que tu les conduises vers la lumière. Seigneur, en sacrifice.

L'aumônier du régiment priait, il ne disait pas : naître arménien est un honneur, vivre en arménien est un combat et mourir arménien, une victoire.

Requiem.

En sacrifice.

Ici personne ne veille ce qui est détruit. Ils ne sont pas recouverts par des draps. Pas de draps en bas. Ni en haut.

Je t'offre mon corps en sacrifice, Seigneur. Mon corps qui est couleur en elle.

On dira que je me suis suicidé.

Quand l'Union Soviétique s'est effondrée, ma famille s'est effondrée elle aussi.

Une lentille convergente à courte distance focale dévie la lumière de façon à créer une image élargie. Elle saisit un à un les poils de mon aisselle, les lèche. S'approchant du point suivant, la loupe de ses yeux qui cherche chaque centimètre de peau. Elle lève mon bras, lèche de haut en bas le creux. L'autre bras, l'autre main. Je touche de mes doigts ses viscères. Elle, muette. Muette. Elle ouvre la bouche, et pas un mot. Elle regarde de côté. Perd de vue son objet. Je me démène, elle halète. Elle tourne les yeux vers moi, m'ordonne : montre-moi ta langue. J'entrouvre la bouche. Elle cherche ses doigts, en fourre deux dans ma bouche tout en se mouvant par cercles sur moi.

Quelque chose d'inaccessible de l'intérieur, une distance qu'aucune lentille n'est capable de raccourcir.

Elle pose ses mains sous mon cul, me lève jusqu'à sa bouche. Je pousse son visage de mon côté comme si je déplaçais le cadrage de la lentille, la loupe. Je lui montre le sperme qui commence à couler. Elle s'élance en hochant la tête d'un côté et de l'autre comme un animal, une louve.

Ce qu'elle dévore c'est ma mort; ça sent la chair brûlée.

Un animal en partie serpent, en partie lion, en partie chèvre. Qui peuple les coraux. Tout en vitesse et en feu, que l'on ne peut vaincre qu'avec du plomb sur la pointe de la lance

comme saint Georges ou saint Michel contre les dragons. Mais le feu est aussi sa perte. Son feu fait fondre le plomb de la lance qui la détruit. Elle, louve, serpent, lion.

Le sang réchauffé dans la main par les coups retourne au cœur. Le corps brûle et se réchauffe. Dans ces abîmes, la flagellation est, avant tout, rythme. Je m'approche de son pubis, l'odeur des fenêtres dans la maison de mon enfance. Une odeur de verdure, de plantes que personne n'arrose, une odeur brute de nourriture qu'on mange à la main, de viande crue. Pas le sperme. Elle avalait mon hurlement.

Si le génocide n'avait pas eu lieu. Si ses grands-parents n'avaient pas été chassés d'Anatolie, que serait-elle aujourd'hui ?

Turque ?

Le battement, dans ses yeux qui se retournent, vibre de plus en plus près.

On ne dira pas que je me suis suicidé.

Le fouet se compose de deux parties, une fixe et une mobile. Canes en rotin, coups de branche ou de bouleau. Banc des accusés, postes, croix. Quarante coups de fouet moins un.

Si ses grands-parents n'avaient pas été chassés d'Anatolie, que serait-elle aujourd'hui ?
Turque ?

Quarante coups de fouet moins un, selon l'apôtre Paul.

Tu ne me laisses pas te mordre; la louve, le serpent, le lion qui me supplient. Elle plante alors ses dents sur ses propres mains. Je la relève, j'avance. Une avancée derrière elle. Elle sur moi et moi en avant, derrière. Je cherche sa bouche. Elle esquive la mienne. Se met à me sentir.

On ne dira pas que je me suis suicidé.

Quelque chose va naître d'elle. Moi. Elle qui accouche, dépose du sang sur mon bassin.

D'où es-tu ?

L'Araxe délimitait les territoires entre la Turquie et l'Arménie soviétique.

Quand l'U.R.S.S. s'est effondrée, ma famille s'est effondrée elle aussi.

Droujba narodov.

Le drapeau rouge avec la frange bleue de l'Arménie soviétique et l'amitié entre les peuples.

On était une famille avec notre maison. Quand il y a eu le tremblement de terre, ils voulaient prendre les enfants et nous on se souvient des Turcs, on se souvient des Arabes et des Kurdes.

Si le génocide n'avait pas eu lieu. Toi, aujourd'hui, tu serais quoi ?

On avait peur de perdre nos enfants et on a demandé qu'ils n'enlèvent pas les orphelins à leur république.

La guerre froide séparait l'Est et l'Ouest par l'Araxe.

C'est comme ça qu'on a été divisés.

Perestroïka et demokratisatsiia.

L'effritement de tous les repères c'est aussi la fin d'un monde. L'Union s'est effondrée et ma famille aussi.

Une balance. Un agent. La prison qui pervertit l'esprit.

La vigilance mutuelle était le principe qui nous régissait. On vivait conformément aux instructions.

Si je nais en toi, toi qui m'éclaires, toi aux lentilles convergentes approchant ce qui est au loin, toi qui me fais croître; on ne dira pas que je me suis suicidé.

Qu'est-ce qui peut unir tout en séparant ?

L'eau ne gravite pas dans l'eau. L'air ne peut se voir ni dans l'air, ni dans rien qui soit plus opaque. Quand je sens la chaleur, je ne pense pas à l'air; je pense au feu.

Le jais et l'ambre attirent à eux les corps lourds.

La danseuse qui m'emporte par les extrémités.

Tandis qu'elle se meut par cercles sur ma bite, je la frappe sur les fesses, je soulève son cul de mes mains. Je lui donne des tapes de plus en plus fortes. Nos regards se croisent. Une certaine tristesse. Une certaine mélancolie de ne pas pouvoir la détruire, de commencer à ressentir quelque chose qui ressemble à de l'amour. Ou pas. Peut-être la tristesse d'être là, tellement vide; encore.

Elle cherche ma main. La saisit par derrière. Elle me demande de la relâcher. Relâche ta main, me dit-elle. Et quand je la laisse à demi-morte, elle la relève et la laisse tomber avec force sur son cul. Comme ça, me dit-elle; frappe comme ça. Je la tire vers le côté, je la retourne et je la monte par derrière. Elle cherche mes bras, suce les poils sur la peau. Elle ouvre les yeux et les ferme, commence à me mordre comme si elle ne savait pas parler. Elle ouvre la bouche, sans un mot, sans un cri.

Puis elle me raconte qu'elle tombait, que son corps avait la longitude du monde, et que le monde était fait de toutes ces villes superposées, et que toutes ces villes superposées c'était mes jambes. Qu'elle ne parlait pas puisque dans quelle langue on parlerait dans toutes les villes du monde si elles existaient toutes dans un seul lieu à la fois : ton membre; dit-elle.

Je pose ma main sur son front comme pour évacuer son visage. Elle suçote l'air, me regarde et me demande. Je la pousse encore plus en arrière jusqu'à ce qu'elle se jette sur moi. Je l'emmène dans la salle de bain. Elle dégouline comme une chienne. Elle laisse des traces de sang sur son passage. Je la recouche, je m'agenouille à la hauteur de ses épaules. J'avance, je termine et je me penche tel un gamin accroupi sur sa poitrine. Elle pleure, on dirait qu'elle pleure.

De quoi j'arrive à me souvenir ?

Ces choses qui ne sont pas du tout arrivées.

Je demande ce qui s'est passé, juste pour m'enlever ça de la mémoire.

Je l'enduis avec mon pénis, le sperme sur son entrejambe.

Regarder. Ruminer. Toucher. Une preuve physique.

Si je n'aperçois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans leurs trous, et si je ne mets pas ma main sur le côté; je n'y croirai pas.

Une preuve physique. Elle se met à côté de moi, de la blessure causée par la lance.

Approche ton doigt. Ramène ta main et mets-la sur le côté.

Moi qui l'implorais et elle qui transperçait.

Un amour ensorcelé au point de se briser, d'être broyé.

Après la baise, elle pose ma veste sur son corps dénudé. Je la regarde et c'est comme si elle portait la dépouille encore chaude d'une proie chargée sur ses épaules.

Elle n'était que chaleur. Immatérielle, elle était la chaleur, la température. J'ai pensé que j'aurais pu la blesser. J'ai pensé : cette énergie me vient peut-être de ma mère. Le souvenir de son corps et moi si démunis, et elle qui ne me soutient pas, qui ne me nourrit pas, qui me laisse dépérir; mais non.

Où alors ? Elle me demande où c'est, où ça se trouve. Elle, dépossédée. Je lui prends les mains, je les joins aux miennes et je me mets à balloter mon membre. Les rouges, les bleus, les jaunes glissent, se nouent; en écorchant. Où sommes-nous ? Dans quel royaume ? Images d'animaux sauvages en train de courir. Mouvement superbe, perdre un lieu et en gagner un autre. Dense, rare, lourd. Particules qui se transforment en d'autres particules. Qui se désintègrent.

Une dépossession comme un butin, comme s'extirper de la bouche.

Nous faisons partie de la Mésopotamie; là où Perse et Byzance se rencontraient. Au Caucase, la terre de la toison d'or que Jason déroba, aidé de Médée, la magicienne. La terre de l'exil de Prométhée enchaîné à son rocher. Non pas sur une limite, plutôt sur un front. Là où se trouvent des bases militaires russes pour quarante-neuf ans encore. Là où nous étions tous soviétiques, mais où nous commençons à perdre en matière. Tendre d'abord, puis dure,

poreuse, crevassée. Une combustion plus subtile que le feu. On est passés du lisse au rugueux, au volumineux. Par le vide, pas la fuite, mais l'émigration. La rouille des métaux des milices repoussait les parties denses de la terre vers la surface. Les membranes desséchées par le feu montaient en volutes, comme la combustion de papiers s'enroulant jusqu'à leur dissolution. Corps gercés dans un lieu clos qui s'accouplent et, dans la mêlée, les parties plus denses qui se font molles, souples.

Les nerfs, les membranes, les tuniques migrent; tout est fluide comme le sang qui se dissout dans l'eau, dans les puits, dans l'écume. Les parties plus denses gagnent le vide.

La perte d'identité.

La friction des métaux. La milice, ses envies, ses prolongements.

La perte d'identité.

Nous en train de baiser. Ou nous en temps de guerre. Le corps se liquéfie. Une réaction des muscles. Après la vitesse, dans l'immobilité de ma bite je ne sais si ton corps se fait minéral ou s'arrondit. Les pierres précieuses, les ors des autels, les bois. La taille, la façon, leur géométrie. Le papier à poncer, la lisseuse égratignant les rouges, les bleus, les jaunes.

Où sommes-nous ? Dans quel royaume ? Où ?

Le vivant meurt avec le mort. Mézence, roi des Etrusques, faisait lier des personnes vivantes à des cadavres et les abandonnait ainsi à leur sort.

Nous glissons, nous accrochons. Je me touche le pénis avec la main. Elle me regarde et se caresse un sein, puis l'autre. Elle me demande : comment ça s'appelle ? Puis elle tâtonne, en ondoyant. Je lui réponds : la taille. Ça me plaît, ça me plaît; dit-elle.

Lors de la guerre du Karabagh, l'Europe était occupée à contempler les ravages dans les Balkans. Pendant ce temps, nous dessinions de nouvelles cartes dans nos manuels scolaires.

Où sommes-nous ? Géographie enclavée d'un territoire au sein d'un autre, comme Berlin-Ouest au sein de l'Allemagne Démocratique. Dans une terre totalement cernée par la juridiction d'une autre. Comment ça s'appelle ? Elle dessine des ondes sur la carte. Je ne lui réponds pas : taille. Je lui dis : guerre.

Si tu veux être ami avec un chien, ne lâche pas ton bâton.

Deux cents francs-tireurs par semaine. Impossible de fumer, de s'asseoir, de dormir aux fenêtres qui donnaient sur la frontière. On portait l'uniforme avec six munitions dans la poche du bas, six autres munitions dans la poche du haut, et une grenade. Un jour, un subordonné posa son casque sur son fusil et l'appuya contre la fenêtre qui donnait sur la frontière, puis se mit à fumer. Les francs-tireurs repèrent la faible luminosité de la cendre allumée et tirèrent. Ils tirèrent et le touchèrent à la main. Emportant trois doigts de sa main droite et le pouce.

Ce qui a suivi les années quatre-vingt-dix. Une génération avec une éducation précaire, une école sans lumière et sans nourriture. Les gamins ne mangeaient que la croûte du pain. L'intérieur était verdâtre car la pâte n'achevait pas sa cuisson. Il n'y avait du gaz que pendant un certain temps. Les femmes se dépêchaient de mettre et de sortir le pain du four. Eau, gaz, lumière manquaient. J'ai parfois pensé que le nouveau gouvernement rationnait exprès ces éléments. Volonté de susciter la haine, de fabriquer un ennemi. On nous disait qu'on n'avait pas de lumière à cause de la guerre.

Une guerre qui, comme toutes les sales guerres, était de libération.

La diaspora fournissait les armes, et un itinéraire possible était la route Moscou-Tbilissi. Camions chargés de charbon, de sucre ou de farine, et en dessous : d'armes. Direction l'Artsakh. Cette route, comme les camions, qui nous approvisionnaient aussi en héroïne.

Je n'ai pas survécu.

Quand une bombe explose près des oreilles, celles-ci se remplissent de sang, le cerveau bouge et on reste là le long de la ligne de contact, même si le franc-tireur est parti ou que les pourparlers de paix ont commencé.

Il y avait des mines antipersonnel comme au Cambodge.

Je n'ai pas survécu.

Et maintenant mes amis avec leur cerveau tout remué, les oreilles remplies de sang, les doigts de la main emportés, qui négocient la restitution des sept territoires autour du Karabagh.

Il me fallait fermer les yeux avant de tirer. Mais quand j'ai senti la poudre, j'ai pu le faire, j'ai pu le faire.

Il y avait des Azéris qui parlaient arménien mieux que toi.

Halte ou on tire !

J'ai été en prison pour détention de drogue.

Halte ou on tire !

J'ai pris de l'essence et j'ai brûlé les corps.

J'ai toujours eu peur de me battre.

Halte ou on tire !

Tu as besoin d'une certaine résistance.

Il y a des blessés ?

Dis-moi.

Je cherche la corruption dans son corps, rompre ce qui clôture la peau, et entrer. Etre ses fluides. Elle, sur moi. Elle bouge. Descend à la recherche du membre. Je me redresse. Je l'observe; je me retiens. Elle me fait peur.

Dis-moi. Elle me demandait : dis-moi, pendant que je finissais. Comme si elle annonçait : c'est là, là. Une qualité, une décision inexprimée. Un moi-tu-il. Dis-moi, comme on vise une cible. Avoir de la matière, un but, une intention.

Haïr Mèr... yév mi danir ez-méz i-portzoutioun.

Quiconque était témoin de commerce clandestin, de narcotraffic, de vol de pétrole, finissait mort. Une mort maquillée en faux suicide.

Je n'ai pas survécu.

Haïr Mèr.

On dit mort en situation de non-combat. Photos de jeunes hommes pendus à une corde. Photos d'un jeune homme avec une kalachnikov dans la bouche. Photos de jeunes hommes avec le corps ratatiné.

Dis-moi.

Les familles regardent les photos jour après jour. Elles veulent savoir ce qui s'est passé.

Yév mi danir ez-méz i-portzoutioun.

Pour prier aussi, tu as besoin d'une certaine résistance.

Elle me regarde comme si j'étais une tribu d'hommes. Elle mesure l'espace d'une côte à l'autre.

Et ça c'est quoi ?

Du savon, me répond-elle.

Du lait épais de femme comme si c'était du lait caillé aromatisé. Sur le membre : musc, vanille, groseilles noires. Une substance animale. On abat un chevrotain mâle et on extrait la glande proche de son anus. On l'abat et on arrache la glande en la faisant sécher au soleil sur une pierre chaude, ou en la plongeant dans de l'huile plus que tiède. Pour chaque chevrotain on en tue trois ou quatre qui n'ont pas de glandes, parce que ce sont des femelles ou parce qu'ils sont très jeunes.

Quand elle s'en va, elle caresse mon visage; je prierais pour toi, dit-elle.

Haïr Mèr... yév mi danir...

Pas envie de regarder en arrière.

Les clopes on se les procurait auprès de l'ennemi. Plus on tuait, plus on fumait. Dans la guerre il n'y a que la fraternité, peu importe les noms.

Dis-moi.

Faire fausse route, je lui dis.

Y aller à l'aveugle.

Paumés, on vendait tout ce qu'on pouvait vendre pour vivre. Le propriétaire c'est celui qui remporte la mise. Voilà pourquoi on plante notre drapeau, on a fait main basse sur la ville vide. On décoche une flèche sur ses portes.

Dis-moi.

Propriétaire, je lui dis.

Rapports de vitesse et de lenteur.

La vieille Volga 24 cheminait péniblement dans des montées presque impraticables. Ils nous disaient : vous êtes *haram*, impurs. Du haut des *kerts* ils faisaient rouler des pneus et des tonneaux en flammes vers l'intérieur du village. Ça tombait comme de l'eau de pluie.

Ils ont fermé les frontières. Chute du commerce et des transports. On s'est retrouvés des prisonniers dans la région. Depuis toujours : dépasser les limites de la géographie.

C'est quoi le corps, sinon le lieu du pouvoir.

Prisonniers avant et après. Avant la guerre, le blocus, les frontières fermées, je n'avais pas de passeport. A l'époque un de mes oncles m'a donné son argent et a passé la frontière avec l'Iran. Passeport iranien contre passeport soviétique.

C'est quoi le corps, sinon le lieu du pouvoir.

Même durant les journées les plus froides, elle utilisait des bas qui s'arrêtaient à ses cuisses. Je glissais mes mains sous sa jupe, à la recherche de son petit cul. Fasciné par ce petit cul de coureuse, de marathonnienne. Un cul d'Athènes avec ses épouses attendant de savoir si leurs maris étaient sortis victorieux ou vaincus de la bataille, puisque les Perses s'étaient juré d'aller à Athènes saccager la ville et mettre à mort les enfants. Les Grecs croyaient que si les épouses n'avaient pas de nouvelles avant la tombée du jour, elles tueraient elles-mêmes leurs enfants, puis se suicideraient. Ils partirent en courant.

Jamais je n'ai été aussi nue, me dit-elle.

Et pas parce que jamais auparavant elle n'était restée sans vêtement, mais à cause de mes va-et-vient entre excréments et sang. Entre excréments et sang, elle. Elle, avec ses règles et son cul athénien. Et moi, un enfant, entre sang et excréments. Je la tire en arrière en appuyant sur son ventre. Ma main ouverte sur son ventre qui ondule et elle, qui n'a jamais été aussi nue, qui crie.

Rapports de vitesse et de lenteur.

Moi avec ma jupe de serpents et mon collier de cœurs arrachés aux victimes, griffes acérées dans les mains. Un déluge à rebours. Moi avec mes jambes ouvertes, un jaguar irriguant. Un jaguar, une morsure qui perce le cœur des reptiles cuirassés. Moi, morsure entre les oreilles, je traverse le crâne. Dès que le cœur lâche, le jaguar fourre sa patte et extrait la chair. Sa force est telle qu'il peut charger des cadavres aussi grands qu'un jeune taureau jusqu'en haut d'un arbre.

C'est quoi le corps.

Moi, un enfant dans son sang, ses excréments.

L'agitation. Le mouvement des rêves. A l'époque où je n'avais pas de passeport, personne ne nous parlait, personne ne nous accueillait, on ne nous reconnaissait pas dans les lieux publics. On habitait une pièce de douze mètres carrés dans un foyer. On nous avait dénoncés sous prétexte de propos contre-révolutionnaires.

Rapports de vitesse et de lenteur.

Dans le conte l'enfant annonce que le roi est nu.

Elle murmurait : jamais je n'ai été aussi nue.

Quand elle se relève, du sperme tombe de son pubis. Je ne sais si c'est elle qui se retrouve sur mes cuisses, sur le tapis; ou si c'est moi. Elle saisit de ses doigts une couche et la passe sur ses cuisses. Elle saisit ce qui est tombé sur le tapis, me regarde, s'en enduit.

Vitesse et lenteur dans la décomposition des couleurs.

On redoutait les visites imprévues, les voitures qui s'arrêtaient à côté de la maison, l'ascenseur qui montait la nuit.

Elle m'ouvre la chemise, flaire, pose son visage à l'intérieur, sent.

Les couleurs sont un mélange de lumière et d'obscurité.

Dans le conte l'enfant disait que le roi était nu. C'est dû à la tradition des contes pour enfants où le numéro sept est la clé, qui se répète comme les sept couleurs.

A quelle catégorie de couleur appartient l'indigo ?

Décomposer.

Disperser.

Elle, décolorée, qui monte à cheval et s'en va. Moi, accroché à son dos, confiant dans sa route, me laissant porter. Une Indienne, moi; me soutenant avec sa chevelure. Je pose mes mains sur son front tandis qu'elle avance rapidement. Rapports de vitesse et de lenteur. Et

moi, sans voir le chemin, la dispersion de la lumière. Le rouge est la couleur qui donne la meilleure déviation, et le violet est celle qui la subit dans une plus large mesure.

Emportés.

Comment éviter la colère ?

Comment ne pas renoncer, ne pas abjurer, ne pas déposséder avant ? Ne pas donner avant la flambée, le vol, la main pressée qui traîne.

On ne saisit la frontière que lorsqu'elle est fuyante, quand on ne sait déjà plus par où passer.

A la limite.

Elle se couvre le visage. Pleure. Ouvre la bouche. Pleure. Regarde des deux côtés. Et moi qui suis encore là. Elle, si vidée, si à côté de la plaque et moi encore là. J'ai envie d'entrer. J'aimerais percer la peau de ses yeux, entrer. Mais je suis là, encore et toujours.

A la limite.

Elle mesure d'une épaule à l'autre. Trois mains, dit-elle. Mon corps écroulé sur son corps. Pas mon corps, puisque mon corps est encore là-bas, tellement là-bas. Moi, hautement incompressible. Avec mon volume constant en terme de pression; une forme sphérique. La viscosité augmente avec la température, c'est une mesure de résistance au déplacement. Moi, un volume constant en terme de vitesse dont la force démêle une certaine tension. Pas mon corps; moi, liquide, qui adhère à elle. Réservoir de Sarsang, sur le Tartar; de l'eau pour produire de l'électricité. Je la secoue comme on secoue les tapis d'Orient. Fort, plus fort. Si moi, liquide, j'adhère à la vitesse, elle, un creux qui engloutit une portion d'espace. Pas une absence de particules, elle un trou, des particules qui vont plus vite que la lumière.

Je lui demande de s'agenouiller en matant sa taille. Je déplace une de ses jambes d'un côté, puis l'autre. Elle gémit. Marie, pleine de grâce, dit-elle. Ça c'est Dieu, dit-elle. Elle part se laver, quand elle revient et qu'elle me voit nu, un vertige la saisit au visage. Elle sourit, s'approche, a comme une nausée. Sensation de mouvement des objets ou de son corps, une sensation de tournis. Habillée, bottée, nous faisons l'amour. Puis elle sent son linge. Elle passe sa langue à travers le coton, la dentelle. Je sens ses tétons sur mes testicules; je frémis.

J'aimerais te dire quelque chose et je n'y arrive pas; et moi : écris-le, écris-le.

Foyer, me dit-elle; elle n'écrit pas.

Quand elle parle je regarde sa langue.

Foyer.

Elle a honte de demander un foyer comme si elle disait : reste un peu, encore un peu, comme ça.

La main.

La main.

La main.

Ma main dans son corps, malaxant à la main sa chair. Ma main qui pétrit sans froment l'intérieur de sa chair, et elle qui s'ouvre davantage. Elle qui laisse glisser sa chair menue entre mes doigts, cherchant avec ma main quelque chose en l'air où s'appuyer. Le vertige et les particules vont plus vite que la lumière. Et ma main, tout en pétrissant sa chair, qui la libère.

Une paume au beau milieu. Muscles tout de mouvement et d'adresse. Avec l'index, le deuxième de la main, et avec celui du cœur, le majeur. La main comme instrument de mesure de l'orifice, des particules, de la lumière. Autour d'un point, une ballade, un parcours. Une crevasse qui exerce une attraction gravitationnelle si intense qu'elle interdit toute observation et se fait maison.

La main.

La main.

La main.

Elle fait de sa chair une mouture non pas de sang, mais d'un liquide qui ressemble à ses larmes. Elle cherche, regarde des deux côtés. Je la courbe. Les jambes en arrière. Je la courbe; comme si je la frappais.

A la limite.

Je pose mes mains sur son ventre. Elle m'oblige à la pousser comme pour éviter ce havre d'enfants.

Deux cent cinquante-six kilomètres au contact. Cent soixante miles. Quarante mille Arméniens et quarante mille Azéris qui font face à leurs troupes respectives. Comme l'Inde et le Pakistan, comme les deux Corées. Le partage, les frontières et l'indépendance dans la douleur.

Elle me disait qu'elle savait où finissait le monde. Je sens ses bords comme si je pouvais toucher les mers, les fleuves, les montagnes et tous les pays, en sachant qu'au-delà de cette rotondité il n'y a rien. Ton corps, me disait-elle, le contour de ta peau et la fin du monde.

Le partage, les frontières et l'indépendance dans la douleur.

Les véritables serfs sont ceux qui n'ont pas peur. S'ils avaient peur, ils ne pourraient pas se soumettre à la révérence. Et nous, on n'avait pas peur.

Le partage, les frontières.

Elle à genoux, elle avec sa langue, en train de me chercher. Et moi qui ne la laisse pas me sucer. Moi qui me touche comme un forcené quand je vois sa taille, son cul qui se lève

dans le miroir; je crie. Et le sperme qui retombe sur sa langue, son visage; par terre. Puis j'ouvre le robinet, je prends un peu d'eau. Je nettoie le sol à la main.

Moi à poil. Elle à moitié nue.

Je me sens nu sur ses genoux. Je laisse ma bite reposer sur son ventre. Elle dans le fauteuil, moi les jambes de chaque côté sur les siennes. Elle caresse mon pubis avec cette tendresse infinie d'une mère qui baise.

Le partage, la frontière. Et elle, la mer dans une terre sans issue.

Un véritable serf n'a jamais peur. Voilà pourquoi ils construisaient les portes des monastères très basses; pour s'entraîner à ce geste de révérence éternelle.

Quel est ce peuple qui, dans son plus grand temple religieux, sculpte l'image de son ennemi pour le séduire ?

Le chah Abbas envoya l'armée persane expulser la population et détruire le tuf mauve de la cathédrale d'Etchmiadzine. C'est là, dans l'arcade qui soutient la coupole nord, qu'au lieu d'un apôtre ou d'un évangéliste, les Arméniens sculptèrent l'image du chah Abbas. Quand elle vit ce visage, l'armée, au lieu de la démolir, décida de la protéger.

Le partage, les frontières.

Les seuls à ne pas avoir peur sont les serfs.

La ville sainte, là où se trouve la première cathédrale chrétienne, s'appelle Etchmiadzine; mais à l'époque soviétique, elle portait le nom de Vagharchapat. Le maître-autel, édifié sur un autel païen. Et à quelques mètres, le puits où se cachèrent les trente-huit religieuses. Gayané, la jeune Romaine réfugiée en Arménie, et sainte Hripsimé, dans ce tableau, dont s'éprit Dioclétien et qui la demanda en mariage. La belle refuse et s'enfuit dans des pays lointains. Là où l'on fabrique de la verroterie. En Arménie. Dioclétien la demande au roi Tiridate qui rencontre Hripsimé et qui l'envoie dans son royaume. Mais, quand l'Arménien la vit, il la demanda pour lui. Elle refuse à nouveau. On ordonne de tuer Gayané, la messagère, mais un quiproquo se produit et c'est l'autre religieuse, Hripsimé, qui périt.

On lui coupa la langue, on lui ouvrit l'estomac et on retira ses entrailles; on lui arracha les yeux. A l'est de Byzance.

Le partage, les frontières, l'indépendance dans la douleur.

La fin du monde, dit-elle. Elle songe à Hripsimé, à Gayané et aux religieuses cachées dans le puits.

Les serfs sont les seuls à ne pas avoir peur.

Elles ne bougent pas. Respirant à peine. Quand l'Etat adopte le christianisme et qu'ils construisent la cathédrale, ils ouvrent le puits. Elles étaient toutes mortes.

Je me baisse moi aussi pour franchir les portes des monastères. Et je n'ai pas peur, non pas parce que je suis un serf, mais parce que je suis un soldat du Christ. Et quand je découvre des pierres de tous les côtés, comme si le monde était en train de démanteler ses montagnes, je me dis : fortifie-toi dans la grâce du Christ.

Tu marches dans l'avenue Machtots d'Erevan, tu lèves les yeux et tu penses aux partages, aux frontières, à l'indépendance dans la douleur, tandis que tu continues de marcher dans l'avenue qui te mène à la statue de la mère. Alors tu penses à ton soldat du Christ quand tu lèves les yeux et quand tu réalises que la statue de la mère est une guerrière. L'est de Byzance : toi en train de caresser mon pubis avec cette tendresse infinie d'une mère qui baise.

Sur la terre le mouvement s'accomplit d'un point à un autre.

Sur l'eau, le point réside entre deux mouvements.

Ça c'est une île.

La plus petite des nations soviétiques. Sans ressources naturelles, avec des voisins aux aguets, juste avec l'histoire et la perception de cette histoire pour bâtir l'avenir.

On n'est pas loin de la Turquie. On n'est pas loin de l'Iran.

A quel monde renvoie-t-on quand, à nos latitudes, on fait appel au monde ?

L'Arménie est un pays voyageur. Nous ne sommes pas des Caucasiens, nous vivons au Caucase.

Sur la terre le mouvement s'accomplit d'un point à un autre; sur l'eau, le point réside entre deux mouvements.

L'ensevelissement.

On enveloppait les soldats blessés de draps humides sur leurs corps nus, puis on les bâchait à l'aide d'une couverture. Toute la partie physique, l'anatomie en entier, y compris les membres, mais sans la tête. Pour qu'ils sentent de l'intérieur les frontières du corps.

Puisque sur la terre le mouvement s'accomplit d'un point à un autre.

Il fut un temps où sur les immeubles d'Erevan les affiches s'écrivaient en trois langues : le russe, l'arménien et l'azéri.

C'est ça une île.

L'ensevelissement permettait de sentir les frontières de l'intérieur.

Je travaillais comme traducteur de manuscrits anciens, mais mon travail consistait à occulter, occulter, occulter. Ne pas donner la parole aux mots, ensevelir.

Sur la terre le mouvement s'accomplit d'un point à un autre; sur l'eau, le point réside entre deux mouvements.

Quand je finis je reste à moitié endormi. Puis je bouge lentement, toujours en elle. Je bouge d'un côté et de l'autre. Encore, dit-elle. Continue comme ça, dit-elle. Je bouge en berçant mon sexe dans son cul.

A quel monde renvoie-t-on quand, à nos latitudes, on fait appel au monde ?

A la cour intérieure. A cette cour qu'est la terre sans intimité.

Elle tout en bas. Elle avec ses seins en train de pousser mes testicules. Elle qui m'enveloppe, m'exhibe, me déshabille, me baise. Cette cour intérieure, ce monde sans intimité pour nous, pour mon corps. Mes jambes, mon torse, mon pénis sans intimité, en temps de guerre. Pisser devant les infirmières, les soldats. Pourtant, ce n'est pas là où le corps se prostitue. Ce n'est pas là. Là il y a la religion. Là il y a Marie au pied de la croix. Là il y a la gloire des saints.

Sur la terre le mouvement s'accomplit d'un point à un autre; sur l'eau, le point réside entre deux mouvements.

L'ensevelissement.

Ici.

Elle m'exhibe, me déshabille, me baise.

Ici je ne sens pas les frontières de l'intérieur. Ici, prostitué.

Nous adoptons le christianisme six siècles avant les Russes. Nous avons pour coutume la peau arrachée, la peau dérobée, meurtrie. D'endosser la peau de l'ennemi qu'on avait tué.

En temps de guerre, l'important c'est l'ouïe. Les sensations auditives organisent la dimension de l'espace et du temps, orientent à distance.

L'ouïe, cet autre ensevelissement.

Dans la cour intérieure de son corps, moi, l'exhibé. Le rire, le sanglot comme mouvements respiratoires autres. Le rire, le sanglot, le fait de cracher là où la bouche ingère et expulse comme si elle respirait. Je crache de la salive entre ses jambes. Plus en arrière. Je la penche et je la pénètre par derrière. Je la relève et je la regarde. Dans les yeux. Pendant que je lui lèche le visage, je sens quelque chose d'arraché. Il y a des larmes dans ses yeux, même si elle ne pleure pas. La grosseur de ma peau dans son regard; ma peau arrachée, et moi, prostitué.

L'Arménie est un pays voyageur.

On avait pour habitude de revenir le lendemain. Ensemble, en marche, on revenait. La guerre est un grand facteur démocratique. On était tous égaux. Tous semblables avec nos limites intérieures quant au linceul de l'uniforme.

C'est la haine qui nous unit.

On avait la guérilla en héritage. Assumer la virilité arménienne d'après le sacrifice et l'acte ultime du martyr.

Sourp Kordz.

Sainte action.

Lors de l'initiation pour être membre des forces armées on observait un rituel qui reproduisait la cérémonie du baptême. Puis on nous demandait l'abstinence; les armées c'étaient nos épouses.

Elle me déshabille, m'expose, me baise. Moi, le prostitué. Loin du manteau de Marie, du torse dénudé du Christ; loin de l'objet de la mort.

Le mouvement n'est pas action; il est durée.

Les pulsations de lumière. Le faisceau qui reste totalement confiné et qui se propage à l'intérieur d'une fibre. Ce que dans l'Antiquité l'on multipliait à l'aide de miroirs.

Dompter l'éclat.

Elle demande où elle est. Elle cherche du regard, toute babélique. Elle regarde comme si elle ne reconnaissait pas. Elle me demande de lui serrer le ventre de mes mains. Elle demande où elle est. Je l'empêche de bouger; elle essaie de comprimer mon épaule, le cou. Je saisis sa main, elle griffe l'oreiller. Elle se faufile, observe son sang sur le membre.

Dompter la lumière.

Le mouvement n'est pas action; il est durée.

La guerre a eu aussi ses femmes. A l'époque où le monde faisait mine de jeter les yeux sur la Yougoslavie. Un peu plus tôt, l'Abkhazie. Les femmes suppliaient pour dormir au moins entre quatre murs sans la pluie.

Le mouvement n'est pas action; il est durée.

Tu t'arrêtais sur la photo célèbre du photographe français où un père de famille, sur les rives du lac Sevan, jongle, un gamin dans sa main. Le père ne regarde pas l'appareil photo, il regarde les yeux de son fils, poursuivant la cérémonie.

En temps de guerre il faut de la musique.

Plus que le pain et l'arme, plus que les baraques à quatre murs sans pluie, c'est la danse qui donne la force de combattre. Puis, les maîtres en uniforme militaire dans les écoles accrochaient au tableau les photos des morts. Ils disaient, comme s'ils jonglaient, sans regarder l'objectif de l'appareil photo, en fixant le regard sur cette distance qui dompte la lumière, ils disaient : on a juste besoin du beau temps pour reconstruire nos maisons.

Et si les mères cessaient d'être mères ?

Dompter la lumière. Pas les jongleries du père de famille sur les rives du lac Sevan prises par un photographe français. Décliner les lignages sur le corps de la terre.

La victoire se paie très cher. C'est une grande pourvoyeuse de mutilés.

Territoires qui se libèrent au lieu de territoires occupés. Et que mon corps achève ici.

En temps de guerre il faut de la musique.

Chefferies, tambours, chants, trances. Une chaîne magique faite de végétaux, de bouts d'organes. Un lambeau de vêtement. Formules et paroles.

Dompter la lumière. Ne pas échanger, mais marquer les corps qui sont faits de terre.

Systèmes graphiques. Calligraphies. Géographismes. Une danse sur l'asphalte, un dessin sur un mur, le sang sur ma bite quand je sors de toi.

L'idiome que je traduis, la langue faite d'obsidienne et de malachite, d'ambre et d'agate. La langue cuisinée dans un four vertical. Comme une galette de pain épicée au coriandre, à l'aneth et à la menthe, avec de l'estragon, du basilic, du thym et de l'ail. La langue parcourant la nouvelle route de la soie, non plus d'est en ouest en quête de négoce, de vie, de mobilité, mais d'ouest en est à travers les tubes des fibres optiques. Réseaux de données envoyées par des pulsations de lumière. La durée qui est mouvement a un goût de cannelle, de cardamome; de la viande de veau battue mélangée à de la semoule. Je bois un yaourt à l'eau et au sel pendant que je déplace ta main de mon cou à l'oreiller, je comprime ton ventre et tes yeux babéliens poussent des cris.

Où est la scène principale ?

Dans le gamin qui ne tombe pas des mains de son père, ou dans le geste décidé de l'homme qui ne regarde pas l'appareil photo et qui jongle ?

Où est la scène principale ?

Le membre avec ton sang ne reproduit pas l'héritage des barbares sur terre.

Dis-moi de me taire, me demande-t-elle. Je lui réponds : viens, lave-moi. Elle me lave avec sa bouche. Sa bouche aux savons nettoyant ses entrailles.

La lumière voyage dans l'eau.

Le cristal de silice pure, fabriqué à partir de composants de la vapeur, sans impuretés pour absorber la lumière.

Elle se démène, cherche des colonnes dans l'air où s'appuyer. Elle, effleurant les mots. Toute babélie, cherchant une eau vive, une méduse, un corps gélatineux en forme de cloche qui pend, qui se déplace grâce à ses contractions rythmées.

Je m'arrête puisque le mouvement n'est pas action, il est distance. Je lui demande :
quoi quoi quoi, je lui mords les tétons.

Cette eau, me dit-elle. L'eau que je sens, me dit-elle. L'eau, me dit-elle. C'est à moi ? à
moi ? demande-t-elle, les yeux écarquillés.

Je t'aime quand tu fais ça.

Penchée, elle m'appelle, demande que je me sente nu sur ses genoux en regardant son
visage. Elle me prend la main. Comme si elle enduisait, elle passe sur ma main, puis prend les
doigts, boit. Chevauche. Moi, tout visqueux, je me retrouve au fond, écorché.

A toute vitesse, et soudain voilà. Le saut ou plongeon consiste à se jeter dans la mer à
partir de n'importe quel point fixe ou vibratoire. Le point fixe, la rive du corps de l'eau, un
rocher, une falaise ou un pont à proximité de l'eau. Le point vibratoire. Je me laisse tomber
d'une corde tendue entre les rives du corps de l'eau.

Le corps est droit. La tête haute, les bras tendus.

Le saut.

A toute vitesse, et soudain voilà.

Le saut s'achève le plus haut possible. S'élève.

La tête haute, les bras tendus. Je tourne.

L'entrée dans l'eau éclabousse le moins possible. Je plonge. J'explore des grottes ou
des galeries inondées de mines. Une réserve d'air. Je plonge en apnée, en quête de ressources
alimentaires : poissons, crustacés et mollusques; de ressources utiles comme des algues, des
éponges, des coraux ou des perles. Les réflexes propres aux mammifères me font descendre
de dix mètres; puis je monte et je retrouve l'air.

Poissons d'altitude.

Ouvre les jambes.

Ouvre bien les jambes.

Maisons abandonnées. Immeubles en ruines. Usines fermées.

Je dévore les poissons d'altitude.

Je n'émerge pas, jusqu'à ce que je me fasse plus petit.

Odeur du chat qui se lèche. Urine de chat séchée par le soleil. Son odeur se frotte à
mon corps, à la sueur de ma bouche aux poissons dévorés.

Dans les eaux plus profondes, en descendant dans l'obscurité, les couleurs des poissons
disparaissent. Le rouge en premier, le bleu en dernier.

Je n'émerge pas, jusqu'à ce que je me fasse plus petit.

Elle lit des légendes islandaises sur la nuque du taureau, sur la longueur des bras, sur la teinte bleutée ou rougeâtre occasionnée par les armes. Elle les lit sur mon cœur velu comme ma poitrine. Et moi, parmi les poissons d'altitude, qui me change en une page dévorant des mots.

Et moi, celui qui bondis, je la pousse de la tête, en l'enfonçant. Elle, du genou aux talons, qui lève les jambes. Elle, bouche en bas, qui appuie, coince. Je la pousse de la tête. Elle appuie. Le renforcement des réflexes propres aux mammifères et non aux humains, dans la mer. L'eau cesse de respirer maintenant. La plongée en apnée dans la mer m'enterre sans la tête dans des eaux qui se font territoire.

Parler à voix basse.

Face aux renseignements ou à la censure les manuscrits ne se vendaient pas, mais passaient de main en main.

Quel avantage à être indépendants ?

Je vais à toute vitesse et je m'arrête d'un coup. Trois cent cinquante-mille Arméniens déplacés de l'Azerbaïdjan et du Karabagh; sept cent mille Azéris expulsés du Karabagh et de l'Arménie.

Je saute et je plonge sans respirer.

Comment imaginer l'avenir ?

Quarante-deux kilomètres avec l'Iran.

L'Arménie fait-elle partie ou non de la région ? Est-elle mal située ou fait-elle partie de ses voisins, de leur géographie ?

A toute vitesse. D'un coup, je m'arrête.

La constitution de l'Arménie ne reconnaît pas le Karabagh.

Maisons abandonnées. Immeubles en ruines. Usines fermées.

La terre, vidée. Dans les habitations, de petits autels.

Souvent je rêve en russe.

Je rêve d'effacer les années quatre-vingt-dix. de supprimer l'effondrement du pouvoir soviétique.

Quand l'attaque s'est produite, j'ai voulu fuir par les airs, mais quand je suis arrivé à l'aéroport, ils ont abattu un avion sous mes yeux. Je me suis enfui en marchant, en escaladant des montagnes dans un saut à l'envers. Un saut en hauteur. Poissons d'altitude.

Je regrette le champagne de Crimée.

Staline fit appel à ses écrivains-ingénieurs de l'âme; la bibliothèque, la pharmacie. J'écris champagne de Crimée comme on administre un médicament, j'injecte des produits avec des noms propres qui rappellent la mer.

J'attends les effets.

La plupart des grenades explosent en six secondes.

Je mets deux secondes à écrire le mot : Crimée.

C'est trop tôt pour se rendre ?

Un gamin naît huit ans avant que son cerveau soit complet. Le mammifère au cerveau le plus grand en lien avec le corps de sa mère. Voilà pourquoi il grandit au-dehors.

Au-dehors, le tsar.

Le tsar.

Le tsar.

Elle se couvre le visage et commence à se mordre les mains, je la penche vers moi, je lui suce les tétons. Elle se donne comme une mère qui allaite. Je lui tire la tête en arrière, je me masturbe. Affamée, elle caresse la sueur. Se dirige vers le réfrigérateur. Passe ses doigts dans l'eau froide, cherche mon membre. Ton pubis, dit-elle, ce triangle où tu te fais homme. La toison sur la peau tendue, sur ce qui grandit au-dehors. Elle me dit : je ne vais pas crier.

Crie !

Crie !

Elle insiste : regarde ta couleur. La couleur du quartz rose. La couleur du jour pour les Indiens d'Amérique, la direction de l'ouest au Tibet. La couleur intense du minerai de fer broyé par des pierres ou des mortiers en os pour le réduire en poudre. Elle fait bouillir les racines d'acajou des montagnes, répand le liquide sur la peau. Regarde ta couleur, dit-elle. La couleur osée du nouveau-né qui grandit au-dehors. Elle dissémine des petits morceaux secs d'écorce d'olivier pour qu'elle pénètre. Elle utilise l'écorce intérieure du cèdre rouge. Pour fixer la couleur elle maintient les tiges dans la fumée du bois. Comme le sang liquéfié d'un martyr, une couleur tourmentée, dit-elle, je ne vais pas crier.

Ma couleur préférée pour les fusillades dans mes premiers dessins.

Coupoles à l'intérieur de la terre. Et les coupoles qui font sonner leurs cloches.

C'est trop tôt pour se rendre ?

L'asphyxier, l'empoisonner, l'étouffer. Mais ne versez pas son sang tant qu'elle ne crie pas.

La couleur utilisée par les scribes pour décorer les manuscrits. Rouge terre cuite des tisserands de Chiraz, de l'eau du rubis, de la magie. A la hauteur rouge du spectre, les ondes lumineuses sont plus larges.

L'hématite. Le jaspe. Les veines.

Le vent rouge et chaud souffle depuis le désert. Cannelle. Xérès. Marronnier. La couleur des femmes du Titien. Une boisson hongroise.

Le sang du taureau.

Les rouges sont une race robuste. C'est trop tôt pour se rendre ?

L'encre de ses yeux laisse des traces sur mon visage, une écriture hiéroglyphique.

Krasnyi.

Rouge.

Marina Bayur chante de vieilles chanson russes, tristes. Je ne vais pas crier. Et moi : crie ! crie ! comme ça je n'entends pas les gamins faits prisonniers dans une école, les ruées dans les distilleries de vodka.

Crie ! Crie !

Elle pose sa tête sur ma poitrine. Je lui couvre les yeux de ma main. Elle appuie sa main sur la mienne. Elle halète. M'emporte vers un lieu antérieur. Avant. L'utérus, dit-elle. L'utérus là, dehors, entre ta main et ma poitrine.

Elle s'allonge, belle et pieuse. Avant. Son habit se répand en plis, soutient un Christ mort dans un geste paisible, tout en tendresse.

Le bras droit tombe, inerte.

Finesse et ciselure du marbre.

Mon bras droit qui tombe.

J'ai senti quelque chose, comme une accumulation d'électricité sur moi. Je n'ai pas entendu l'explosion, ma tête a heurté un mur de métal.

C'est trop tôt pour se rendre ?

Le ton s'entend. L'encre hiéroglyphique de ses yeux sur mon corps qui chute.

Elle me regarde.

Avant de tomber.

Avant de mourir.

Moi : tu m'aimes ?

L'encre écrit le tableau de dévotion de la Vierge des Angoisses.

Avant.

Avant que le Christ ne meure, elle écrit l'histoire de la piété.

Les bottes font sentir un poids sur les jambes, sur les pieds, m'obligeant à me tenir droit. Je suis là sans mon uniforme, sans mes insignes, mes galons, mes médailles. Juste une mauvaise habitude de l'art du gymnaste, la contention de force, qui a à voir avec la précision militaire.

L'empilement des corps qui grandissent. Comme si la guerre froide prévalait encore.

Au-dehors.

Avant.

Dans tes bras, dans ton regard à toi qui écris l'histoire de la piété, au moment même où je tombe mort sur tes plis, je me demande quelle serait la meilleure méthode pour désamorcer une bombe. Je me dis : ne pas mourir, puis je me rends. Tu m'aimes ?

La terre étouffée entre les doigts n'est pas rouge. C'est un grand théâtre commun à tous. Chacun occupant un recoin. Expulsés, grandissant au-dehors. Mammifères loin de la terre.

Mort, sans pouvoir désactiver la moindre bombe. Dans l'adjudication des dévotions. Dans le sanctuaire de son corps; au-dehors, le tien et le mien jamais encore inventé.

L'élément central du gouvernement c'est l'injustice.

L'Argentine est ton point d'appui, un tabouret où tu ne t'assieds pas, tu te soutiens à peine avec le bras, accroupie comme tu l'es, à têter ton Arménie tout entière.

Elle me dit : ne me laisse pas te mordre; prends-moi les mains, attache-les-moi. Plus fort, plus fort.

Le sol, léger contrecoup. Déplier le pied sur l'arrondi épais de la terre. Les poussières au sol s'entrelacent. Tu libères tes jambes. Les petits cailloux pivotent. Une poche. Une main. Une autre. La bouche.

Dans ta marche, tu emportes une part du monde.

Il pleut. Je relève ses jambes. Elle passe ses mains sous mon cul. Me serre contre elle. Elle pousse encore. Une architecture d'eau. Ce que je reçois d'elle, de ses mers, me touche la

gorge. Elle regarde ma bouche, à l'intérieur. Un animal. Un prédateur qui tue en moi toute forme de vice humain, dit-elle.

Dans ta marche, tu emportais une part du monde. Au moment de partir, tu as tiré sur la nappe où on avait mangé à la main de la viande crue.

Quand je pense à cette journée, je songe à revenir. A regagner mon corps, à me glisser dans les limites de la peau. Mais c'était mieux comme ça. Mourir, comme ça. Mourir au moment où je me rappelle ça. Ne plus revenir à moi. Finir comme les constellations; disséminé.

On avait mangé à la main de la viande crue.

Elle me donnait son silence, et moi je l'écoutais. Comme les sirènes qui ne chantent pas, je vois les courbes de son cou, la respiration profonde, les yeux emplis de larmes, les lèvres entrouvertes. Elle s'étire, se déhanche, déploie ses cheveux. Elle ouvre ses mains de sirène telles des griffes caressant la roche. Elle, habillée de blanc. Elle, une sirène grecque, demande : c'est moi qui ai fini ? Je lui réponds : toi, toi. Elle me demande : s'il te plaît; s'il te plaît, ne t'en vas pas, s'il te plaît.

Le sol, léger contrecoup. Elle déplie le pied sur l'arrondi épais de la terre. Les poussières au sol s'entrelacent. Elle pleure, me caresse. Contemple la peau, cherche. Ses mains font le geste d'abolir, d'arracher. Avec les ongles peints en bleu de ses mains de sirène grecque, elle m'emporte vers un lieu antérieur. Moi, fragile face à son corps qui ne me montre ni le où, ni le quand, ni le comment de son excitation. Sirène érigée sur sa carte, ouverte aux regards, au toucher, au courant électrique de son sang, de sa salive. Une architecture d'eau. Et moi qui chute par éboulements quelque part dans la ville, la planète, l'espèce. Et elle, qui dans sa marche emporte une part du monde, l'assouvie, la sirène grecque, qui ne nie pas son désir de me dominer.

Elle, pas d'excuses.

Ies havadoum èm dzèz mèdzn zinvor.

Je crois en vous, grand soldat, disent tous ceux qui tirent sur la nappe et qui s'en vont.

On avait mangé à la main de la viande crue. On n'était pas comme le roi Aram emmené en captivité par son homologue assyrien, condamné à passer dix jours sans goûter à du pain pour ensuite rivaliser avec lui au tir à l'arc. S'il gagnait, ils l'autorisaient à rentrer dans son pays. Aram demanda alors son bouclier. Personne ne savait que, dans la cuirasse, était cachée une galette de pain, très fine, du pain *lavash*. Ainsi, dix jours durant, il demanda une cuirasse neuve, puis une autre et une autre encore. Dans chacune d'elle il y avait une galette. Au onzième jour le roi assyrien Nissor croyait Aram affaibli, puisqu'il ne mangeait pas.

Et Aram fut vainqueur.

On avait mangé à la main de la viande crue. Tu as tiré sur la nappe en partant. Vidange de la houle. Un saut, l'illusion de l'absence en un instant.

Elle a envie de me faire mal.

Je crois en vous, grand soldat, disent tous ceux qui tirent sur la nappe et qui s'en vont.

Et moi qui lui fais mal avec ma force.

Je ne reviens pas à mon corps; si je revenais, j'écrirais sur la chorégraphie de son silence de sirène la phrase de Vassili Rozanov : "Le spectacle s'acheva. Les spectateurs se levèrent et quittèrent leurs sièges. Il est temps de chercher refuge et de rentrer. Le public se retourne... Plus d'abris, plus de chez soi."

Les petits cailloux qui pivotent. Une poche. Une main. Une autre. La bouche. Un tourbillon.

La guerre a duré une éternité.

Désormais les choses vont leur train, sans contrôle. Les images se mélangent, s'accélèrent, ralentissent, redoublent ma faim. La brèche un gradient, comme une montée de fièvre. La guerre, une démesure, qui dilate le présent. Et moi qui cherche une galette de pain dans les boucliers, qui tombe sur la petite phrase de Rozanov... Ni rois, ni boucliers.

Octobre nous a sauvés de la destruction. Il nous a donné lumière et gloire.

J'ai aidé une mère et ses enfants à fuir.

J'ai dû droguer les enfants pour qu'ils ne crient pas pendant leur fuite et nous n'avons pas été attrapés par les militaires. Et puis, je suis allé à la pharmacie sur la frontière et j'ai acheté quatre grammes de morphine; je les ai gardés dans ma poche au cas où j'aurais besoin de sentir cette neige dans les yeux.

Octobre nous a sauvés de la destruction.

Les réfugiés azéris sont maintenant des serfs à Erevan.

Les enfants n'ont pas crié.

On a dépassé les bords.

Ils ont maintenant plus de vingt ans et un appel à l'aide étouffé, qu'aucune morphine n'anesthésie.

Le geste de la mère. Ma proposition désespérée. La drogue entre les doigts et la langue. Et la cruauté, cette pulsion qui précipitait en nous la peur, circule entre nous. Et la cruauté, ce geste qui nous faisait oublier les enfants, les mères; elle nous donne ce qui déborde et ne se change qu'en quelque chose de muet, un passage, un engouffrement.

Octobre nous a sauvés de la destruction.

Elle sent ses doigts après avoir touché mes aisselles. Elle les lèche. La cavité. L'union entre le bras et l'épaule. La paroi latérale du thorax, là où mon corps se dirige vers la racine du cou. L'espace entre trois os. L'angle du méridien local et le plan vertical de l'astre qu'elle

observe. Elle, avec ses vêtements et les couleurs de ses mouchoirs, elle, l'Andine. Elle, venue des montagnes, des déserts; qui me lèche. Elle encore, la roche volcanique, faite de cristaux d'andésine, la crête élevée des Andes, la couleur du cuivre. Elle, veines et gisements de métal. Elle, le condor, le puma, le guanaco, la viscacha de la sierra. Elle, le renard de Magellan. Si je lui passe ma main sur l'échine, à la base de la queue, elle dresse les lèvres de sa vulve. Elle lèche.

Octobre nous a sauvés de la destruction.

Des fois, le week-end, je rentrais à la maison. Moi, tout propre, avec mon linge usagé de plusieurs jours. Quand je me retrouvais avec une femme, je me demandais quelle odeur lui monterait à la bouche. Celle du coton ou des chiottes qu'on partageait, nous les soldats. Ou peut-être ma peau était-elle ce frôlement entre ce que j'étais et la saveur de l'armée, des camarades et des frontières, des chiottes et des colonels, de la boue et du poste des francs-tireurs.

Et elle qui me lèche l'aisselle comme si elle cherchait ce coin de terre qui n'existe plus. Cette Arménie qui n'est plus entonne l'hymne de l'Union, tandis que je lui passe ma main sur l'échine et qu'elle dresse les lèvres de sa vulve; elle ne chante pas.

Union des peuples dans une grande fraternité. Lénine éclaira le chemin, déclare l'hymne qu'elle ne chante pas, elle, l'Andine.

Il y avait un traître parmi nous.

On est tous des suspects.

L'Institut de Création des Pluies de Léninegrad sème des nuages, bombarde à l'artillerie de sulfate pour détourner la lumière du soleil et provoquer un brouillard de fait, comme si c'était des émanations volcaniques.

Travailleurs, créateurs, constructeurs, tout le monde, dans la chanson rouge, s'arrête en octobre.

Je lui touche le ventre, son havre d'enfants. Je lui touche le ventre, je la regarde, je me dis : j'aurais plus à droguer ces gamins qui ne naissent pas. Je la regarde, je vois des hamacs sous un manteau d'épais brouillard, au-dessous d'un ciel parsemé de nuages. Je vois des places et des usines abandonnées. Je vois des jeux, la salle fermée d'un cinéma. Je vois des champs, des relais au bord du lac. Je vois des carrelages et des minibus jonchés de troncs d'arbres. Je vois un pupitre d'école. Des étagères et des décorations. Je touche son ventre et je vois un coffre-fort ouvert et vide; un tremplin, mais pas d'eau. Je vois et j'entends l'hymne de l'Union.

Je vais te gâter, me dit-elle.

Infusion d'herbes.

Repas aux herbes.

Toit fait d'herbe.

Herbe.

Herbe.

Herbe.

On creusait et on arrachait l'herbe. On la faisait bouillir, et puis on en mettait sur du pain. Sur du pain de l'herbe, un peu de sel. De l'herbe sur du pain d'un mois ou presque.

Qu'est-ce que je fais avec toi ? me demande-t-elle.

Me nourrir.

Le mot épaule dit moins que l'épaule; moins que le mot cou. L'épaule avec son sommet sous la peau et les poils blonds. J'essaierai de dire beau en russe pour aller plus loin, me dit-elle; mais il reste encore quelque chose, quelque chose en plus. Incarné. Une totalité qui s'incarne en toi, bredouille-t-elle. Jésus incarné sera l'histoire écrite par une femme; et puis elle pleure. Me touche. La couleur des yeux, couleur de pyramides, d'huile de châtaigner ou de noyer. La lumière pâle lors de la distillation du sucre. la marguerite jaune qui pousse en Amérique, son ingrédient narcotique. La couleur quand on étouffe un aigle avec de la fumée de charbon végétal et de soufre pour ne pas abîmer son plumage à coups de fusil ou à la hache. Les robes couleur safran des moines bouddhistes : les yeux.

En mode jaune.

Reptiles. Le miel visqueux d'acacia de Hongrie.

Une concentration morose en mode jaune, comme des vapeurs épaisses, le fond des yeux.

Je lui prends la main. Je fais en sorte que sa main soutienne mon membre. Je bouge, et sa main qui bouge. Ses mains sur ma bite qui bouge en elle, et elle avec ses mains qui sent que je bouge. Elle me rappelle, dans un murmure, qu'elle a ses règles. Moi, ça me va, comme ça je peux bouger dedans jusqu'à la fin. Ça me va parce que, quand je pisse, je sens l'odeur du sperme. Une odeur de terrassier assyrien creusant des défenses, ouvrant des cavités dans les murailles. Lentement. Lentement. A la torche. A la salive. Dissous en elle. Deux courants marins s'enduisant de soleil, de mollusques. Engloutis.

Comme des terrassiers, ramasser la terre à la truelle.

Un peu plus.

Un peu plus.

La ranger dans une boîte. La garder. Dire : elle est à moi. De temps en temps, l'observer. Une boîte du genre urne. A l'intérieur : un peu de ma terre.

Voilà pourquoi j'aime sentir l'odeur du sperme quand je pisse. Parce qu'elle, elle n'a rien à garder. Rien dont elle pourrait dire : c'est à moi. Elle, extérieure aux deuils du musée.

Qu'est-ce qui palpite ?

En mode jaune, les reptiles ou le miel visqueux d'acacia ?

Passenterie.

Une corde faite d'un matériau plus fin que le chanvre. Comme celui qui ceint l'habit des religieux. Un petit cordon, une corde faite pour tordre.

L'intérêt de la Russie était de garder nos terres comme cordon de sécurité. La Russie nous demandait d'être fins et serrés; en nous tordant, en nous tordant.

Et son histoire à elle c'était l'histoire d'une fuite ?

Mon père était un *fedayi*. Et moi qui demandais à ma mère : il va rentrer ? il va rentrer ?

Il est rentré.

Ma mère l'attendait chaque nuit, et il est revenu.

Mon père est rentré, les larmes aux yeux; il nous a embrassés en chantant : la guerre est finie ! c'est fini !

Mais non.

On ne savait pas encore que la partie la plus dure était à venir.

Ma mère récupérait de l'aluminium qu'elle troquait contre du pain.

Ses lèvres ont la chair des dattes d'Egypte. Le fruit de certaines palmeraies, l'os dur, le sillon large, la chair blanchâtre. Et si son histoire à elle c'était l'histoire d'une fuite ?

Détruire.

Raser.

Ne pas laisser une pierre debout.

Ses lèvres ont la chair des dattes d'Egypte.

Même l'eau lui fait mal.

Des architectes arméniens d'Istanbul, à l'époque de l'occidentalisation, ont construit des mosquées, la tombe de Mahmoud II, l'Académie Militaire et ses dépendances, le palais de Dolmabahçe, le ministère de la Guerre, le rectorat de l'université.

Elle me prend les mains, les pose autour de son cou. Elle serre ses mains contre les miennes. Je lui mords les tétons. Elle tire mon visage en arrière, pousse : arrache-moi un bout, dit-elle.

Elle, l'héritière de ces terres. Elle, née d'un accouchement clandestin, dissimulée derrière ses lèvres à la chair des dattes d'Egypte. Elle, dans de faux papiers, dans des villes de pacotille. Si son histoire à elle c'est l'histoire d'une fuite, quelqu'un la reconnaîtrait. Si on l'appelait une petite-fille adoptée, que serait-elle, elle ?

Turque.

Turque. Héritière de l'architecte qui construisit la tombe de Mahmoud II, du bâtisseur de l'Académie Militaire et de ses dépendances. Héritière.

Le Karabagh totalement isolé de l'Arménie, ne reçoit ni journaux, ni livres, ni médicaments.

Si son histoire à elle c'était l'histoire d'une fuite, elle serait comme ces animaux qui avalent de petits lézards, des insectes et autres oiseaux tout entiers, pour ensuite en régurgiter la peau, les plumes, les os.

Une petite-fille adoptée. Je pense à ça, bazardé comme je suis dans ces limbes. Pas parce que je suis presque mort, mais parce que là-dessus il y a prescription. Des limbes, cette frontière. Elle, reconnue, héritière, petite-fille adoptée. D'où me regarderait-elle ?

Livrez-nous l'individu et on trouvera de quoi l'accuser. Là est la règle non écrite de notre Constitution.

L'automne s'assombrit vite.

Quand on sentait qu'une voiture s'arrêtait devant la porte, on éteignait la lumière. Notre foi illimitée dans la famille allait de pair avec la peur. On sait comment sont les enfants, ils ne tardent pas à te dénoncer.

Si tu étais une petite-fille adoptée. Dans les limbes. D'un autre côté, tu m'aurais dénoncé ?

Je découpais les livres avec des ciseaux et je les jetais dans les toilettes pour que personne ne les voie.

Quand tu as vu les ciseaux, le livre, les bandes de papier, tu t'es imaginée du papier en mille morceaux. Tes grands-parents en train de fuir, un papier dans lequel on supprimait leur identité. Et ton histoire, née d'accouchements clandestins.

Pourquoi le fait de pendre un animal nous paraît plus odieux que de voir pendre un être humain ?

La blesser, la lécher. Fais gaffe à ce que tu penses, me dit-elle. Ma bouche ne dit pas un mot : pourquoi le fait de pendre un animal nous paraît plus odieux que de voir pendre un être humain ?

Armes dans la bouche, dans les yeux.

Je vire les assiettes. Je la monte sur le comptoir. Entre l'évier et la cuisinière. Moi debout; elle assise, qui ouvre ses jambes. Elle dit que ses yeux voient, mais qu'elle a perdu la vue. Elle serre et ouvre ses mains, comme si elle se griffait. Avec ma bite en elle, elle bouge vers l'avant. Elle me regarde et dit : c'est comment ? c'est comment ? Elle répète : c'est comment, tu me pénètres et moi qui nage en toi. Je suis en toi, je nage, dit-elle. Elle se touche, se regarde. Je suis cassée, pense-t-elle. Elle le pense et le dit.

Elle se met à frapper ce qu'elle frotte et touche, le marbre, les dalles. Un creusement, un évidement, la chair qui creuse le mur, écorce, feuille, ongle ou pelle. Et la question de Dieu sur les pierres des monastères. Dieu réclame des pauvres, réclame des victimes, réclame des agneaux.

Quand je t'appelle mon dieu, dit-elle, c'est parce qu'il n'y a rien dehors. Extase.

Je l'embrasse après être entré, sorti, entré, sorti, après qu'elle, hypnotisée, ait cherché mon membre, l'ait léché, dévoré. Je l'embrasse, dans sa bouche quelque chose de moi dilué, quelque chose d'elle. Sur le membre sa bouche, vestiges du frottement de ses entrailles.

Elle, sur une corde, cheminant comme une jongleuse, en bas : le vide. Pas de câble tendu, ni de corde lâche, elle est liée par les deux extrémités et détachée du sol, avec une légère courbure pour sa détente. Elle, nu-pieds, qui réussit à se stabiliser sans l'aide du moindre objet. Elle, en train de danser sur la corde ou le câble tendu.

En bas, dans le vide, la foule célèbre les soldats de la Seconde Guerre mondiale. *Park yev pativ.*

Les mains, la bouche, la langue prennent plus de place dans le cerveau que le reste du corps, voilà pourquoi on leur coupait la langue.

Pourquoi le fait de voir pendre un être humain nous fait plus horreur que de voir pendre un animal ?

Une courroie n'est pas une corde et on ne se couvrait pas la tête de noir pour exécuter une sentence de mort.

A une autre époque, se couvrir la tête était signe de deuil.

Parvis, autels, monastères et Dieu qui l'aime en victime, elle qui ne se couvre pas et me dit : tu es Dieu puisque dehors n'existe pas.

Suspendu à dix mètres de hauteur, la tête rasée et enduite de goudron. J'ai l'habitude des potences. Une excitation que fait revenir à lui le pendu en le saignant au talon pour ensuite le pendre à nouveau.

La nature n'est pas communiste. Et certains survivent.

La femme c'est comme un lopin de terre ! criaient-ils à la frontière. Le pourtour de la ville, les ordures, les déchets, les rebuts. La femme, une population rural qui a tout perdu dans la guerre et a fui vers la ville, entre les déchets métalliques, l'air qu'elle respire et l'eau qu'elle boit : contaminés.

La terre, façon tubercules, façon galeries minérales, enfermées dans des urnes. La terre, pas d'endroit où se perdre, insaisissable, trop vaste, dans de petites boîtes. Et pourtant, elle : non. Elle, le chemin disparu. Elle, la peau de l'air sur la corde détachée du sol. La corde retenue par les deux extrémités. Elle, nu-pieds sur n'importe quel câble tendu.

La ville chiite de Bakou. Les villes sunnites de Turquie. Et moi dans une langue qui dépèce, une langue de prières bibliques qui énonce : "Il ne suffit pas de pendre." Une langue qui dissimule par des mots la machine du supplice; touche le bois et le fer, entend le bruit de la tête qui tombe. Une langue qui sent une légère fraîcheur sur la nuque. Une langue qui se demande : qui se bat pour le tsar se bat contre le Caucase ?

Certains maîtres demandaient une composition à l'école : "Que pensez-vous de l'arrestation de Toukhatchevki." Après cet exercice, certains enfants perdaient leurs parents et on les retrouvait dans des orphelinats comme membres de familles d'ennemis du peuple.

Vivere militare est.

Quand tu te promènes dans la ville, tu vois des hommes, les bras croisés, les uns le dos au mur, les autres au bord du trottoir; une veste en cuir, pantalons noirs et tee-shirt noir lui aussi, clope au bec, qui se consume toute seule.

Le dilemme est réglé d'avance. Ou tu tueras ou ils te tueront.

Vivere militare est même si le fait de nous assassiner entre frères est une erreur. Nous risquons de contrarier notre mère, la Russie.

Le dilemme est réglé d'avance.

Je garde mon calme. Mon membre en elle et sans bouger. Elle, assise sur moi, ne bouge pas non plus. Juste ses yeux qui cherchent les miens. Elle me murmure : j'ai envie de te mordre. Je m'approche de son visage, je l'embrasse.

La lumière émise par l'œil se déplace grâce au vide. L'énergie stockée dans un objet est de l'énergie contenue, même si rien ne bouge.

C'était pas pour la patrie.

C'était parce que j'avais rien à faire. J'étais sans travail. La traduction de manuscrits n'était pas une activité rentable. J'étais sans travail et j'avais rien à faire. Le système avait sapé l'économie et les affaires.

C'était pas pour la patrie.

Vivere militare est.

Ma mère me racontait qu'à cause des travaux forcés, les femmes souffraient de descente d'organe. Elle me racontait ça en priant sa Vierge Marie. Elle me racontait ça avec sa Vierge Marie tissée sur la tapisserie qui recouvrait le fauteuil du salon. Sa petite Vierge Marie avec un croissant islamique à ses pieds. Des femmes des Balkans avaient noué les dessins de

cette tapisserie en 1913, alors que les Ottomans fumaient leur narguilé et perdaient la Macédoine. Les Macédoniennes en train de tisser et ce parfum de roses en lévitation qui illumine le croissant, les yeux de Marie, la lumière dans le vide entre les volutes de fumée musulmane.

Mon cousin était un gamin à l'époque, ils l'ont interrogé car ils le considéraient comme un ennemi du peuple en raison des actions contre-révolutionnaires de ses parents.

Ne crois en rien, ne crains rien, ne demande rien.

C'était pas pour la patrie.

C'était parce que j'avais rien à faire.

Les bureaux en bois, les machines à écrire, les téléphones ne servaient plus à rien.
Vivere militare est.

Tu écoutes un poète turc qui lit un poème sur les caravanes, sur les larmes, sur la honte. Tu t'approches, tu lui parles en turc. Il te demande si tu es kurde; tu lui réponds : arménienne. Il te dit : tout va mieux maintenant entre les Turcs et les Arméniens. Tu t'éloignes. L'instant d'après, tu saignes, et tu n'as pas tes règles.

A cause des travaux forcés les femmes souffraient de descente d'organe.

Tu saignes, alors que tu n'as pas tes règles.

Le sang comme ce parfum de roses en lévitation, le croissant que les Macédoniens posent aux pieds de la Vierge Marie, pendant que les Ottomans fument le narguilé et perdent les Balkans.

J'aime son cul parce qu'il me serre et j'y vais comme un noyé, un pendu, j'y vais.

Elle se lève du lit. Une ligne brunâtre coule sur elle.

Tuer ce n'est pas assassiner.

Tu as appris ça en déportation, en captivité, dans la promiscuité.

Sauf que moi, je ne suis pas ces femmes de Macédoine et pour ne pas sentir le parfum qui monte du narguilé qu'ils fument, je creuse un trou. Le corps du fusillé ne doit pas laisser de traces. J'utilise de la dynamite, du nitrate d'ammonium, des fosses moins profondes.

C'était pas pour la patrie.

C'était parce que j'avais rien à faire.

Elle glisse lentement sa main en arrière. Lentement. Je peux ? demande-t-elle. Je peux ? Elle tâtonne, comme soumettre au secret la lumière qui parcourt du vide.

Et moi :

Viens.

Viens.

Viens.

La mort, et seulement la mort. Jamais nous ne permettrons que nos terres fassent l'objet d'un marchandage.

Elle me regarde et me dit : je reviendrai et je dirai que la terre est ronde. Une Américaine part à l'Est et croise des Indiens. Y a des Indiens dans tes yeux, dit-elle. La fixant de mes yeux, je relève ses jambes. Et à nouveau sa question : tu finis ? Et à nouveau ma réponse : pas encore. Elle se dissout dans une infusion de fer, dans des griffes en bois, dans des monastères qui s'agrippent sauvagement à la montagne pour ne pas être précipités. Là, de suite, elle se met à remuer la langue.

Pas d'Indiens dans mes yeux, c'est le commerçant, le patron du café, le maître d'école, ce sont les quarante ou cinquante personnes dans des prisons bondées de dix mètres carrés, c'est le cadavre de l'un d'eux quand il mourait et restait là entre les vivants, ce sont les exécutions collectives.

Je suis le petit-fils des goulags. Mon grand-père au camp des Solovki, accusé d'espionnage, de complot, mangeant sans eau ou avec une boisson salée durant deux ou trois jours.

Au camp, les femmes subissaient un sort différent. Les plus appréciées accomplissaient des travaux domestiques et on en faisait les maîtresses des gardiens. Si elles refusaient, ils les enfermaient et les laissaient sans nourriture.

C'est pas des Indiens ce que tu vois dans mes yeux, c'est ce questionnaire écrit en lettres de feu :

Non.

Je n'y suis pas allé.

Je n'en fais pas partie.

Je n'ai pas.

Je n'ai pas participé.

Ce ne sont pas des Indiens, c'est une danse sur des ossements. Soixante-trois millions de gens exterminés entre 1917 et 1956. Soixante-trois millions à la gloire du marxisme. Quand les Rouges répétaient : bois du sang comme tu bois du vin géorgien dans les banquets; soixante-trois millions avouant : j'y suis allé, j'en fais partie, j'ai, je participe.

C'est ce qui fait que certains aliments soient de la viande et d'autres une syllabe.

Non.

Je n'y suis pas allé.

Je n'ai pas.

Je n'ai pas participé.

C'est une question de nourriture. Qui ne travaille pas ne mange pas et l'assassin s'empare de l'âme de la victime.

Elle, parcourant la rotondité de la terre avec ses bateaux faméliques à l'est. Moi, ouvrant la braguette du pantalon... Suce-la, calme-toi. Elle me saisit de chaque côté du bassin, me relève de ses mains, cherche mon pénis avec sa bouche. Sa bouche en soie, cherchant des puits, des sources, sa bouche voyant comment meurt la caravane dans ce qui respire et bat, ce battement liquide. Et ce qui bat liquide en elle, le bataillon 2352, ma compagne, ma semblable, la kalachnikov.

Le battement s'est accéléré quand j'ai vu comment, d'une montagne à l'autre, mon groupe d'hommes se faufilait, et on a découvert l'embuscade. Le battement s'est accéléré quand l'un d'eux a brandi un drapeau blanc et a déclaré :

Parev Hay èm.

Hay èm.

Nous nous rapprochons. Et puis celui qui brandissait le drapeau a fait un petit geste et s'est fait exploser.

Ce n'est pas de la peur.

C'est la tristesse de ces Indiens dans mes yeux qui crient dans une langue que personne ne comprend : nous ne braderons pas nos terres.

Avéli lav è tchaprim qan tè aprim.

C'est donc ça l'amour. Cette envie de te détruire, d'aller à la limite et de vouloir te faire la peau. C'est donc ça l'amour; cet impératif cannibale d'ouvrir la chair et de me retenir.

Elle touche mes testicules pendant que je dors. Et entre deux caresses, comme si elle avait accouché de toi, murmure. Comme un enfant. Comme si tu étais sorti de moi et puis non.

A l'intérieur, un battement liquide. Pigments avec un liant à base d'huiles. L'huile sur le mur. On sature la surface de l'enduit avec différentes couches d'huile cuite jusqu'à ce que le mur n'en absorbe plus. Quand la surface est sèche, on applique une couche de blanc de plomb, d'huile, de jaune de plomb et d'argile. Il y a du bleu outremer, du lapis-lazuli dans le battement. Une couleur qui est un mouvement, que sont les manteaux de la Vierge, et le carmin, la patine verdâtre du cuivre et le turquoise.

Je pose ma main sous son menton. Je fais mouvoir ce que j'aime avec ma main et c'est comme prendre mon membre, mais non. Et dans sa bouche, la voracité de ses lèvres. Huile pour glacis.

Je m'assois sur le bidet, je me lave la bite. Elle s'agenouille comme pour prier.

Et moi je me dis : j'en ai fait des trucs, j'en ai fait des trucs.

Je me suis endormi au poste-frontière. Un bruit sourd. J'ai cru que c'était l'ennemi. J'ai tué.

J'en ai fait des trucs, j'en ai fait des trucs.

Ce n'est pas l'ennemi que j'ai tué.

Et j'ai mangé du chat, j'ai mangé du chien, j'ai baisé des chèvres avec ma gonzesse, la kalachnikov.

C'est ça l'amour, ce silence à moi quand elle frappe le sol de ses poings et dit : je vais pas crier, fais-moi quelque chose, elle me demande, je me démène, bats-moi. C'est ça l'amour, quand je balance ma main ferme sur son cul, je repense à mon camarade qui se pissait dessus en regardant du côté de la ligne du front et qui chuchotait : j'ai vu quelqu'un, j'ai vu quelqu'un.

Ce n'est pas de la peur.

C'est de la tristesse.

Le doigt monte par ses jambes. Derrière. Elle me demande de me toucher. Touche-toi encore. Ses yeux font se mouvoir mes mains. Ses lèvres se tendent. J'accélère. En bas. En haut. Encore. Je salive. Elle, allongée. Moi, debout. Je salive. Elle regarde la façon avec laquelle le membre entre dans son corps. Elle, un Christ étendant ses bras. Et moi, qui regarde comment je suis en elle. Je lui dis : tu es ma mère. Je lui prends les tétons, et pendant que je les suce, c'est moi celui qui goutte. Puis, elle s'endort sur mon sexe débandé. Elle appuie sa tête, je lui caresse les cheveux. Nous nous portons l'un l'autre, tournant en rond au milieu du néant, dans ce tour du monde, en route pour Etchmiadzine, mais plus de parc. Là-bas, derrière, les montagnes. Fers. Sièges encore attachés à la grande roue et nous, cet acier coloré, à l'abandon, en route vers la cathédrale.

Dans un parc de loisirs sans jeux, elle avoue que sans moi elle est aveugle. Elle ne voit pas les miséreux, les femmes, les voiles. Elle ne voit pas les invasions, ni ceux qui résistent, défoncés dans des immeubles en remontant plus bas.

Elle avoue qu'elle fera de mes couleurs comme ce fils d'un poète péruvien, dont le père était peintre et qui tout petit, pour en savoir plus sur son père ou tester les couleurs, ou mieux voir, prit un pinceau, l'enduisit de peinture et le porta à son œil. L'encre. La tempera. Tes couleurs. Dit-elle. Pour voir.

Pendant que mes camarades sont encore sur la ligne de contact, ses proches s'emploient à vendre. Ils vendent l'armoire, la télé, les médailles, les couteaux, la radio, ils vendent l'uniforme de leurs fils aînés, le piano.

Ils vendent. Tous ceux qui sont dehors vendent. Et nous qui étions à l'intérieur, on passait quarante heures sans dormir sur fond de cocaïne. Nous, on allait se battre depuis notre ville, en nous droguant, nous, pour protéger cette terre et ses maisons. Et eux qui fuyaient. Voilà pourquoi je dis qu'ils ne sont pas des nôtres.

Elle me caresse les tétons avec les siens.

On gardait le silence. Peu à peu, les mots arrivaient, un par un. Elle, venue chercher une terre, qui retourne au vide. Pas dans ses yeux, dans sa façon de me caresser le visage, là ses doigts cherchaient un fils. Un fils à moi comme un lopin de terre. Un fils, un peu de chair de ce corps qui se démène entre ses jambes. Mais non. Juste de la faim.

Une faim qu'aucune idée ne calme. Un appétit hors de toute pornographie; elle n'a pas d'images, puisqu'elle n'a pas de terre.

Appuyer. Jouer comme des cordes d'un instrument. Détruire les tissus d'un coup.

Fuir.

Blesser.

On baise à partir de là, ce sont nos blessures qui se frottent, s'unissent, fusionnent, comme tailler dans un territoire pour savoir jusqu'où, comment, qui.

Non, dit-elle. Non, dit-elle. Elle me regarde intensément dans les yeux, me dit : ne t'en vas pas. Je ne suis nulle part à ma place, dit-elle. Défaite, totalement. Maintenant, tout ce que tu as c'est ton corps, murmure-t-elle. Je suis comme un gant doublé qui n'aurait pas de main, vide... si tu t'en vas.

Elle me caresse les testicules à la base. Cherche un peu plus loin le sac de peau. Me tire les poils. M'observe de plus près. La peau qui se contracte, la peau de mon membre non circoncis, emblème bien utile quand un des nôtres m'attrapait pour vérifier que je n'appartenais pas à l'ennemi. Les muscles se relâchent, quelque chose dans la tension de la blessure qui se détache. Sans défense. Dépossédés de toute cicatrice. Elle me demande : je fais quoi ? je fais quoi ? Comme si je pouvais lui répondre : respire, pousse, respire. Elle reste là, comme après un accouchement. L'utérus qui passe de la rondeur à une fente en travers. Elle me griffe. Cherche encore, débris de chair. Je fredonne un genre de berceuse. Elle cherche ses petits. Désespérée, elle se lance sur cet espace entre mes côtes saillantes, griffe et demande : mors-moi. La force de la gravité pousse la matière vers le centre de l'étoile, pendant que le plasma exerce une pression vers l'extérieur qui tend à le dilater. La lumière. Et elle qui me demande que je la morde pour savoir où le corps.

Trancher.

Creuser jusqu'à ce qu'on trouve des fils de mines, des restes.

Quand on prenait une maison qu'habitaient auparavant ceux qui y étaient nés, on tombait sur des photos de famille. Des gens normaux apparemment.

Blessé. Tranché. Saccagé.

L'embrouille c'était entre eux et le Karabagh.

Pas avec nous.

C'est ce qu'on se disait. On se raccrochait à cette idée pour défendre nos foyers. On se disait ça. Mais que pourrait défendre un dépossédé ? La blessure, peut-être ?

Le mec que tu vois ici, bazarde sur la frontière.

Ce mec, des années après la fin de la guerre.

La guerre est finie ?

Ce mec qui travaillait comme traducteur au musée des manuscrits, juste un emploi temporaire, et qui le reste du temps servait dans l'armée.

Ce mec qui servait dans l'armée, pas pour la patrie, ni par amour, ni pour la patrie. Ce mec qui n'avait rien à faire. Bazarde là. Moi avec tous mes muscles attentifs à la menace, prêt.

Ce mec sur la frontière.

Pas par un franc-tireur.

Non.

Ce mec.

Moi.

Mort à cause d'un officier, des nôtres.

D'un de ceux qui, aux premières heures du jour, voulait régler les choses sur le front, qui est allé trop loin, sans le vouloir.

Cette même main qui, si tu veux, maintenant déposera de petites fleurs dans ta bouche.

Approche.

Ma voix qui s'éteint.

Approche; écoute ce que j'ai à te dire :

ne le raconte à personne.

Glossaire

Iossif Djougachvili : nom de Staline.

Erevan : capitale de l'Arménie, ville moderne dont l'ancienneté remonte à l'an 782 avant J.-C. La ville a connu plusieurs transformations au fil des siècles. Alors que c'était une petite bourgade frontalière avec une population de 14 000 habitants en 1897, l'occupation soviétique favorisa sa croissance et son industrialisation, devenant le centre urbain le plus peuplé de l'Arménie. Son nom et son histoire dérivent de l'ancienne capitale ourartéenne Erebouni, conservant des vestiges archéologiques comme une forteresse datant de cette époque. De sorte que les Arméniens eux-mêmes sont les descendants des anciens Ourartéens d'Erebouni. En 1828 la souveraineté sur Erevan passa de l'empire perse au russe, puis sous la domination soviétique et plus tard, en 1991, se constitua comme la capitale de la Troisième République d'Arménie. La conception de son urbanisation date de 1920, quand l'architecte Alexandre Tamanian fut appelé à créer une ville soviétique moderne. Il opta ainsi pour de larges avenues et de vastes espaces publics disséminés à la forme compacte et concentrique, dont le point central est la place de la République, appelée autrefois place Lénine. L'île de béton au centre de la place reprend le dessin d'un tapis arménien.

Nakhitchevan : exclave de l'Azerbaïdjan. Ce territoire de 5 500 kilomètres carrés jouxte l'Arménie, la Turquie et l'Iran. "Nakhitchevan" est un mot arménien qui signifie "lieu de la première descente." "Nakh" signifie premier, "itchnél" descendre et "otévan" gîte. Selon la légende, le Nakhitchevan fut le lieu où Noé dormit la première nuit qui suivit sa descente du Mont Ararat.

Karabagh : la république du Nagorno Karabagh a proclamé son indépendance le 2 septembre 1991. Avec la chute de l'Union Soviétique et l'indépendance de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, une guerre éclata pour cette région qui, jusqu'alors, était une région autonome, enclave au sein du territoire soviétique de l'Azerbaïdjan. Le conflit dura jusqu'en 1994 lorsque les accords de cessez-le-feu furent signés, bien qu'un état de paix définitive n'ait pu s'établir. Le nom plus ancien du Nagorno Karabagh est Artsakh (Artsaj en espagnol) et correspondait à l'une des quinze provinces de l'Arménie historique. Le terme Nagorno Karabagh est de construction moderne. Le mot *Nagorno* est un adjectif attribut russe, qui dérive de l'adjectif *nagorny* signifiant "territoire élevé." A l'époque soviétique la région faisait partie du territoire de l'Azerbaïdjan sur décision de Staline dans le cadre de sa politique de soviétisation de la Transcaucasie, et son nom officiel était Région Autonome du Nagorno Karabagh. Dans d'autres langues l'on utilise la forme spécifique de *montagneux* ou *haut*; par exemple, le nom officiel que la République du Nagorno Karabagh utilise en français est *Haut-Karabagh*.

Khatchkar : en arménien, littéralement croix de pierre. L'on en trouve sur tout le territoire de l'Arménie. Leur développement se produisit principalement entre les 8ème et 18ème siècles. Chaque croix fait l'objet d'une réalisation unique et elles se concentrent dans les lieux de sépulture, mais aussi en dehors de ces espaces, en les utilisant très souvent pour commémorer certains faits de l'histoire personnelle ou collective.

Tonir : en arménien, four de pierre cylindrique et vertical, construit sous terre. Utilisé pour cuisiner, mais principalement pour cuire le pain local appelé "lavash."

Chouchi : il s'agit de la première grande ville que l'on rencontre au Karabagh en voyageant depuis l'Arménie. Elle se trouve à 15 kilomètres de Stepanakert, capitale du Nagorno Karabagh. On peut observer celle-ci des hauteurs (*pertch*) de Chouchi. Hauteurs à partir desquelles les forces azéries bombardèrent Stepanakert durant la guerre. 35 000 Arméniens vivaient là depuis 1920, mais ils furent ensuite tués ou expulsés par les Turcs et les Azéris. Les Arméniens ont repris Chouchi en 1992.

Sari Gelin : en turc, "la jeune blonde." Titre de chansons folkloriques très populaires parmi les peuples du Caucase Sud et d'Anatolie Centrale. Toutes les versions possèdent la même mélodie, bien que les paroles chantées diffèrent. Les Arméniens et les Turcs se disputent son origine, soutenant que chaque peuple est le créateur de cette mélodie, en l'absence de consensus quant au peuple qui l'a conçue. Les versions ont en commun l'idée de l'amour d'un homme pour une femme/jeune fille/vierge blonde qui ne répond pas à ses avances. Les différents peuples partagent la plainte d'un musulman pour une jeune chrétienne arménienne.

Dadik u Papik : monument érigé en 1967 à Stepanakert, capitale de l'Artsakh/Karabagh. Une inscription révèle son nom officiel : "Nous sommes nos montagnes." Lors de sa construction, le Karabagh était sous la domination de l'Azerbaïdjan, et la statue fut condamnée par les Azéris aux yeux desquels elle exprimait la passion des Arméniens pour ces terres. La statue symbolise un couple âgé en harmonie avec ses montagnes.

Nomenklatura : en russe, liste de noms. A l'origine, quand le système soviétique s'installa, la nomenklatura était une liste d'emplois ou de charges administratives avec des hautes responsabilités, dont les titulaires devaient être membres du parti communiste. Par extension, le nom commença à être utilisé aussi pour les personnes qui occupaient ces postes. En sorte qu'il désigne l'élite des fonctionnaires et des politiciens du régime soviétique apparue sous le stalinisme et caractérisée par son influence et son pouvoir. Ses membres affichaient des conditions économiques et sociales supérieures au reste des Soviétiques.

Hamam : mot turc qui fait référence aux bains publics, espaces d'hygiène et de socialisation de la nudité dans le cadre de la rencontre sensuelle de chaque genre au regard des soins corporels.

Madagh : en arménien, sacrifice, tradition de commémorer les morts via un office de requiem consistant en une offrande publique de nourriture. On sert en général du poulet bouilli sur une base de riz pilaf avec du pain arménien, une fois la messe achevée.

Perlioustratsia : en russe, action de surveillance et d'inspection, en particulier de courrier suspect.

Chakatamart : en arménien, bataille; renvoie en particulier à la bataille d'Avarair, connue aussi comme la bataille de Vartanantz qui eut lieu en 451 au Vaspourakan entre l'armée arménienne sous le commandement de saint Vartan et les Sassanides. Bien que les Perses furent victorieux, les Arméniens y obtinrent leur liberté religieuse.

Nakharar : en arménien, "le premier né," constituait un titre nobiliaire dans l'Antiquité et le Moyen Age arménien. Durant ces périodes, les biens de la famille étaient gérés par l'un de ses membres : le "nahabed" ou chef de famille. Système féodal qui s'institua parmi les Arméniens sous domination perse, pour s'étendre ensuite à l'Europe de l'Ouest. Les biens ne se transmettaient en héritage qu'au sein de la famille, ce qui explique les caractéristiques endogamiques de l'Arménie médiévale. Chaque famille de "nakharar" occupait en outre une fonction politique, ainsi le "sparapet" comme chef des armées, les chevaliers, et ceux qu'ils couronnaient. Cette structure subsiste jusqu'aux invasions mongoles au 13ème siècle. Néanmoins, certains aspects ont perduré jusqu'à l'abolition de la noblesse par les bolcheviks.

Soyouz : en russe, littéralement : union, pour Union Soviétique.

"J'ai buté Gourguen Markarian parce qu'il m'avait salué en rigolant" : le 19 février 2004, le lieutenant Gourguen Markarian fut atrocement assassiné par Ramil Safarov à Budapest, alors qu'ils suivaient tous les deux une formation de l'OTAN. Le militaire azéri lui asséna seize coups de hache alors que sa victime dormait. Après avoir été déclaré "Homme de l'année" en Azerbaïdjan, il fut condamné à la prison à perpétuité en 2006 par un tribunal hongrois, avec la possibilité d'une liberté conditionnelle à ses trente ans de prison. Lors du procès, Safarov déclara l'avoir tué parce que l'officier arménien l'avait salué en riant. Il a été extradé le 31 août 2012 en Azerbaïdjan, où il fut gracié par le président Ilham Aliyev.

Kouyrig : en arménien, sœur. Expression utilisée quand l'homme s'adresse à une femme avec respect.

Tavli : tavli/a en turc, jeu du backgammon, populaire au Moyen-Orient.

Arménien oriental / arménien occidental : l'arménien est une langue indo-européenne avec un alphabet créé en 405 après J.-C. par Mesrop Machtots. L'alphabet comportait à l'origine 36 caractères auxquels s'ajoutèrent deux autres aux 9ème et 10ème siècles. Antérieure de toute manière à l'invention de l'alphabet, la langue s'était développée au point que la langue écrite acquiert tout son éclat dès sa naissance avec la traduction de la Bible. La langue ancienne ou classique est le "krapar" (langue écrite) qui fut la langue littéraire durant plusieurs siècles. Alors qu'au 5ème siècle apparut l'achkharhapar (parler populaire) ou arménien moderne. L'on distingue deux branches de l'arménien moderne : l'arménien occidental et l'arménien oriental. L'arménien occidental est parlé dans l'ancienne Anatolie, ainsi que dans les communautés qui composent la diaspora arménienne créée par le génocide. L'arménien oriental est parlé dans la zone sud du Caucase, en république d'Arménie et dans les communautés de Russie et d'Iran.

Kavkaz : en russe, Caucase.

Perestroïka : politique de perestroïka ou de restructuration menée par Gorbatchev, un mois après son accession au pouvoir. Elle visait à rénover la vie économique et sociale de l'U.R.S.S.; l'idée était de réorganiser le système socialiste afin de pouvoir le conserver. Le processus de changement nécessitait des mutations démocratiques dans la politique et au sein des membres du Kremlin. Sous couvert de démocratiser et de réformer certains processus, les activités économiques privées et les investissements étrangers furent encouragés. Ouvrant ainsi la voie au rapprochement de l'U.R.S.S. vers le capitalisme. Parallèlement à la perestroïka, la "glasnost" fut mise en œuvre, autorisant, entre autres, une plus grande liberté d'expression dans les moyens de communication, traduite par transparence. L'idée était de

libéraliser le système politique, surtout après les critiques dont faisait l'objet le régime qui imposait la perestroïka.

Asonk ov èn ? : en arménien, c'est qui ceux-là ?

Hair Mèr : en arménien, Notre Père.

Sovetski narod : en russe, communauté soviétique ou peuple soviétique. En 1936, non seulement on inclut dans le discours soviétique le terme "nation soviétique," mais on développa aussi l'usage de l'expression "peuple soviétique." Ce dernier vocable indiquait apparemment une tendance à construire la notion d'une nationalité soviétique. Néanmoins, la phrase fut utilisée plus fréquemment dans les discussions en tant que nécessité de résistance face aux agressions étrangères.

Polnovlastie : en russe, la toute puissance des frères soviétiques.

"Debout les esclaves sans pain. Rassemblons-nous tous pour la lutte finale. Il n'y aura plus ni esclaves, ni maîtres. Les haines qui enveniment le monde s'éteindront..." : paroles de l'hymne arménien soviétique.

Sovédagan Azad Achkar Hayastan : en arménien, Arménie Soviétique Libre.

Pak Chouka : en arménien, marché ou bazar couvert, construit en 1952 par l'ingénieur Arakélian. Inscrit sur la liste des monuments historiques de la ville d'Erevan. Seul marché couvert à l'époque soviétique. Après l'indépendance et avec les rénovations municipales des années 2000, le marché est passé au privé, se transformant en un supermarché.

Tchestaya chast' mira : en russe, la sixième partie du monde. Composition de la superficie de l'URSS qui impliqua l'interaction des peuples les plus divers, des industries les plus disparates, des cultures et de leurs échanges. Titre, en outre, d'un film du réalisateur soviétique Dziga Vertov.

Newroz : nom persan du Nouvel An. Marque le premier jour du printemps ou de l'équinoxe comme début du calendrier persan, inscrit dans le calendrier grégorien le 21 mars, ou la veille ou le lendemain en fonction du lever du soleil. La fête de Newroz est célébrée par plusieurs peuples et religions. Elle est fêtée en Iran, en Azerbaïdjan, dans le Caucase Nord, à l'est de la Turquie peuplé par des Kurdes, au nord de l'Irak, en Afghanistan, au Tadjikistan, en Ouzbékistan, au Kazakhstan et dans d'autres populations d'Asie Centrale dont les racines religieuses suivent la tradition du zoroastrisme. La fête de Newroz aurait été créée par Zoroastre en personne.

Vse khology : en russe, tous esclaves. Renvoie à l'obéissance non seulement du fait du travail, mais aussi de la position sociale. Exprime le mépris du sujet du discours envers la personne dénommée "kholop."

Droujba Narodov : en russe, concept forgé par la théorie marxiste. Selon le marxisme, les nations ne sont qu'un instrument des classes dominantes, utilisées afin de diviser la classe ouvrière dans l'intention de la contrôler et de l'exploiter. Avec le triomphe de la lutte des classes, à savoir l'abolition des classes sociales, la fraternité naturelle de tous les travailleurs

feront que l'idée de nation soit obsolète. Le concept de fraternité des peuples est souvent utilisé en opposition au cosmopolitisme bourgeois.

Haïr Mèr... yèv mi danir ez-mèz i-portzoutioun : en arménien, Notre Père... libère-nous du mal.

Haram : de l'arabe; illégal, mal acquis, corrompu, contraire aux lois islamiques.

Kerts : en arménien "kertel" signifie créer. La forme "kert" fait partie de mots composés désignant des noms de villes, comme "Stepanakert," "Tigranakert" ou de villages comme "Karakert."

Sourp Kordz : en arménien, sainte action, faisant notamment référence aux actions de guérilla.

Krasnyi : en russe, rouge; renvoyant surtout à l'Armée rouge.

"Iès havadoum èm dzès mèdzn zinvor" : en arménien, Je crois en vous, grand soldat.

Lavash : en arménien, pain typique arménien sans levain, qui peut se conserver durant des mois.

Fédayi : en arménien, guérillero; signifiant aussi milice irrégulière arménienne. Formations en groupe de civils qui quittaient volontairement leurs familles pour constituer des unités de défense armée en réaction aux tueries en masse des Arméniens par les tribus kurdes et par la garde hamidienne sous le règne d'Abdülhamid II à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème, connus sous le nom de massacres hamidiens. Le terme fédayi dérive de l'arabe et signifie littéralement : celui qui se sacrifie.

Park yèv pativ : en arménien, gloire et honneur. S'utilise dans plusieurs contextes et aussi au quotidien quand on veut exprimer fierté ou reconnaissance de mérites. Expression utilisée en rapport avec l'armée quand un soldat tombe pour sa patrie.

Parev Hay em : en arménien, Salut ! je suis arménien.

Hay em : en arménien, je suis arménien.

Avéli lav è tchaprim qan té aprim : en arménien, mieux vaut mourir que vivre tout court.